

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Le danger extérieur

Le XVII^e siècle : La notion de Baroque

Quelques livres

En relisant l'histoire de Tobie

Jacques Copeau, homme et poète

La crise est dans l'homme

M^{me} de Maintenon

Baron SNOY d'OPPUERS

Comte Gonzague de REYNOLD

Omer ENGLEBERT

Fernand DESONAY

Léopold LEVAUX

Henri MASSIS

Marcel LANGLOIS

Les idées et les faits : Chronique des idées : Le « Songe de Descartes », Mgr J. J. Schyrgens.

Le danger extérieur⁽¹⁾

Notre vieux chroniqueur Commynes disait déjà, au XV^e siècle : « Les Belges sont des gens qui ne se nourrissent pas en grandes matières ». En cinq siècles, nous n'avons pas changé. Parce qu'enfin, vous ne niez pas, Messieurs, que les instants, trop rares, on sacrés à la politique sont absorbés par des querelles et farcis de préjugés. La politique, pour la majorité de notre peuple, consiste à obtenir des places, à solliciter des faveurs, à quêter des décorations, à trouver des défauts à ceux qui dirigent, à critiquer l'œuvre de ceux qui travaillent, à démolir la nation au profit d'un chacun. Les Belges ont fait cela, sous la Maison de Bourgogne, ils ont fait échouer le plan du Téméraire, ils ont rongé la force de Charles-Quint; les provinces égoïstes refusaient de servir et, lorsque les entreprises de la France nous avaient enlevé l'Artois, et Lille, et Valenciennes, et Cambrai, et Maubeuge, nos bourgeois glorifiaient Anneessens...

Rien de plus vrai n'a été écrit, au sujet de notre attitude en face du danger extérieur, que ces lignes du Roi, en préface à l'*Histoire militaire des Belges* : « Si les Belges ont souvent manqué de prévoyance lorsque le danger n'était pas immédiat, ils ont toujours su se ressaisir en présence du péril et ont trouvé dans les qualités de la race les moyens de réagir ». Manque de prévoyance, mais ténacité dans le malheur causé par notre imprévoyance! Messieurs, changerons-nous jamais? J'ai confiance que, ce soir, vous voudrez bien me suivre, si nous nous élevons au-dessus des préoccupations individuelles et même des luttes électorales, si nous regardons l'histoire de notre pays, telle que nos aïeux l'ont faite et telle que nous la ferons, si, d'un grand geste, nous embrassons l'avenir, les règnes de Léopold III et de Baudouin I^{er}. En regardant un horizon si large, nous ne pouvons qu'oublier les particularités amères où la vie oppose les hommes, et, supérieurs à tout ce qui divise, nous comprendrons mieux la « politique », norme de la nation et sens profond du peuple.

* * *

Dans l'immensité du monde, la Belgique est bien petite : a-t-elle un rôle, a-t-elle une mission parmi les nations qui l'entourent?

Vous vous souviendrez sans doute de sa première apparition. Issue de l'empire de Charlemagne, la Lotharingie fut divisée entre les deux branches royales : la France eut la Flandre, l'Empire eut l'Est de l'Escaut. Nous étions pourtant déjà formés. A travers les siècles de l'histoire, nous n'avons pas cessé de rester nous-mêmes, civilisation personnelle au carrefour des courants d'idées, au centre des grandes routes, inspirés de la latinité, compréhensifs à la réverie sauvage des barbares fiers et libres, riches par le commerce, épanouis dans l'art, divers et chatoyants, superbes et envieux, toujours menacés et toujours résistants, conquis, écrasés, et cependant éternellement belges. Notre position géographique, la terre,

nous a faits tels. Ouverte à tous vents, la Belgique est un microcosme où toutes les idées s'expriment, mais aussi où toutes se transforment, s'estompent, se modèrent, se font assimilables. Plaque tournante de l'Europe, organe sans prix d'une synthèse civi isatrice, nous sommes restés toujours « le pays d'entre-deux ».

De là notre richesse, notre personnalité, notre nationalité féconde, de là aussi notre éternelle insécurité.

Car nous sommes dans un centre de dépression barométrique autour duquel se font et se défont les cyclones.

C'est pourquoi nous devons jeter un regard sur la météorologie du monde, sachant, qu'en toute vérité, sans nulle pointe d'orgueil, nous sommes au milieu de l'univers, affectés par toutes ses erreurs comme par toutes ses félicités.

L'échiquier international est aujourd'hui fort confus, mais on y distingue néanmoins des pions de trois couleurs, trois groupes d'entités internationales, dont l'équilibre encore instable doit faire l'harmonie du jeu : l'Amérique représentée plus spécialement par les Etats-Unis, l'Europe et ses colonies, l'Empire britannique.

L'Amérique, que les Etats-Unis ont entrepris de diriger, forme un ensemble confus dont la richesse est prodigieuse, bien qu'elle traverse de nos jours une dangereuse crise de croissance et que son unité soit douteuse. C'est une force de l'avenir, dont l'axe peut se déplacer un jour du Nord au Sud, mais dont l'importance future est évidente. Terre féconde et providentiellement favorisée de champs, de forêts, de mines, aux climats variés mais toujours luxuriants, rarement désolée d'aridité, elle peut et doit recevoir encore beaucoup d'immigrants; sa population doit se développer au rythme de l'abondance naturelle. Sa civilisation, enrichie de tant d'apports divers, ancrée sur des merveilles séculaires du génie humain, peut, harmonieusement menée, livrer une synthèse nouvelle et admirable de la pensée et du génie.

Les Etats-Unis y ont poussé trop vite, sans équilibre, sans réflexion; leurs instincts d'aujourd'hui les mènent au suicide : paralysie économique, désordres sociaux, irresponsabilité politique. Si Dieu leur donne de grands hommes d'Etat, ils pourront, sans doute, garder leur position directrice, mais ils ont des traditions dangereuses et sont héréditairement malhabiles pour ce rôle délicat. L'Amérique latine, de Mexico et de Cuba à la Terre de Feu, sera plus glorieuse; la vie de l'esprit y brûle avec plus de rayonnement.

Ce qui détache les Etats de l'Amérique latine des Etats-Unis pour les rapprocher de l'Europe, c'est leur participation présente ou passée à la S. D. N. Ils y trouvent une procédure internationale, un contact organisé, pleinement adapté à leur souveraineté susceptible et faible, une aide possible avec des garanties d'impartialité; un moyen d'échafauder l'équilibre diplomatique, dont ils sentent obscurément la nécessité, devant les invasions de la finance américaine. L'Union Pan-Américaine est néanmoins solide.

Ce n'est pas que l'Europe comme telle ne les attire pas; au

(1) Conférence prononcée à l'Association Catholique de Nivelles le 24 juin 1932.

contraire, l'Océan les rend très proches; c'est la voie de communication la plus aisée, le véhicule le moins cher.

Tout un monde de relations économiques et spirituelles est noué avec eux, et, ici, la Belgique joue un rôle particulièrement actif comme entrepôt et comme relai. L'Europe est le grand client futur de ces producteurs à bon marché, qui dominent l'avenir de leur prodigieuse fécondité. Mais, l'Europe est aussi mystérieuse; elle a la Société des Nations, organe indispensable de cohésion, centre de médiation précieuse, mais elle a des instincts dangereux, des préjugés, dont la logique échappe aux peuples nouveaux. L'Europe n'a pas cette unité, que, de très loin, on lui prête, et qui se base, d'ailleurs, sur un fond de civilisation hérité de la Chrétienté. Elle est riche de substance et si variable dans ses aspects, que ceux-ci, vus de près, s'opposent comme des entités irréductibles. La Latinité, le Germanisme, le Slavisme, les politiques traditionnelles, les haines de classes et de races, les haines de partis, portées sur le plan international, y créent une atmosphère trouble. C'est pourquoi, si elle représente, outre mer, une civilisation *une*, une force solidement nouée, un système social, elle se consume intérieurement en rivalités constantes et en défiances continuelles. La S. D. N. ne lui suffit pas à apaiser ses querelles, elle y contribue seulement. C'est déjà bien. Outre la Russie, pays immense dont l'existence et la nature, en même temps que l'irrésistible impérialisme, posent la plus grave des questions à l'ensemble du monde, il existe encore un groupe important qui, sans être étranger à la S. D. N., en est cependant distinct, c'est l'Empire britannique: ensemble de pays divers, qu'une communauté très forte de sentiments et d'instincts cimentent, dont la réaction ordinaire et quasi mécanique est de maintenir un certain équilibre des puissances dans l'univers.

Ce triple groupement est analogue à la structure du moyen âge: une société internationale, semblable au Saint-Empire, la S. D. N., — une puissance considérable et faisant pendant, à elle seule, analogue à la France de Philippe le Bel: les Etats-Unis, — une puissance maritime, plus faible, mais constante dans ses vues, l'Empire britannique après l'Angleterre. Et correspondant à l'Infidèle, à l'énigme orientale, nous avons la Russie des Soviets.

Vous devinez ce que ce schéma a de forcément artificiel et un peu fantaisiste; c'est une hypothèse, cependant, qui éclaire curieusement le jeu des pions sur l'échiquier.

* * *

L'Amérique, les Etats-Unis, qui ont gagné sur l'Europe la guerre de 1914-18, entendent se servir des moyens de pression financière que cette victoire leur a donnés pour imposer au vieux monde leur propre conception de la vie. On nous dit: « Payez ou désarmez, démocratisez ou payez, faites droit aux vœux des nationalités, donnez-nous la paix pour notre commerce... etc., etc. Mais, les Etats-Unis ont quelque peine à manier leurs armes et ils s'en sont blessés. Il est possible qu'ils les abandonnent, pour se replier sur eux-mêmes, et, peut-être, se retourner vers l'Asie, où la lutte du Japon et des Russes les inquiète.

A l'égard de l'Amérique, que sont les problèmes de la Belgique? Avant tout d'ordre commercial. La Belgique, pour vivre, a besoin de matières premières et alimentaires que les terres riches des deux Amériques produisent en abondance; pour les acquérir, elle doit les échanger contre ses produits à elle, machines, rails, œuvres d'art, tout ce que le travail, si généreux et si élevé, produit sur son sol. En outre, elle aussi a perdu la guerre et doit aux Etats-Unis le remboursement de ce qu'elle leur a demandé à crédit. Pour cette double raison, le protectionnisme américain la touche particulièrement; elle est obligée, pour vivre, de le combattre avec ténacité et logique, en levant, très haut, l'étendard de la liberté commerciale.

Pour s'enrichir, la Belgique, doit mettre en valeur sa situation géographique unique de port de l'Europe pour le commerce transatlantique. L'évolution de la navigation maritime tend de plus en plus, en effet, à substituer, aux voyages irréguliers des caboteurs, des services réguliers et directs, transportant, dans de très grands navires, des marchandises fort diverses. Pour ces services maritimes, la rapidité, essentielle à la rémunération des capitaux investis, exige un minimum d'échelles. Le service transatlantique tendra, par conséquent, à se localiser entre un très petit nombre de ports, et même, un port américain, un port européen, chaque fois.

Or, les ports colossaux, adaptés à ce trafic, devront répondre à des conditions géographiques particulières: ils devront être pourvus de communications nombreuses et faciles, à la fois terrestres, fluviales, maritimes, aériennes; ils devront se trouver à une distance très courte des centres de population et des centres industriels les plus importants; la distribution des marchandises, qui y seront débarquées, doit pouvoir se faire avec le moins de transbordements possible et la plus grande rapidité.

Si nous y réfléchissons bien, il n'y a pas d'endroit en Europe, plus évidemment prédestiné à centraliser les relations de notre continent avec les Amériques, que le delta des trois fleuves: l'Escaut, la Meuse et le Rhin. Un port immense, se développant sur la base des installations superbes d'Anvers, de Gand, de Rotterdam et d'Amsterdam, se trouverait à une distance singulièrement courte de nos plus peuplés de France, d'Angleterre, de Westphalie et de Prusse. Une population dense et industrieuse habite ce territoire, un réseau incroyablement serré de chemins de fer, de canaux et de routes le lie de mille manières à la vie de l'Europe. Nul obstacle naturel ne s'oppose à son expansion. C'est un centre d'où les marchandises peuvent être transportées avec un minimum de frais, au moyen de lignes de navigation secondaires, vers les pays baltes, la Scandinavie, les côtes de la Manche et du golfe de Gascogne, les Iles Britanniques, — au moyen de chalands dans tout le bassin de la Meuse, de l'Escaut et du Rhin, bientôt dans celui du Danube, — par voie ferrée et trains rapides à Berlin, à Vienne, à Strasbourg, à Bâle. Les ports anglais sont excentriques et, situés dans une île, ils multiplient les transbordements; leurs avantages sont moins grands. Les ports français sont mal reliés à l'Allemagne. Les ports hanséatiques sont trop loin de la Westphalie et de l'Europe Centrale, trop loin aussi de l'Océan.

Ce grand port européen ne serait pas seulement un centre florissant du commerce; toutes les industries pourraient s'y épanouir: en effet, les matières premières, transportées comme ballast des navires, s'y rencontreraient sans frais. D'autre part, le financement des transactions considérables, qui s'y régleront, exigera la création d'un marché financier de première grandeur.

* * *

Vous vous étonnez, sans doute, de cette excursion dans le royaume d'Utopie, alors qu'aujourd'hui le commerce international, dépérit et que les jalousies nationalistes replient partout les peuples sur eux-mêmes. Mais, ne croyez-vous pas que les lois de l'évolution naturelle briseront fatalement les barrières ridicules d'un égoïsme aveugle? Jamais, dans l'histoire économique, le développement normal des choses n'a été longtemps arrêté. Il nous est, certes, permis d'espérer.

D'ailleurs, autour de nous, tous le soupçonnent, ce grand avenir de notre pays, centre de l'Europe en face du monde américain. C'est pour cela aussi que nous sommes menacés.

Pourvus d'un rôle commercial, nous serions appelés à représenter auprès de ceux avec qui des transactions quotidiennes nous mettraient en confiance tout le patrimoine spirituel, toutes les conquêtes lentement faites par l'homme sur lui-même, dans le vieux pays de ce continent.

Comprenez-vous, Messieurs, que ce grand rôle soit envié? Nos grands voisins ont voulu se l'approprier, en intégrant notre terre et nos cœurs. Aujourd'hui, encore, ils complotent pour frustrer les Belges des bienfaits d'un sol si cher à conserver.

* * *

Les Pays-Bas ont, avec nous, des intérêts communs. Sauf les trois derniers siècles, ils ne faisaient qu'une nation avec la nôtre. Notre destinée et la leur se confondent: ce delta des fleuves, ils en possèdent les bouches, si nous en détenons le cœur. Notre rapprochement, amical et sincère, est dans la marche naturelle des choses.

La France a longtemps tendu à réaliser par les armes ce que René Pinon appelle encore, dans son *Histoire diplomatique*, partie de l'immense ouvrage de Gabriel Hanotaux, « la grande entreprise nationale sur le Rhin et dans les Pays-Bas », c'est-à-dire posséder le delta des trois fleuves, dominer les Pays-Bas du Nord et du Sud. Que de batailles n'avons-nous pas livrées jusqu'à l'annexion douloureuse de 1795 et la domination napoléonienne? Que de

manœuvres n'avons-nous pas parées jusque 1870? Que d'entreprises d'étonnement ne devons-nous pas déjouer à chaque instant?

Après l'Armistice, Foch s'était installé à Luxembourg, le Grand-Duché était travaillé de pensées annexionnistes à la France, il s'était révolté contre la dynastie de Nassau et voulait, au moins, s'unir douanièrement à la République du Sud. Les Belges, tout vibrants encore des amitiés communes, ne se rendaient compte de rien. Mais, la Couronne veillait et Foch quitta Luxembourg à l'intervention du Roi; le Grand-Duché resta libre et s'unit économiquement à la Belgique. Qu'aurions-nous fait si les aciéries de la vallée de la Moselle avaient été coupées d'Anvers et si la stratégie française avait commandé, peu à peu, plusieurs côtés de notre frontière triangulaire?

François de Witt-Guizot laisse fort bien deviner la politique belge de la France, dans des articles publiés dans la *Revue des Deux Mondes* en 1929. « Dans les marches limitrophes de notre territoire, dit-il, notre politique traditionnelle veut que nous cultivions une ceinture d'amitiés, d'intérêts et de sécurités ». Cette politique-là tendit à créer un Etat rhénan, fatalement client et allié. L'aurions-nous supporté, sans être nous-mêmes réduits au rang de « marche limitrophe »?

La politique française dans la Sarre a visé, elle aussi, à nous diminuer. Précisément, cette vallée fameuse respirait par Anvers; l'administration française de ses chemins de fer tenta de détourner ce trafic vers Dunkerque. Il fallut l'intervention britannique, à Genève, pour maintenir notre situation intacte.

Si la France a renoncé à l'idée de dominer notre sol, elle travaille toujours à nous transformer en « marche limitrophe », « ceinture d'amitié et de sécurité ». Nous avons vu surgir, partout, des *Amitiés françaises*, dont l'actif budgétaire est souvent miraculeux. Certains journaux de notre pays se sont attachés à promouvoir des idées chères à nos voisins. La France a fait jouer sa langue et son caractère. « Il y a dans le caractère des Français, il y a dans leur langue surtout, s'écriait de Maistre, une certaine force prosélyt que qui passe l'imagination. Le peuple entier n'est qu'une vaste propagande. »

C'est pourquoi, chez tant de Français, s'est ancrée cette idée fausse, que nous étions conquis spirituellement, que notre pensée suivait fidèlement le sillage de la leur et que, dans notre mission d'intermédiaires avec d'autres pays, c'était la France qui agissait en nous. Il n'est pas douteux que, même en Belgique, l'idéal de « marche limitrophe » n'ait paru suffisant à de fort bons esprits. Mais à cette tendance passive, le mouvement de renaissance flamande vient heureusement faire équilibre.

Les Français ont peine à concevoir notre personnalité. Selon une remarque très juste d'Ernst Robert Curtius, « en France, l'idée de nation et l'idée de civilisation coïncident exactement », ou ce qui n'est pas Français n'est pas civilisé.

C'est pourquoi il faudra tant d'années pour que les Français renoncent à voir en nous des clients. Notre diplomatie aura encore, fréquemment, à rectifier leurs entreprises.

Le danger extérieur, de ce côté est donc orienté davantage vers notre pensée et notre personnalité; il contrecarre notre expansion commerciale dans le bassin du Rhin et combat notre génie spirituel propre. Pour nous en garder, nous devons surtout le connaître et veiller.

* * *

Le danger allemand est plus grave, plus violent, plus menaçant. Il en est au stade de la France du Directoire et il a ceci de particulièrement dangereux, c'est de venir d'un peuple encore déséquilibré.

La nationalité allemande est un être puéril, tout en frissons. Permettez-moi de citer encore Curtius : « Ce que la France demande au Parthénon c'est la symétrie, à la Grèce la mesure, à Athènes la sagesse. Tandis que nous (Allemands) nous y cherchons avant tout le frisson orphique ». Cet orphisme, ce sens de la musique sauvage, qui enchaîne la pensée, fait toute la brutalité, toute l'ébullition de l'Allemagne.

C'est un caractère inné, mais aussi développé par l'histoire. La victoire des Germains sur les légions de Varus devait les plonger dans une ivresse de liberté et d'individualisme, une exubérance de vie primitive que la nostalgie et l'âpreté du climat font comprendre. Cette victoire de la nature animale les remplit de romantisme. C'est pourquoi Guizot admire chez eux « l'esprit de liberté ». Moïse Lambert « leur énergie virile », Ozanam leur puissance de

sentiment. On a appelé une période de leur histoire littéraire « *Sturm und Drang* »; c'est leur caractéristique perpétuelle. Montesquieu l'expliquerait par le climat et Taine par le milieu; il faut y ajouter l'histoire.

La sentimentalité débridée des Germains a, très tôt, sollicité l'attention de l'Eglise. L'évangélisation, les cadres monastiques, la forme même du Saint-Empire devaient peu à peu les intégrer dans l'équilibre harmonieux de la vie chrétienne.

Mais Luther parut et la politique française le fit triompher. C'est l'une des leçons les plus graves de l'histoire que ce développement de la justice immanente des choses : à l'heure où Charles-Quint allait abattre le protestantisme, François 1^{er} l'attaqua dans le dos et de cette manœuvre découla le funeste principe de la Paix d'Augsbourg : « *Cujus regio, illius religio* ». Lorsque, trois quarts de siècle plus tard, l'Empereur Apostolique allait à nouveau courber l'hérésie, grâce aux prodiges de notre grand Tilly, la politique impitoyable du cardinal-duc de Richelieu démembra l'Empire, pour le bénéfice des princes protestants. C'est ainsi que la France créa la puissance prussienne. Elle a pu s'en repentir.

Or, laissés à eux-mêmes par les tendances individualistes du protestantisme, les Allemands retombèrent très vite dans la fureur de leur sentimentalité. Si vous vouliez parcourir rapidement l'histoire de leur pensée, vous verriez se dessiner, déjà dans « le fanatisme moral » de Kant, le nationalisme prussien développé par Fichte et systématisé par Hegel, pratiqué aujourd'hui par Hitler.

Mais, il n'est plus temps de regarder la marche du passé. Les problèmes du présent nous écrasent. La nationalité allemande, longtemps comprimée par les manœuvres françaises, réveillée de sa torpeur par l'oppression de Napoléon, se développe depuis cent ans, dans une atmosphère anormale? « Vieux pays et vieille nation » que nous sommes, nous avons peine à concevoir tout ce qu'il y a d'illogisme, d'extravagance et de danger dans l'état inharmonieux où elle se débat. Nous avons vu la nationalité française se développer avec l'idée fixe des frontières naturelles, idée qui s'est réalisée partiellement à nos dépens. Maintenant que la France est satisfaite et conservatrice, l'Allemagne va-t-elle, à son tour, poursuivre un mythe conquérant, pendant plusieurs siècles? C'est le problème de notre avenir.

Déjà, nous avons subi l'attaque que Heine avait prédite : se croyant, plus que tout autre peuple, animé par le mouvement montant de la nature et de la vie, pour s'apparaître, par conséquent, comme le plus divin de tous et conclure, dès lors, que le droit — cette invention des faibles — est caduc dès qu'il s'oppose à sa volonté de puissance ou de croissance, le peuple allemand a tenté de nous écraser. Sa puissance d'expansion a débordé chez nous, à la fois parce que les digues y paraissaient moins fortes et que la Belgique est un point dominant du développement économique et spirituel du monde : la tenir c'est régner.

Ce premier essai a lamentablement échoué, mais l'orgueil nationaliste y a été torturé et l'univers cherche toujours avec angoisse quel remède appliquer pour ramener à la réflexion mûre l'emportement du nationalisme allemand. Ses dernières manifestations sont délibérément révolutionnaires; je n'en citerai qu'une seule : une agitation continuelle et systématique trouble les frontières polonaises. Au début de mai, on a placardé dans toute la Prusse Orientale une affiche libellée en ces termes : « Attention. Station radiophonique des Marches de l'Est. Des troupes polonaises ont franchi cette nuit la frontière de la Prusse Orientale ». Ces placards eurent un effet considérable; il fallut rassurer les populations affolées. Or, il s'agissait simplement de réclamer pour un ouvrage, écrit par un officier en activité de la Reichswehr, et excitant les populations contre la Pologne. Ce n'est qu'un exemple de cette fièvre extraordinaire que le culte de la Nation peut provoquer en Allemagne.

Il est certain que depuis la défaite de l'Allemagne, ses vainqueurs n'ont pas toujours observé le principe du duc de Broglie : « Si vous ne vengez pas les injures à coups d'épée, gardez-vous de les venger à coups d'épingle ». La presse et l'intervention continuelle des passions populaires sont des causes fatales de mesquineries qui ne se présentaient pas autrefois et qui rendent le sang-froid bien rare en certaines matières. Cela ne peut cependant expliquer le malaise d'outre-Rhin.

Le problème de la pacification des esprits s'y cristallise, aujourd'hui, autour de deux questions : les Réparations et le couloir de Dantzig.

L'erreur des Réparations est d'en avoir fait une sanction morale.

Dir : à un pays : « Payez un tribut parce que vous êtes coupable », c'est diriger toutes ses forces critiques vers la négation de sa responsabilité et lui donner des raisons trop puissantes de fausser l'histoire. S'il suffit à l'Allemagne de ne pas reconnaître sa culpabilité, pour ne pas devoir payer, comment pourrait-on l'y forcer? Sans doute, elle a reconnu sa faute dans le Traité de Versailles, mais dans quelles dispositions un vaincu signe-t-il le traité qui consacre sa défaite? Est-ce en toute sérénité?

Ce qui arrivait autrefois, c'est que le vaincu payait un tribut parce que vaincu, fait incontestable, qui ne pouvait être mis en discussion. Les Réparations, établies sur cette base, auraient peut-être mieux résisté.

Mais, laissant de côté tout le point de vue juridique, il est indéniable que le paiement des Réparations constituait un risque grave pour le mécanisme si délicat du commerce international. Les exigences inéluctables de la loi économique admettaient deux alternatives : 1^o les paiements se feraient en marchandises; 2^o ces paiements se feraient par compensation de crédits.

La première solution eût été fallacieuse : elle eût amené l'Allemagne à réparer ses dévastations et ses pillages, en envoyant chez nous les pierres, les briques, le ciment, les poutrelles, les rails, les machines, etc.; pour ce faire, elle aurait dû se suréquiper et travailler follement, pendant que ses créanciers regardaient faire, les bras croisés; enfin, après la liquidation de la dette, elle aurait été la plus forte, industriellement et commercialement, et nul n'aurait pu songer à lui faire concurrence. Cependant, cette éventualité était la plus saine; nous savons que le protectionnisme généralisé l'a définitivement écarté.

Dans la seconde éventualité, qui s'est réalisée en partie, toute une masse de crédits, faits par l'Amérique à l'Allemagne, permettent le règlement des premières annuités, mais c'était de l'argent placé à titre improductif (parce qu'il revenait dans les caisses des gouvernements). Pour le rembourser, il était nécessaire de recourir à de nouveaux crédits. Or, la balance des transactions entre pays doit, pour être saine, contenir une proportion équilibrée de transactions en marchandises et de transactions en capitaux, faute de quoi ces derniers se congèlent et se perdent. Il est arrivé ce qui risquait d'arriver : la disproportion des mouvements de capitaux, par rapport aux mouvements de marchandises, a fait sauter le mécanisme des relations commerciales entre nations et un pareil événement signifie, de nos jours, la paralysie de la vie économique. C'est la crise.

Il est fréquent que les défenseurs de l'immunité des Réparations comparent leur montant au total du budget allemand; cet argument me paraît sans pertinence, parce que les ressources budgétaires sont généralement distribuées à l'intérieur du pays et ne présentent aucun problème de transfert de pays à pays. C'est dans la balance des comptes, dans les mouvements d'or et des crédits internationaux, que les dettes et les réparations doivent être considérées. Elles y constituent indiscutablement un élément de désordre.

Je ne soutiens nullement d'ailleurs que les paiements des Réparations et des Dettes interalliées soient causes déterminantes de la crise actuelle; ils y ont cependant contribué.

Alors, que devons-nous espérer voir sortir de la Conférence de Lausanne? Faut-il « passer l'éponge », selon l'expression consacrée? Cette solution n'est admissible que si les Dettes sont effacées aussi bien que les Réparations, mais, même de cette façon, ce serait reporter sur nos contribuables un fardeau qu'ils avaient tous les droits de ne pas supporter. Cependant, si le salut du commerce international est à ce prix, il n'est pas permis d'hésiter.

Je crois qu'il faut souscrire, sans en changer un mot à cet avis mûrement réfléchi du comte Louis de Lichterfelde : « *A Lausanne, où s'opérera fatalement une première révision de plusieurs dispositions importantes des traités de 1919, la Belgique se montrerait fidèle à sa mission historique en s'efforçant de remplacer les dispositions périmées de la paix financière par une judicieuse extension des principes arrêtés à Locarno pour rétablir l'ordre, dans notre coin dangereusement troublé.* »

Remplacer les clauses financières par une garantie matérielle de paix, telle est en effet, aujourd'hui, la Question d'Occident. Le Rhin doit être neutre, ce doit être un signe de compréhension; l'assise fondamentale de notre statut international contemporain (le Pacte rhénan, le Traité de Locarno), doit être développé. Le comte de Lichterfelde préconise l'établissement d'une zone démilitarisée, l'engagement de ne pas rompre par la force le *statu quo*

territorial, la garantie réciproque de toutes les puissances intéressées. Nous aurions ainsi, entre nous et la fermentation allemande, « la poussée des forces obscures », qu'Albert Rivaud scrute avec une telle intensité de regard, dans le dernier numéro de la *Revue des Deux Mondes*, nous aurions un cousin de neutralité, une poche de lumière, qui amortirait, dans cette joie de vivre, si caractéristique de la Rhénanie, toute l'angoisse et la folie d'une civilisation en puissance, d'un monde humain encore tourmenté de « ferveur animale ».

Mais, le danger ne peut être conjuré exclusivement par un convention, par un papier timbré. Dans l'état de vacillation psychique où se débat le peuple allemand, des considérations de puissance sont, nécessairement, dominantes. Rivaud le remarque justement. « *Comme un torrent se précipite de lui-même vers la ligne de moindre résistance, le monde allemand tend, malgré lui, à peser du côté qu'il sait le moins défendu.* »

En ce domaine, notre légèreté est terrible; la frontière rhénane de la France est puissamment protégée, la nôtre est une digue en ruines. La leçon de 1914 était patente : notre frontière a été violée par la trouée de Visé que l'inconcevable incompetence de notre Parlement avait voulue; et nous avons déjà tout oublié. Quels avertissements nous faut-il donc?

Car, il n'est pas possible d'en douter : si nous ne faisons pas les sacrifices nécessaires pour la défense matérielle de notre frontière, il n'y aura ni neutralité, ni traité, ni Covenant, ni pacte, ni justice, ni droit qui nous garderont de l'envahissement. Nous partagerions la culpabilité de ceux qui auraient violé leur parole, en les ayant tentés par notre imprévoyance. C'est trop de naïveté que d'imaginer au Pacte Kellogg ou au Désarmement le pouvoir d'effacer les traces du péché originel.

Au surplus, l'état actuel de la question de Dantzig suffira pour vous en convaincre; c'est là qu'est le centre du danger immédiat.

Lorsque la dynastie de Hohenzollern eut réuni sous son sceptre le duché de Prusse, le margraviat de Brandebourg, les duchés de Clèves, de Berg et de Juliers, sa politique constante et séculaire fut de réunir ces tronçons détachés en un seul territoire; un pays coupé en morceaux s'attache normalement à les relier. La politique de l'Allemagne est fatale; elle tend à la suppression du couloir de Dantzig, à la violation de la frontière polonaise. Un pareil événement entraînerait d'irréversibles conséquences. Il faudrait, pour le conjurer, que la Prusse Orientale, si différente du Reich, socialement et économiquement, en fût détachée de cœur et de droit. Mais cette solution n'est pas encore pour demain.

Le Traité de Rapallo nous en fait souvenir. Il est destiné à permettre le partage de la Pologne entre ses anciens maîtres, du moins, les Allemands l'imaginent. Leurs illusions sont immenses au sujet de l'énigme orientale, la Russie impérialiste, où, déjà Vorochilov, chef absolu de l'armée, fait pâlir l'étoile de Staline et donne ses consignes au *Politbureau* pour la politique étrangère; la dernière était : « Pas de guerre avant deux ou trois ans », mais après??? Aurons-nous alors un nouveau Bonaparte?

Rapallo, c'est le grand problème de la diplomatie contemporaine. Comment détacher l'Allemagne de la Russie? Déjà la mode s'y est éprise de Dostoïevsky et beaucoup d'esprits cherchent la lumière à l'Est. La folie orientale, si passionnée, si frissonnante va-t-elle réapparaître sur le Rhin, comme au temps de César?

Il nous importe peu qu'elle soit communiste ou dictatoriale, bolchéviste ou impérialiste, elle serait toujours menaçante.

* * *

Caveant consules. La vigilance est la meilleure des sauvegardes la force est le plus sûr des arguments, parce qu'il n'est pas d'homme qui ne considère, dans une obligation, la sanction qui la rend respectable.

Durant les quatre derniers siècles, l'Angleterre a invariablement maintenu, avec toute sa ténacité, l'existence de la Belgique. Jamais elle n'a fait la paix avec ceux qui la menaçaient. C'était son intérêt immédiat et direct. Aujourd'hui, cependant, la Conférence d'Ottawa, qui va se réunir, est lourde de conséquences. L'Empire britannique, comme tel, n'a pas, sur le Rhin et l'Escaut, d'intérêts vitaux à défendre; il est très douteux qu'il sacrifie aux soucis de la Mère Patrie et Dieu sait si la Grande-Bretagne, dans son instinct impérial, n'est pas prête à lever l'ancre et à abandonner l'Europe, plus qu'elle ne l'a jamais fait, autrefois.

Ce jours-là, la Belgique serait seule pour faire triompher la

politique d'équilibre, qui est celle de nos traditions, depuis Courtrai et depuis Woeringen.

La neutralité abandonnée, pleinement responsables, un grand rôle nous incombent. Pour le jouer et pour vivre, il importe que nous soyons grands, et que, délaissant parfois les petites choses de la vie quotidienne dont le contact asservit, nous crutions sans faiblesse toutes les difficultés de notre avenir. Nous sachant menacés, nous sachant enviés, conscients de notre mission redoutable de peuple intermédiaire, nous devons avoir le courage d'agir lorsqu'il en est temps, de sacrifier parfois le présent à l'avenir, de préparer à chaque génération sa tâche et de faire, nous-mêmes, activement, notre histoire.

La grandeur de ce sujet, qui a occupé nos pensées, ce soir, mérite que nous y revenions parfois. Il importe de méditer la mission de notre peuple, afin que, par nous, il l'accomplisse en une page de gloire et de sérénité. Transmettant aux civilisations nouvelle d'outre-mer la lumière de ce vieux continent, sachons, librement, maintenir à la face du monde l'harmonie des forces de l'esprit et des puissances de la matière que nous a léguée le passé de la Chrétienté.

BARON SNOY D'OPPUERS.

Le XVII^e siècle⁽¹⁾

La Notion de Baroque

IV

Le baroque en littérature

C'est ainsi que des goûts, des genres, des tendances littéraires se forment et s'affirment, qui n'ont pas leur origine dans l'antiquité, ni dans l'esprit de la Renaissance : le théâtre irrégulier, l'épopée nationale et chrétienne, le roman héroïque et romanesque, à quoi j'ajouterais l'inspiration biblique et religieuse en poésie lyrique. Appelons, pour le moment, toutes ces tendances : le baroque en littérature.

* * *

Nous n'avons pas l'intention d'examiner chacun de ces genres, mais de nous en servir pour mieux préciser ce que nous entendons par le baroque en littérature.

Et d'abord, on n'éprouve aucune difficulté à les rattacher à la Renaissance, à y discerner l'influence constante de l'antiquité, des modèles grecs ou latins : ici se révèle, une fois de plus, cette filiation qui fait du baroque un second état de la Renaissance. Mais il est tout aussi évident qu'il ne s'agit plus d'une Renaissance pure, antiquisante, naturaliste, néopaienne. Pourquoi ? Parce que l'influence de l'humanisme est, dans le baroque, de plus en plus réduite ; parce qu'une réaction très forte, même violente, se produit alors contre les humanistes ; parce que les préoccupations, les manies philologiques sont éliminées ; parce qu'on ne cherche plus à décalquer les anciens ; parce qu'on est las de ce qu'il y avait de statique — disons, si vous le préférez, de mesuré, d'équilibré — dans la Renaissance, et parce qu'on veut être, contre elle, plus national, plus « contemporain », surtout plus chrétien. On ne cesse pas de reconnaître l'antiquité comme une grande source de l'art, les anciens comme des maîtres ;

mais on entend ne plus les suivre aveuglément, ne plus les admirer en bloc : soyons de notre temps, comme ils furent du leur.

On visera donc à s'émanciper de la manière, parfois servile, superficielle aussi, dont les humanistes, les « renaissants » imitèrent les anciens ; on commencera de se demander si toutes les règles et tous les exemples qu'on peut tirer de ces anciens, et que les renaissants, les humanistes en ont eux-mêmes tirés, sont admissibles sans exceptions, ni restrictions, pour l'époque où l'on vit. Enfin, l'écrivain, au sens moderne, fait son apparition sur la scène et proclame l'indépendance de ces littératures nationales que les humanistes avaient toujours un peu suspectées, méprisées, cherché à tenir dans la dépendance de la philologie et de l'érudition. C'est la fin du préjugé humaniste contre les langues vulgaires, des tentatives humanistes pour instaurer une poésie néo-latine. D'où un souci de constituer des méthodes proprement littéraires, souci déjà bien apparent, même sous cette irrégularité des formes, dans laquelle on peut discerner une réaction contre les théories humanistes. Je ne voudrais pas, encore une fois, reprendre ma comparaison de tout à l'heure : tout de même, avec moins d'audace et de conscience, il se produit une sorte de révolte en faveur de la modernité, assez analogue à celle des romantiques contre les classiques.

Naturellement, tout cela n'est pas aussi simple, aussi clair que je viens de l'exposer. Tout rapprochement direct, sans précautions, avec le romantisme, serait induire le lecteur en erreur. Pourquoi ? Parce que, précisément, les points de vue que je viens d'exposer seront ceux des classiques eux-mêmes. Le baroque contient le classicisme en puissance.

* * *

Ce qu'il y a d'intéressant dans les genres que nous venons de citer, ce sont les sujets et les intentions. On veut, encore un coup, « faire moderne ». Prenons d'abord le théâtre irrégulier, dans les formes que le classicisme éliminera peu à peu : la tragédie, la pastorale. Je dirais volontiers, en forçant les termes, que c'est la tradition du théâtre médiéval qui a traversé la Renaissance, qui a changé de costume, mais qui, de l'autre côté, reparait sous d'autres noms, avec d'autres sujets. Aussi bien, n'allons pas l'oublier, le théâtre régulier, savant, statique de la Renaissance n'a jamais, nulle part, intéressé qu'un public restreint : gens de cour et de collège, érudits, humanistes. Le grand public, — le théâtre, par définition, s'adresse au grand public, — s'il était attiré par les formes nouvelles et les sujets nouveaux, avait conservé les goûts, les habitudes qu'il avait au XV^e siècle et au début du XVI^e. Il voulait de l'action, il la voulait sous l'apparence de l'irrégularité, du merveilleux, de l'aventure, du romanesque. Les unités, il les ignorait d'autant plus que bien peu, parmi les écrivains, les connaissaient encore : elles étaient dans les limbes de l'érudition. Il admettait les sujets tirés de l'antiquité, mais il en réclamait d'autres, bibliques, chrétiens, nationaux, contemporains même, et surtout des sujets empruntés aux romans.

* * *

L'époque de la contre-Réforme et du baroque possède, en effet, ce caractère que la Renaissance ne possédait guère, — le platonisme excepté, — d'être romanesque. C'est là un des traits qui la définit le mieux. Durant le dernier quart du XVI^e siècle et la première moitié du XVII^e, nous assistons, dans toutes les littératures importantes, à une floraison du roman : la *Diana* de Montemayor, un Portugais d'origine, pour l'Espagne ; la *Dianez* de Lorezano, le *Colleandro* de Marini, l'*Eromena* de Biondi, pour l'Italie ; l'*Astrée* de d'Urfé, pour la France ; l'*Arcadie* de Sidney et l'*Argenis* de Barclay (celui-ci en latin), pour l'Angleterre ; les œuvres de

(1) Voir la *Revue catholique* des 12 et 19 février, 11 mars, 8 et 20 avril, 13 mai, 3, 10 juin et 8 juillet 1932.

Bucholtz, de Lohenstein, du duc Antoine-Ulric de Brunswick, du seigneur de Ziegler et Klipphausen, pour l'Allemagne. Dire qu'il s'agit d'une mode ne suffit pas : pourquoi cette mode ? Voici comment, d'une manière toujours provisoire, je serais tenté de répondre :

Ces romans, à demi antiques, dans lesquels on retrouve l'influence de Virgile, surtout, et de Théocrite et des Alexandrins, ont une origine médiévale. Ils se placent au point extrême où la production épique du moyen âge aboutit et, en ce sens, on peut parler d'une décadence ; la matière épique du début, celle des *Nibelungen* ou de *la Chanson de Roland*, a perdu peu à peu son triple caractère héroïque, historique et national, pour devenir le roman d'aventures, dans lequel le merveilleux et l'amour jouent le rôle principal ; du vers on est passé à la prose. N'oublions point la fortune des *Amadis*, au XVI^e siècle précisément. Avec les œuvres que nous venons de citer, nous avons, comme pour le théâtre régulier, une tradition médiévale qui a traversé la Renaissance, s'en est imprégnée, reparaît transformée à l'autre bout : transformée en ce sens que cette fin, cette décomposition de la tradition médiévale, c'est aussi le commencement du roman moderne. Mais ce roman pastoral, héroïque et romanesque du baroque, il se situe encore à l'extrémité d'une autre tradition : la tradition idéaliste qui remonte à Platon, qui produit au moyen âge la conception, le code même de l'amour courtois ; or, ces romans exaltent à nouveau l'amour platonique et proclament un code renouvelé de courtoisie. Je vois renaître et revivre en eux l'esprit chevaleresque. J'y vois encore renaître et revivre l'esprit d'aventure et le goût du merveilleux que les Celtes ont apporté dans le poème médiéval : *la Table ronde*, *Tristan et Iseult*, *le Graal*, et il me paraît qu'ici la filiation s'établit par les *Amadis*. Toutes ces œuvres sont donc fort complexes.

En même temps, elles sont contemporaines. Elles ne correspondent pas seulement au goût persistant du public pour le romanesque, le merveilleux, l'aventure ; elles correspondent à des préoccupations contemporaines. La Renaissance naturaliste et néo-païenne avait été corruptrice des mœurs, moins par son immoralité que par son amoralité : c'est un fait. Un autre fait, c'est que les troubles, les guerres, l'anarchie dont l'Europe avait été le théâtre dans la seconde moitié du XVI^e siècle, avaient eu comme résultat une grande grossièreté de tenue et de langage. Or, tous les romans que nous venons de citer ont un but qui est de moralisation et de rééducation. Ils correspondent au souci de reconstituer les élites, les aristocraties. La fiction pastorale n'est là que pour créer une ambiance plus calme, plus sereine et plus pure, que pour faire écho à une nostalgie que toutes les époques de décadence ont éprouvée : celle de la nature où l'homme se retrouve soi-même et se débarrasse des corruptions sociales. Ici, je discerne réellement une jointaine source du romantisme, du rousseauisme. Que l'esprit de Jean-Jacques se soit formé, ou déformé, à la lecture de romans comme *l'Astrée* et ses succédanés, en est la preuve. Mais ces romans devraient être étudiés encore d'un autre point de vue : le point de vue politique. Ils sont remplis, en effet, d'un idéalisme monarchique, ils sont pleins d'enseignements et de maximes à l'usage des princes, et forment ainsi une source importante pour la connaissance des principes de ce que j'appellerais l'Etat baroque, l'absolutisme chrétien. On y découvre l'idée que ce temps se fait du chef, du héros. On y découvre enfin ce que j'appellerais le féminisme du temps : un idéal de la femme, de la grande dame, de l'héroïne, et de son rôle dans une société qu'il s'agit de reconstruire. La préciosité vient de là, et l'« honnêteté » aussi. C'est, comme pour le théâtre, du classicisme en puissance.

* * *

Nous voici à parler du poème épique. Nous constatons, pour commencer, que, dès la fin du XVI^e siècle jusqu'au milieu du

XVII^e, il y a dans les littératures des pays catholiques, les pays de la contre-Réforme — et, par imitation, répercussion, dans les pays non-catholiques — une véritable floraison d'épopées.

Ces épopées, comme nous le disions pour le roman tout à l'heure, correspondent à quelque chose de plus qu'une mode. Sans doute, l'idée que le premier des grands genres, c'est le poème épique, l'idée qu'une littérature n'est complète, achevée que si elle porte une épopée à son sommet, — cette idée vient de la Renaissance. Comme la littérature grecque a produit *l'Iliade*, la littérature latine *l'Enéide*, il faut qu'une littérature moderne produise une épopée. Comment la produira-t-elle ? En imitant ces deux grands modèles, en appliquant les règles qu'Aristote, puis les théoriciens de la Renaissance italienne en ont tirées, et que les théoriciens du classicisme pur sont déjà occupés à en tirer eux-mêmes. Donc, pas de difficulté pour retrouver dans ce goût, cette émulation épique, l'esprit antiquisant de la Renaissance : rappelons-nous sans cesse que le baroque, c'est, en grande partie, un second état de la Renaissance.

Mais ce goût épique révèle d'autres influences que des influences littéraires : menace des Turcs, réveil de l'idée de croisade et de l'esprit chevaleresque, grandes explorations, grandes colonisations, évangélisations lointaines. Influence aussi de la politique : l'absolutisme chrétien qui n'est point à confondre avec l'absolutisme néo-païen de la Renaissance, car il est entre eux toute la différence qui sépare *le Prince* de Machiavel de la *Politique tirée de l'Écriture sainte* de Bossuet. Ajoutez-y la contre-Réforme elle-même : l'inspiration biblique, le culte des saints, le réveil mystique, les nouveaux martyrs. Tout cela forme une ambiance singulièrement favorable aux tentatives épiques.

De fait, chacune de ces tendances générales, chacun de ces grands faits s'illustre, plus ou moins, d'une épopée. L'idée de croisade et le réveil de l'esprit chevaleresque inspirent la *Jérusalem délivrée* (1575), le chef-d'œuvre de l'épopée baroque. Les grandes explorations inspirent les *Luisiades* (1572), les colonisations lointaines inspirent *l'Araucanie* (1569). Il est intéressant de constater que ces trois poèmes paraissent à six années d'intervalle, dans les trois pays : Italie, Espagne, Portugal, où le baroque est pour ainsi dire à la maison. Mais toutes ces épopées marquées qui s'alignent dans l'histoire de la littérature française, entre les années 1630 et 1660, sont également significatives, au moins par leurs sujets qui sont nationaux, religieux, généralement nationaux et religieux à la fois. Cependant, il nous faut sortir du monde catholique pour trouver le chef-d'œuvre de l'inspiration biblique et du merveilleux chrétien : *le Paradis perdu*, de Milton.

Il existe un parallélisme entre le roman et l'épopée, non seulement parce que les deux genres, à cette époque, sont étroitement apparentés et soumis, en somme, aux mêmes règles : le roman, c'est l'épopée en prose, et il est des théoriciens pour concevoir une épopée en prose, ce que Chateaubriand réalisera plus tard avec ses *Martyrs*, — mais encore parce que les intentions demeurent les mêmes. Le roman baroque, c'est-à-dire romanesque et courtois, se propose de servir à l'éducation des grands et des princes ; le but de l'épopée, c'est de servir à l'éducation des rois. La différence est que l'amour, qui est le principal dans le roman, est, dans l'épopée, secondaire, épisodique. Ce qui n'empêche pas l'épopée baroque d'être traversée par le souffle romanesque, comme le roman romanesque par le souffle épique. Théâtre, roman, épopée servent à définir, à glorifier, à proposer en exemple le héros.

* * *

Car l'époque est héroïque. Elle l'est avec magnificence, avec exaltation. Elle cherche le surhumain : les figures colossales et pathétiques de sa sculpture et de sa peinture, de Michel-Ange,

le précurseur et le père de l'art baroque, de Rubens, du Gréco, illustrent la tendance. Elles a pour idéal deux types d'hommes : le héros et le saint. On le comprend d'ailleurs, car, de fait, c'est bien un âge de héros et de saints.

De saints. Jamais, depuis les plus belles années du moyen âge et le temps des Pères, l'Eglise n'a produit une telle moisson de docteurs, d'apôtres, de mystiques, de martyrs : saint Charles Borromée, saint Jean de la Croix, sainte Thérèse, saint Ignace, saint François-Xavier, saint Pierre Canisius, pour ne citer que ces sommets. Il n'est donc pas étonnant qu'une atmosphère mystique s'étende au-dessus de toute cette civilisation, comme un empyrée. Il y a du mysticisme partout, mais un mysticisme clair comme les églises de ce temps, et surtout épris d'action, inspirateur et conducteur de l'action. Il semble que l'ère des *Gest a Dei* recommence. On se rend facilement compte que les tendances dramatiques, romanesques, tragédiques de la littérature, montent et se perdent en quelque sorte dans la mystique. Le « poème de l'âme », ce peut-être cette époque, encore si mal comprise, qui l'a le mieux chanté.

Qui l'a le mieux composé. Car jusque dans son exaltation, jusque dans sa magnificence, — jusque dans ses exagérations, son manque de mesure et de goût, — cette époque, si curieuse, comme toutes les époques de transition, révèle un esprit méthodique et classificateur : c'est par là d'ailleurs qu'elle mène au classicisme, qu'elle le contient en puissance. Nul n'est peut-être monté aussi haut dans la vie unitive que saint Jean de la Croix, si ce n'est sainte Thérèse : nul que ces deux saints espagnols n'a mieux analysé, « méthodisé » les états successifs de l'ascension mystique. La « contre-Réforme, la réforme catholique avait besoin, à la fois, de cette discipline et de cette ferveur. Si donc nous entendons par classicisme une méthode, un corps de doctrine et des règles, le tout appliqué à une « ferveur créatrice », ce classicisme est dans l'esprit de l'Eglise avant d'être dans celui de la littérature : dogmes, discipline — et cependant « folie de la croix ».

Nous venons d'indiquer les défauts du baroque : ils sont tous dans la démesure. Etre dans la démesure, c'est osciller entre les extrêmes, entre ce qui est surhumain et ce qui est « sous-humain », entre le sublime et le burlesque, le style mystique et le style macaronique, entre le raffinement et la grossièreté. Edifices trop vastes, grosse peinture, lourde sculpture, mais aussi trop de détails, trop de subtilité. La préciosité guette, en effet, tout ce qui tend à se sublimer ; la préciosité, pointe trop fine de la flèche. Il y a, dans le baroque, du précieux partout : dans la mystique et dans la casuistique, dans l'architecture et dans l'orfèvrerie, dans l'épopée, le roman, comme dans les petits genres de la poésie lyrique.

* * *

En littérature, c'est d'ailleurs la poésie lyrique dont la préciosité s'empare en premier lieu. Car l'époque est, encore un coup, romanesque, épique, dramatique, et mystique par surcroît ; mais elle est sans lyrisme : elle clame et déclame, elle fait de l'éloquence et du pathos (en allemand, le mot n'a rien de péjoratif), mais elle ne chante guère. Le grand souffle qui sort de ses vastes poumons a besoin de trompette ; il remplit les vastes espaces du roman, de l'épopée, du théâtre ; il ne reste à la poésie, qu'il laisse au-dessous de lui, qu'à se rétrécir et à se dessécher. Elle tombe aux petits genres, si propres aux subtilités de l'esprit et aux jeux des mots. Elle est un accessoire que, sous forme d'élégies, de sonnets, de madrigaux, de stances, on introduit dans les romans, les épopées, les pièces de théâtre. Gongorisme, euphuïsme, marinière, préciosité française (espèce dans le genre), sont les différentes manifestations de cette tendance qui, se combinant aux autres tendances, forment ce complexe : le baroque.

V

L'Europe baroque

Le baroque est complexe parce qu'il est, en art, en littérature, en religion, l'expression d'une Europe complexe.

Ce n'est pas l'Europe française : elle ne commence que sous Louis XIV. C'est l'Europe habsbourgeoise, l'Europe qui comprend l'Espagne, — avec, au delà des mers, les Amériques, — l'Italie, l'Autriche, l'Allemagne catholique, les pays flamands. Une Europe dont les capitales sont Vienne, Naples, Madrid, dont le grand port est Anvers. La dernière forme du Saint-Empire romain germanique. Le baroque porte la marque des Habsbourg d'Espagne et d'Autriche, comme le classique porte la marque des Bourbons : l'Escorial et la Hofburg encadrant le Vatican. Il y a donc quatre marques sur le baroque : la marque espagnole, qui est la plus forte ; la marque italienne, Bologne et Naples ; la marque allemande, Salzbourg et Vienne ; la marque flamande, Anvers et Bruxelles. Or, si vous comparez au génie français les génies espagnol, italien, allemand, flamand — pour superficielle d'ailleurs que soit une comparaison de ce genre, — ils vous frappent par deux caractères que ne possède pas, ou ne possède du moins pas au même degré, le génie français. Le premier c'est la race ; le second, c'est la passion. La race, au sens ethnique, joue un plus grand rôle en Espagne, en Italie, dans les Allemagnes et dans les Flandres — sans parler ni des Hongrois, ni des Slaves — que chez les Français. La nationalité française est une adoption au sens juridique, c'est l'assimilation de races très différentes et très mêlées par une nation dans laquelle l'esprit a plus de force que le sang, et dont l'admirable unité géographique agit comme un creuset. C'est surtout à propos du Français qu'il faut parler de race psychologique. Le Français pense universellement, mais il vit en se passant des autres peuples. Je ne veux point suggérer par là que l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie possèdent des races pures ; il n'en est point en Europe. Mais ce qu'il y a de païen et de barbare dans les peuples qui les habitent, n'a jamais été « policé » aussi complètement qu'en France, la réduction à l'unité ne s'y est jamais faite aussi complètement, ni n'a pu jamais se faire. Le fond primitif y affleure plus visiblement. Il suit de là que, plus unifié selon les principes nationaux, sociaux, politiques ou religieux, le Français est plus intellectuel, plus équilibré, plus mesuré, en un mot, que l'Allemand, l'Espagnol, l'Italien même, chez qui la passion — par quoi nous pouvons entendre la « chaleur du sang », l'instinct, le sentiment, l'imagination — est en revanche plus déterminante. D'où ce fait qu'il n'y aura de véritable classicisme qu'en France. En Italie, d'où viendra en grande partie la doctrine classique, je compte plus d'humanistes ou de « baroques » — nous savons maintenant ce que ce mot veut dire — que de classiques. Ni l'Espagne, ni les pays germaniques ne connaîtront le classicisme ; en Espagne et dans les pays germaniques le classicisme — à moins d'être du pastiche, de l'art académique — sera toujours dominé, ou par le baroque, ou par le romantisme : les classiques allemands, même Goethe, sont des romantiques pour les Français. D'où, par rapport à ces Français, le caractère étranger du baroque.

Lorsque celui-ci aura franchi les frontières politiques pour faire sentir son influence dans les nations protestantes, son caractère européen apparaîtra comme achevé. En Angleterre, en Allemagne il va se nouer au romantisme, par-dessous l'influence de la France classique. Durant l'expansion du baroque, fin du XVI^e siècle jusqu'à Louis XIV, pour l'ensemble de l'Europe la nation dominante sera l'Espagne, où le baroque se révèle presque à l'état pur, et continue la tradition médiévale de ce pays catholique et chevaleresque par excellence.

VI

Les éléments baroques dans la littérature française

Peut-on parler d'un baroque français? Je ne le crois pas. La France, dans ses arts, sa littérature, sa pensée, ne fut qu'effleurée par le baroque. Il est remarquable qu'on ne trouve pour ainsi dire point en France d'architecture baroque : le classique impose aussitôt son ordre, même aux églises jésuites, et nous avons là un précieux indice.

L'esprit, le tempérament français sont réfractaires au baroque, par ce qu'ils ont d'équilibré, de clair, de mesuré. Le baroque est sans goût et le Français possède un goût inné. Le Français sait être idéologue et doctrinaire, il n'est point naturellement fanatique : en cela, il diffère de l'Espagnol; il peut être épris de l'antiquité, mais il ne tourne point volontiers au néo-paganisme comme tant d'humanistes et de renaissants italiens; il n'a point non plus la sentimentalité, la plasticité molle des Allemands; il ne tombera point, comme le Flamand, tantôt dans le réalisme de la cuisine, tantôt dans la mysticité du septième ciel. Qu'il soit catholique et mystique, humaniste et antiquisant, ou réaliste, ou romanesque; qu'il soit chevalier ou bourgeois, jésuite ou voltairien, romantique ou classique, il est bien rare qu'il aille aux extrêmes, car il conservera presque toujours le sens critique et le sens de l'ironie. Comparé aux autres peuples, le Français nous apparaît comme un homme pour qui l'intelligence existe. Il est sociable, et ce qui est trop isolé, trop exceptionnel ne lui plaît guère. Il n'est pas Européen, il est universel : il inventera l'« homme en soi », et cependant son cadre national, sa terre le ramènera sans cesse vers le centre, vers son centre, qui est Paris. Il lui est possible ainsi de se passer des autres peuples, plus facilement, plus impunément que l'Allemand, l'Italien, l'Espagnol et l'Anglais lui-même. Le Français influence l'Europe, mais il lui résiste, ou il l'assimile.

Généralités qui souffrent bien des exceptions, bien des nuances, mais qu'il faut répéter, puisqu'il est nécessaire de ne jamais perdre de vue les « constantes ». Mais, dans le cas particulier, et à ce moment où nous sommes de l'histoire, n'oublions pas que la France est plus que jamais ramenée sur elle-même, tout entière. Elle est en plein travail de reconstitution, d'affermissement national. A l'intérieur, elle constitue son unité; à l'extérieur, elle lutte contre l'encerclement. Et la puissance qui l'encercle, c'est précisément la puissance hispano-germanique des Habsbourg. Duel entre le royaume et l'empire.

Or l'empire est baroque, mais le royaume est classique et doit l'être.

D'autre part, nous savons que le mouvement de la contre-Réforme est en retard en France sur l'Espagne, l'Italie, les pays germaniques. En France, il se produit au moment où la doctrine classique se constitue et triomphe. Nous savons aussi que la contre-Réforme prend en France tout de suite le caractère d'une réforme intérieure et nationale, celle de l'Eglise de France, du catholicisme français. Le gallicanisme signifie quelque chose.

* * *

La France donc se met à part et en dehors du mouvement européen. Mais cela ne veut pas dire que la France ait échappé complètement à l'influence du baroque. Le baroque est une atmosphère qui s'étend sur tous les pays catholiques, sur toute l'Europe, y compris la France. Le baroque, phénomène, et non pas doctrine, état de la sensibilité plus que de l'intelligence, agit sur la France, mais sporadiquement et dans des limites assez étroites. Comme plus tard le romantisme, il est un apport, une influence de l'étranger,

et durant tout le XVII^e siècle la France résiste à l'étranger tandis qu'elle s'y abandonne à partir de 1750, et durant tout le romantisme.

Où trouver maintenant ces éléments baroques dans l'histoire littéraire de la France au XVII^e siècle?

* * *

D'abord dans l'influence, ou plutôt la mode espagnole, — davantage dans l'influence que les écrits religieux, mystiques de l'Espagne exercent alors, que dans l'influence de la littérature proprement dite. Puis dans une partie de l'influence italienne, celle par exemple du Tasse ou du cavalier Marin, ou celle de la tragi-comédie, car, dans son ensemble, l'influence italienne aide au classicisme français à se formuler. Quant à l'influence des pays germaniques, elle est quasi nulle : ce qu'ils reçoivent de l'Espagne, de l'Italie, de la France l'emporte, et de beaucoup, sur ce qu'ils peuvent rendre à ces trois nations latines.

Voilà pour l'apport de l'étranger.

Mais dans la littérature française elle-même? J'appellerais baroque, par opposition au classique, tout ce qui est irrégulier. En premier lieu ces poètes qu'on nomme précisément irréguliers, de Théophile de Viau à Saint-Amand, dans lesquels on a voulu, jusqu'ici, voir la « queue de Ronsard », mais qui représentent, en réalité, quelque chose de très différent : un autre art, un autre sentiment de la nature, une autre vision. Le burlesque, en second lieu. A l'autre pôle du burlesque, et en troisième lieu, l'héroïque et le romanesque, la série manquée des épopées nationales et chrétiennes, — le *Saint-Louis* du P. Le Moine me paraissant la plus significative, avec le *Moïse sauvé*, pas-orale héroïque de Saint-Amand. Puis, en quatrième lieu, la série des romans romanesques et courtois, de l'*Astrée* au *Grand Cyrus*. En cinquième lieu, le théâtre irrégulier, celui de Hardy, par exemple. J'y ajouterais, en sixième lieu, certains aspects, certains excès de la préciosité : non pas Voiture, mais Brébeuf. Enfin, dans la littérature religieuse, l'humanisme dévot me semble imprégné de baroque : n'est-il pas contemporain du second état de la Renaissance, qui est précisément le baroque?

Mais le baroque se définit, surtout en France, moins par des œuvres que par une atmosphère, par une inspiration qui porte les esprits vers le grand, l'héroïque, le sublime, vers le surhumain, et, par un retournement naturel à qui dépasse le point d'équilibre, vers la parodie du surhumain, le sous-humain, l'héroï-comique, le burlesque. Lorsque nous l'entendons ainsi, qui ne voit combien tout le siècle et toute la littérature classique elle-même, portent la marque du baroque? Qu'y a-t-il dans la tragédie de Corneille, sinon du baroque discipliné? Il y a des éléments baroques dans toutes les œuvres des classiques : dans l'œuvre de Malherbe — ses *Larmes de saint Pierre* sont un bel exemple de style baroque et d'ailleurs ce qu'il y a d'images et de métaphores dans ses poèmes correspond presque toujours au style baroque, — et jusque dans l'œuvre de Racine, et c'est au romanesque de son théâtre que je fais allusion.

On accuse, idée toute faite, la littérature classique d'être statique. En réalité, elle est une doctrine statique appliquée à une inspiration furieusement dynamique. Le XVII^e siècle fut romanesque, héroïque, passionné, porté à l'irrégularité, aux excès de tout genre. Voilà son tempérament. C'est le souffle du temps. Mais l'esprit français, encore une fois essentiellement mesuré, raisonnable, était d'autant plus fort pour réagir qu'il savait de quelle anarchie sortait la France et à quelle anarchie elle menaçait de retourner, si la France se révélait incapable de s'imposer une discipline nationale, un principe d'unité. La doctrine classique

n'est pas autre chose que cette discipline, ce principe d'unité appliqué à la littérature, à l'art, à la langue, au goût. La doctrine classique a endigué, canalisé, elle a pu comprimer parfois ce dynamisme : elle ne l'a pas supprimé. Si elle l'avait supprimé, la littérature du XVII^e siècle serait une littérature morte, une littérature académique, — elle ne serait point classique dans le plus haut sens du terme. Disons donc, pour conclure, que le classicisme a saisi le baroque dès son apparition en France, et se l'est assimilé.

(A suivre.)

GONZAGUE DE REYNOLD.

Professeur aux Universités de Berne et de Fribourg
Membre suisse à la Commission de Coopération
intellectuelle à la S. D. N.

Quelques livres

Mgr Millot a passé vingt-six ans dans la compagnie de Mgr Gibier, au presbytère de Saint-Paterne à Orléans d'abord, à l'évêché de Versailles ensuite. C'est une longue épreuve, au cours de laquelle bien des illusions auraient pu s'envoler. Pour que cet homme clairvoyant ait gardé à Mgr Gibier toute l'admiration que respire le présent livre, il fallait que l'évêque la méritât vraiment (1).

Charles Gibier naquit dans une petite ferme du Loiret, à Artenay, le 25 décembre 1849. Son père était un honnête homme qui ne fréquentait pas l'église, mais n'oubliait point d'y envoyer ses enfants. Il fit, heureusement, avant de mourir une bonne et douloureuse maladie qui l'aïda à revenir à Dieu. La mère du futur évêque était une parfaite chrétienne qui communiqua sa ferveur à son fils. Il y avait, à Artenay, un curé d'un abord glacial et qui ne voulait jamais sourire. Ce fut lui qui montra les commencements du latin au fils du laboureur. De son élève, il disait à la mère : « Votre enfant est sérieux : on peut avoir confiance en lui. Il ne toucherait pas à une cerise de mon jardin ! » Eloge pour éloge, Mgr Gibier rendait plus tard ce témoignage à l'ancien maître dont il prononçait l'oraison funèbre : « M. le curé d'Artenay n'a pas déserté son poste difficile en 1870 ; il s'est mis à la tête de sa paroisse, alors que personne ne prenait en mains les intérêts des malheureux habitants, alors que le maire fuyait devant l'ennemi. Et Dieu seul connaît les sommes qu'il dépensa au service des blessés. »

Toujours, Mgr Gibier demeura fidèlement attaché à son pays natal. Au cours d'une visite à Artenay, en 1912, il alla prier avec Mgr Millot sur la tombe des siens : « Il reste une place ici, dit-il, il faut me la réserver. Je veux reposer dans la terre qui a porté mon berceau. » Quand il retournait en Beauce, des nuées de braves gens l'entouraient, disant : « Monseigneur, nous sommes votre cousin », et le lui prouvaient d'une façon péremptoire. L'un d'eux faisait même, un jour, cette réflexion : « Après tout, qu'il soit évêque, ce n'est pas un déshonneur pour nous. Mais comment se fait-il qu'il ne signe plus du nom de sa famille, mais simplement : « Charles, évêque de Versailles » ? L'évêque l'éclaircit de ce détail, ce qui demanda toute une explication. Il ne rougissait ni de ces nombreux cousins, ni de la ferme paternelle où s'était écoulée son enfance. La veille du jour où il devait prononcer un grand discours à la cathédrale de Meaux, quelqu'un lui dit : « Monseigneur, vous allez demain monter dans la chaire qu'illustra Bossuet. » — « Ah ! oui », répondit-il, puis levant les yeux au ciel : « Monter dans la chaire de Bossuet, moi qui ai gardé les vaches ! » Et il est vrai que beaucoup ont paît les troupeaux dans leur enfance qui, dans la suite, comme David et pas mal d'autres, ont fait une belle carrière devant Dieu et devant les hommes.

C'était un cœur excellent. Les lettres qu'il écrivait à sa mère, au cours de ses études, mettent des larmes aux yeux : « Chère maman, je vous embrasse encore une fois. Vous savez combien je vous aime et combien je voudrais pouvoir vous rendre ce que vous faites pour moi. Peut-être croyez-vous que je vous oublierai, quand j'au-

rai grandi. Oh ! non, je serai comme ce saint, fils d'un charron, qui, parvenu à l'épiscopat et voulant se rappeler ses parents, avait ordonné qu'on plaçât, dans sa chambre, une roue, afin de songer à eux en la regardant. »

Ses humanités ne furent pas des plus brillantes. Mais, au cours des études théologiques, le futur prélat commença de briller. Certains de ses maîtres, au grand séminaire d'Orléans, trouvaient que l'étudiant avait le caractère par trop jovial. C'est eux qui étaient par trop mélancoliques et confondaient l'humeur morose avec la dévotion. Dès ce moment, l'abbé Gibier possédait ce tour d'esprit optimiste qui empêche de se décourager et fait trouver partout des raisons d'espérer. C'est d'ailleurs le seul moyen de garder en soi la force de s'adonner aux travaux parfois décevants de l'apostolat. A force d'analyser et de réfléchir, on en arrive à ne pouvoir plus faire autre chose que des réflexions et à laisser la besogne aux autres.

De la joie intérieure, un optimisme à toute épreuve, beaucoup d'ordre dans l'esprit, une vraie bonté, une solide et simple piété, une éloquence naturelle, un tempérament tourné vers l'action : telles furent les caractéristiques du prêtre qui, à Saint-Paterne d'Orléans, comme curé, et à Versailles ensuite, comme évêque, accomplit un bien immense et durable.

On en pourra voir tout le détail dans la belle et agréable biographie que vient de lui consacrer Mgr Millot, son disciple et collaborateur, qui lui-même a déjà une vingtaine de livres et beaucoup d'autres bonnes œuvres à son actif.

* * *

Je suis victime d'une étrange aventure.

Il y a quelques semaines, j'avais reçu un nouvel ouvrage de Pierre Daye, l'un de nos plus féconds écrivains. Cela s'appelait : *L'Europe en morceaux* (1). J'en commençai aussitôt la lecture et la poursuivis jusqu'au bout.

Vous arrive-t-il souvent, à vous, de lire ainsi un livre jusqu'à la fin ?

Pour ma part, le cas n'est point fréquent. Le plus souvent, je parcours quelques pages, puis je me dis : « J'achèverai quand j'aurai loisir. » Ou bien : « Gardons cela pour nos vieux jours, si le bon Dieu nous en réserve et que le livre soit encore à la mode ? »

Mais, cette fois, je fus tellement intéressé que je lus jusqu'à la dernière ligne. Il faut savoir que Pierre Daye a parcouru la planète entière et qu'il a rapporté de ses voyages des tas de réflexions. Ce sont ces réflexions qu'il a mises en ordre et cousues ensemble dans cette « Europe en morceaux ». En lisant, je ne me sentais pas toujours de l'avis de l'auteur. Mais, moi qui ne suis allé ni en Chine, ni au Congo, avais-je le droit d'avoir un avis ? Toujours est-il que je comptais bien faire un article pour dire en quoi mes réflexions sur le livre de Pierre Daye différaient des réflexions de Pierre Daye sur l'Europe. Hélas ! un voleur est venu, moi qui m'a dérobé cet ouvrage si excitant pour l'esprit. Je veux parler de mon meilleur ami dont c'est l'habitude d'emprunter des livres et de ne jamais les rendre. Que peste soit du voleur, car c'est sa faute si, aujourd'hui, je dois me borner à signaler un volume, qu'il m'eût été si agréable d'analyser complètement et de discuter autant qu'il le mérite.

* * *

« Tragique histoire », a dit Michelet, de la vie de Théroigne de Méricourt, « horriblement défigurée par Beaulieu et les royalistes. Je prie les Liégeois de réhabiliter leur héroïne. »

L'un d'eux vient de tenter cette réhabilitation (2). Y a-t-il réussi ? Le lecteur en décidera. Pour moi, j'ai été heureux d'apprendre que cette toute proche compatriote était une déséquilibrée bien plutôt qu'un monstre. Victor Euclin a péremptoirement prouvé, en dix volumes agréables, que les Ardennais ont comme vertu caractéristique la bonté. Je suis reconnaissant à M. Georges Laport d'avoir montré que Théroigne ne fait pas exception à la règle. Elle est aussi détraquée qu'on voudra ; mais elle n'est ni cruelle, ni même méchante.

Théroigne de Méricourt est « Liégeoise » comme Verlaine est « Parisien », c'est-à-dire qu'elle est « Ardennaise », puisqu'elle naquit à Marcour, près de La Roche-en-Ardenne, en 1762, de Pierre

(1) PIERRE DAYE, *L'Europe en morceaux* (Éditions Plans, Paris, 1932).

(2) GEORGES LAPORT, *La vie trépidante de Théroigne de Méricourt* (Éditions de la « Société des Écrivains ardennais », Charleville, 1932).

(1) Mgr. MILLOT, *Vie de Monseigneur Gibier, évêque de Versailles, 1849-1931*. (Paris, Téqui, 1932.)

Terwagne, cultivateur, et de sa première femme Elisabeth Lahaye. Marcour est loin de Paris; et quand notre Wallonne commença de briller dans la capitale française, son nom d'Anne-Josèphe Terwagne lui ayant paru trop ordinaire, elle s'anoblit et signa Théroigne de Méricourt, sachant bien que les Parisiens n'iraient pas voir à Marcour si c'était vrai.

A six ans, elle avait perdu sa mère et s'était vue placée, à Xhoris, chez une tante qui dressait les enfants à coups de bâton.

Son père s'étant remarié, la petiotte, dès qu'elle a onze ans, revient voir de quel bois l'on se chauffe dès lors dans la maison paternelle : elle constate que les méthodes d'éducation sont les mêmes à Marcour qu'à Xhoris, et que la marâtre se sert autant du bâton que la tante. Elle s'enfuit et court jusqu'à Liège, où une autre tante, pense-t-elle, voudra la mieux traiter. Mais c'est elle, la sauvagienne, qui est intraitable et oblige cette deuxième tante à l'enfermer au couvent.

— Comment, dit celle-ci, vous avez douze ans, ma mie, et vous n'avez pas encore fait votre première communion? Les chères Sœurs vous y prépareront.

Ce fut tout ce que les chères Sœurs purent faire. Elles ne trouvèrent point le moyen de lui montrer à lire. La galopine mettait le couvent sens dessus dessous et amenait ses compagnes. Au bout d'un an, elle fut rendue à sa tante. Celle-ci, qui point ne se souciait de tenter ce que les religieuses n'avaient pu réussir, dit à sa nièce :

— Ma mie, votre père me mande que vous aurez bientôt une petite sœur, à moins que ce ne soit un petit frère. Si vous retournez à Marcour, où l'on va sans doute avoir besoin de vous?

Anne-Josèphe reprit la route. A Marcour, les choses allèrent bien pendant que la belle-mère resta au lit. Dès que l'accouchée put se tenir debout et reprendre un bâton, la fillette déguerpit de nouveau, emmenant avec elle, cette fois, son frère Joseph.

Le nombre de ses tantes n'étant pas infini, la fugitive doit bien encore se présenter à Xhoris, mais elle y est mal reçue et va se louer comme vachère à deux lieues de là. Elle quitte bientôt les vaches pour revenir, à Liège, s'engager chez de riches bourgeois comme bonne d'enfant. Là, elle est éblouie par le luxe du logis; elle observe les belle manières de sa maîtresse et s'attache à les imiter; rapidement, du reste, elle arrive à de bons résultats. Elle voit aussi les riches toilettes de la dame qui lui sifflaient si bien... Car Anne-Josèphe a maintenant dix-sept ans, de beaux yeux et fort bonne tournure. Là-dessus tout le monde est d'accord.

Où les historiens cessent de s'accorder, c'est quand il s'agit de raconter ce qu'elle devint à partir de cette époque. Lamartine lui fait rencontrer un seigneur rhénan qui l'aurait séduite et ensuite abandonnée. D'autres lui prêtent comme ami un gentilhomme français, puis un anglais. Celui-ci l'aurait conduite à Londres où elle serait devenue la maîtresse du prince de Galles et celle du duc d'Orléans.

Il faut en rabâter et sur le nombre et sur la qualité de ses liaisons. En fait, Théroigne est devenue demoiselle de compagnie, à Anvers, chez dame Colbert, qui lui apprend la lecture, l'écriture et la musique, l'emmène avec elle en ses voyages, à Bruxelles, Liège, Spa, Luxembourg et même Londres, et lui met en tête qu'un bel avenir de cantatrice l'attend. Beaucoup de riches personnages fréquentent chez M^{me} Colbert, entre autres un mylord Spinster, que Théroigne semble avoir aimé de tout son cœur encore neuf. Elle en eut une fillette qui mourut enfant, en 1788. Il avait été entendu que mylord Spinster épouserait son amie dès qu'il serait majeur. Vaine promesse! Il la combla d'argent et de bijoux, puis l'abandonna à Paris. Cette expérience et quelques autres lui auront montré ce que valent les hommes, et en particulier les aristocrates. Et le moment venu, ces derniers, particulièrement, le lui paieront!

En attendant, elle se fait appeler M^{me} Campinados et se lie avec un riche Anglais de soixante ans, le marquis de Persan qui, lui aussi, promet de l'épouser et de lui laisser sa fortune. Il ne tiendra pas non plus parole sur le premier point. Mais quant au second, il donnera beaucoup plus d'argent qu'il n'avait d'abord pensé, car notre Ardennaise juge désormais les gens pour ce qu'ils valent et elle s'arrange pour tirer le maximum du vieux libertin. Elle a le sens de la famille et installe chez lui ses trois frères. Comme elle rêve toujours de devenir cantatrice, elle noue par surcroît connaissance avec un ténor renommé et contrefait, qui lui promet de l'aider à monter sur les planches. Elle part avec lui pour l'Italie. Là, cet individu s'étant mis en tête de la vendre, se voit chassé

comme un chien. De son côté, la malheureuse fille tombe, un soir de lassitude, au bras d'un consolateur inconnu qui « lui gâte le sang ». Cette expression désigne une maladie qu'on ne gagne pas en récitant ses prières et qui mène parfois, comme ce fut le cas, à la folie. Mais nous sommes seulement en 1789 et Théroigne ne sera internée qu'en 1794. Il lui reste cinq ans pour jouer son rôle de bacchante révolutionnaire. C'est ici que les romanciers et les historiens ont rivalisé de zèle pour la charger. Elle reste cependant étrangère à tous les méfaits qu'on lui attribue et les documents montrent qu'elle ne fut jamais l'hyène enragée que Lamartine et les Concourts dépeignirent. Mais reprenons l'histoire vraie de cette trépidante existence.

* * *

Théroigne possède une sorte d'instinct qui lui révèle que le monde va changer de figure. Elle veut prendre part aux événements, et accourt à Paris, dès qu'elle apprend la convocation des États-Généraux.

La villageoise ignorante, qui ne savait pas lire à dix-sept ans écrit maintenant une langue fort correcte. Elle lit Platon et Sénèque. Elle parle aussi bien que les bons orateurs du temps. Sa tête fourmille d'idées, d'images grandioses, de projets souvent raisonnables et toujours généreux. On voit bien d'où lui est venue sa passion démocratique : c'est dans son cœur qu'elle l'a puisée et aussi dans sa haine des riches oisifs qui l'ont jadis perverti et trompée. Mais où a-t-elle pris le sens de la grande politique et l'art de remuer les foules? Son charme et sa beauté subjuguèrent les hommes : Mirabeau, Camille Desmoulins, Barnave, Brissot, Joseph Chénier, Fabre d'Eglantine, Peïot, Saint-Just, Siéyès remplissent son salon de la rue du Bouloi. Mais, la courtisane d'jadis est devenue une dame qui rembarre les adorateurs trop pressants. Mirabeau en saura quelque chose, lui qui s'attira un jour cette réplique :

— La toute-puissance de votre laideur n'a d'égale que vos vices de citoyen. Si toutes les femmes ont cédé à vos caprices, je serai la première à y résister.

Dès les premières réunions des États-Généraux, elle est au rang le plus en vue des tribunes, dans son costume d'amazone, sous son chapeau à plumes, applaudissant et stimulant les députés. C'est n'est point la mouche du coche. Son rôle est effectif. On s'en aperçoit, quand l'émeute éclate et que la politique se décide dans la rue. Alors elle paie de sa personne et décide souvent de la victoire. Elle fonde le Club des Amis de la Loi; paraît au *Te Deum* de Notre-Dame dans les rangs de l'Assemblée Nationale; seule femme parle au Club des Cordeliers; déclenche un mouvement féministe qui ne va pas loin; met sur pied des bataillons féminins pour courir aux frontières.

On ne prête qu'aux riches. Le 6 octobre 1789, les femmes de peuple forcent le Roi et la Reine à rentrer à Paris, escortés de piques au bout desquelles se balancent des têtes coupées. Qu'a mené l'opération? C'est Théroigne, clament en chœur les royalistes. M. Laport prouve que c'est faux. N'importe! L'accusé est condamnée. Et la police royale est à ses trousses. C'est aux environs de Liège qu'on la rejoint. Liège étant alors au pouvoir de troupes autrichiennes, la fugitive est internée dans une forteresse d'Autriche. Mais elle obtient une audience de l'empereur à Vienne, le convainc de son innocence et est remise en liberté. Léopold I la congédie en disant :

— En compensation de la grâce que je vous accorde, dites aux Parisiens que les Rois ont encore assez de puissance pour réprimer les convulsions de leur folie. Dites-leur que s'ils veulent ne pas entendre le langage de la raison, la tzarine, le roi de Prusse et moi nous les ferons rentrer dans l'obéissance à coups de canon!

On peut compter sur Théroigne pour bien faire la commission. Mais avant de regagner Paris, elle tient à passer par Bruxelles afin d'aller froter les oreilles au ministre d'Autriche qui prête les mains à son arrestation. Le *Petit Gautier*, du 15 décembre 1789, annonce son passage en ces termes :

« La crapuleuse créature qui se fait appeler Théroigne de Méricourt, la même qui avait projeté, le 6 octobre 1789, le plus horrible des forfaits, est maintenant à Bruxelles. Elle s'est présentée chez le respectable ministre de Maeternich. Sa barbare audace n'a point diminué dans les cachots d'où elle sort. Elle a eu l'atroce impudence de dire chez le ministre : « N'est-il pas juste de sacrifier une poignée de nobles à des milliers de citoyens? » L'apparition de cette charogne ambulante indigné tous les honnêtes gens du

pays. Elle loge à l'enseigne de l'Homme Sauvage qui jamais ne fut aussi sanguinaire qu'elle ».

Rentrée à Paris, c'est le triomphe pour celle qui a été braver, chez eux, l'empereur d'Autriche et ses ministres. Le Club des Jacobins organise en son honneur une sorte d'apothéose. Jamais la popularité de la « belle Liégeoise » n'est montée plus haut. Cependant, l'ennemi se masse aux frontières. Contre l'avis de Robespierre, Théroigne veut qu'on aille à sa rencontre et pousse les femmes à s'armer. Les plus vaillantes forment un escadron d'amazones; les faibles porteront la pique. Les exercices commencent...

Dans les années qui suivent, on voit encore l'Amazone de la Liberté dans les clubs et les émeutes. Mais son rôle diminue de jour en jour. La vue du sang la jette en pâmoison; elle prêche l'union sacrée à des gens qui brûlent de s'entre-dévorier; elle est fidèle aux Girondins, ce qui la désigne aux fureurs des extrémistes; et un jour qu'elle veut aller défendre ses amis à la Convention, des tricoteuses s'emparent d'elle, lui donnent la fessée en public, et s'apprennent à l'écharper, quand survient Marat qui la délivre.

Cette scène est du 15 mai 1793. Le 27 juin de l'année suivante, Robespierre met Théroigne en arrestation. Déjà, des signes de démence apparaissent. On se souvient qu'elle eut le sang gâté en Italie. A partir de 1797, c'est la folie furieuse. Un feu brûlant la dévorait. « Téroienne, écrit Esquirol, qui la soigna pendant vingt ans, ne peut plus supporter aucun vêtement. Plusieurs fois le jour elle inonde son lit de plusieurs seaux d'eau. Elle se plait à se promener nu-pieds dans sa cellule, dallée de pierre, inondée d'eau. Lorsqu'il gèle, elle brise la glace et prend l'eau qui est en-dessous pour se mouiller le corps. Elle s'emporte lorsqu'on veut l'en empêcher, traitant ceux qui la contrarient de royalistes. Une fois elle a mordu une de ses compagnes avec tant de fureur, qu'elle lui a emporté un lambeau de chair. Souvent elle marche à quatre pattes, ramasse les bribes qu'elle rencontre sur le pavé, dévore de la paille, des plumes, boit l'eau des ruisseaux quand on nettoie les cours... »

La malheureuse mourut enfin à la Salpêtrière le 8 juin 1817.

OMER ENGLEBERT.

En relisant l'histoire de Tobie

(Éloge de l'imagination)

Si j'étais grand maître de l'Université, j'inscrirais la Bible au programme de la laïque. Car il est clair que nous avons la goutte à l'imaginative. Personne ne s'en plaint d'ailleurs. Sauf une de mes amies, qui est aussi l'amie des enfants. A leur raconter des histoires, elle s'est aperçue bien vite que, dans le genre des *Petits Biquets*, de *Cendrillon* et du *Chaperon rouge*, c'est le fonds qui manque le plus.

Or, la Bible est un merveilleux répertoire de contes à ne pas dormir du tout. J'ai appris à lire dans ce que je continue d'appeler l'Histoire sainte. Un pauvre bouquin de trente sous, cartonné, avec le dos en toile bise. Il y avait des lettres à fleurs, et des images à chaque feuillet. Dieu le Père sortait d'une fenêtre en triangle pour étaler, sous nos yeux ronds, sa barbe frisée. C'est pourquoi je prie d'abord Dieu le Père, ce mal connu. Je mettais de l'or sur le triangle, sur la toison de Gédéon, sur la couronne des rois mages. La baleine de Jonas était rose. Mais j'avais un faible pour l'aventure égyptienne de Joseph. Quand les méchants frères le retirent de la citerne du désert, avec des cordes, et qu'ils le vendent aux marchands dont les chameaux allongent le cou, comment aurais-je pu retenir mes larmes? Je rêvais de M^{me} Putiphar, des sept vaches

efflanquées qui hantent le sommeil du pharaon, de ce panetier blanc de farine au corbillon posé droit sur la tête.

Sans Joseph je serais vite à court d'images, c'est-à-dire à court d'idées. Et je « tirerais à la ligne », comme a fait Raymond Radiguet dans *le Bal du comte d'Orgel*.

Encore un qui n'a pas lu l'Histoire sainte! Ah! ces romans où il ne se passe rien! M. Edmond Jaloux, qui aime à publier et qui lit par métier tous les livres, a bien raison de dénoncer une des plaies de la littérature contemporaine : « l'absence de circonstances. »

* * *

M. Edmond Jaloux fait cette affligeante constatation dans l'avant-propos qu'il signa pour *Tobie et l'Ange*, de Stella Benson (1). M^{me} Benson lit la Bible. Elle manquait un peu d'imagination créatrice. Alors, elle a ouvert *le Livre de Tobie*...

Je suis bien sûr que vous ignorez tout de Tobie. Il y a deux Tobie, l'ancien et le nouveau, comme nous chantions dans la ronde! Et cela se passait sous Salmanasar, prince des Assyriens, et sous son fils Sennachérib, Israël n'étant plus roi, mais réduit en servitude. Or, M^{me} Benson nous conte avec sérénité l'histoire « parallèle » de deux Russes blancs, père et fils, exilés en Mandchourie : le vieux Sergueï et Serioja Malimine.

Le mécanisme de l'invention littéraire joue ici sans nul secret. C'est d'une loyauté plaisante. M^{me} Benson est la femme d'un missionnaire protestant. Elle a suivi son mari sur les mauvais chemins du Kanto, province mandchoue, au nord de la Corée, à l'ouest de Vladivostok. Au Kanto ont afflué, après l'épopée blanche et l'écroutement d'une éphémère République d'Extrême-Orient en Sibérie, des Russes fugitifs, anarchistes et désespérés. « Il m'apparut, déclare sans ambages la romancière, qu'une analogie singulièrement précise existait entre la situation des Juifs captifs du temps de Tobie et celle des Russes Blancs exilés d'aujourd'hui. Presque tous les détails de l'histoire de Tobie pouvaient se rapporter sans invraisemblance, me semblait-il, aux aventures d'une famille réfugiée de Russes Blancs ». Et voilà comment est né le roman le plus original qu'il m'ait été donné de goûter cette année.

En somme, une transposition. Le procédé est patent, avoué d'ailleurs : M^{me} Benson suit *le Livre de Tobie* pas à pas. Le miracle est qu'elle donne l'impression de faire œuvre personnelle. Commencez pas relire — ou par lire — le texte biblique, dans la traduction de Lemaistre de Sacy, par exemple. On vous y invite gentiment. Je vous défie bien de vous ennuyer un instant en compagnie de ce Serioja, sorte de « double », pourtant qui met ses pas dans les pas du jeune Tobie. Et certes l'écrivain a de la verve. Stella Benson sait croquer un bonhomme, brosser un paysage. Mais nous connaissons d'autres « descriptifs ». *Tobie et l'Ange* déborde d'humour. Témoin, le personnage de Wilfred Chew-chu Wei-fu, ce Chinois qui fait l'ange — l'ange Raphaël — sans trop faire la bête. Ancien « élève des Pères » (il a suivi les leçons du très honorable pasteur Fawcett, après qu'il eut reçu les principes chrétiens de l'Académie Wesleyenne), il ménage, dans un cœur divisé contre lui-même, le mercanti et le scrupuleux, le fieffé bavard et le dépositaire des secrets de famille, le glorieux et l'humble « le fruit magique de la loyauté anglaise » et « le petit pépin incontestable » de Canton. Mais on trouverait, à condition de bien chercher, parmi les écrivains d'aujourd'hui plus d'un humoriste. Il y a, chez M^{me} Benson, autre chose : tout simplement, l'histoire de Tobie.

* * *

C'est ici que je romprais volontiers une lance en faveur de l'Imagination. L'Imagination doit être fée. Puisqu'elle nous met d'hu-

(1) *Tobie et l'Ange*, par STELLA BENSON. Roman traduit de l'anglais (Pion, collection « Feux croisés »).

meur courtoise. Mais nous ne savons plus inventer de beaux contes. Ecoutez maintenant le conte des deux Tobie.

Le vieux Tobie était de la tribu de Nephtali. Comment peut-on être de Nephtali? Il est vrai que l'exotisme de l'espace est souvent un jeu au « nom placé ». Nephtali fut un des douze fils de Jacob. Et c'est encore une ville, « dans la haute Galilée, au-dessus de Naasson, derrière le chemin qui mène vers l'Occident, ayant à sa gauche la ville de Séphet » (chap. I, vers. 1). Tobie était pieux, fidèle à la loi. Il avait pris femme dans sa tribu. Il eut un fils, qu'il appela Tobie. Car il était conservateur, à une époque où ses frères en Nephtali adoraient déjà les veaux d'or. Or, voici que Salmanasar envahit la terre d'Israël, et il emmène à Ninive Tobie avec les siens. A Ninive, Tobie continue de servir le vrai Dieu. Il trouve grâce devant le prince. Muni d'un sauf-conduit, il vient à Ragès, ville des Mèdes, où il a l'occasion de prêter à son compatriote Gabélus dix talents d'argent. Gabélus a signé un billet. C'est le prologue.

Meurt Salmanasar. Son fils Sennachérib est un tyran. Dieu le punisse! La persécution fait rage. Et Tobie, le vieux Tobie se mêle d'ensevelir les morts. Par esprit de charité, mais aussi par vocation, et comme par manie de nécrophore. C'est ainsi qu'il ira jusqu'à quitter la table, en plein repas rituel, pour enfouir le corps d'une victime de Sennachérib. Un jour, las qu'il était d'avoir porté des gisants et creusé des fosses, Tobie s'endort au pied d'un mur (il y avait ici, dans mon Histoire sainte, le mur et Tobie endormi). « Et pendant qu'il dormait, il tomba d'un nid d'hirondelle de la fiente chaude sur ses yeux; ce qui le rendit aveugle ». Voilà ce qu'il faut entendre par le jeu des événements dans un roman de circonstances!

Une histoire de dette, un père aveugle... C'est alors qu'intervient l'ange Raphaël, l'ange Raphaël incognito. Il y aura un voyage, un poisson dévorant qui sort du Tigre — et le jeune Tobie tuera le poisson en le prenant par les ouïes (mes sœurs et moi, nous avons conservé de cet incident un souvenir si vif qu'il nous arrive encore de nous écrier, comme l'ange à son jeune compagnon de route : « Prenez-le par les ouïes, et le tirez à vous »). Il y aura un mariage, le mariage du jeune Tobie avec Sara, fille de Raguel, laquelle a eu sept maris, morts tous les sept la nuit des noces — mais elle est demeurée vierge, et les sept maris morts n'étaient que brutes sans raison « comme chevaux et mulets ». Et Gabélus s'acquittera de sa dette. Ils reviendront tous à Ninive. Le vieux Tobie sera guéri de sa cécité par la vertu du fiel du poisson. Le jeune Tobie verra les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. Jusqu'à ce qu'il s'endorme, à quatre-vingt-dix-neuf ans, dans la crainte du Seigneur et au milieu des siens. Lesquels l'enseveliront par atavisme et piété filiale.

* * *

Le roman français est né, dit-on souvent, de la *Princesse de Clèves*. Erreur. L'on ne pourrait sans pédanterie rappeler que le mot « roman » (de même que le *romanzo* italien et le *romance* espagnol) désigne, à l'origine, toute œuvre littéraire en langue vulgaire, en langue romane, par opposition au latin. Mais à s'en tenir à la définition qu'a fournie pour le *Dictionnaire de l'Académie* l'ineffable Abel Hermant, — « histoire feinte, écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt, soit pour le développement des passions, soit par la peinture des mœurs, soit par la singularité des aventures », — la littérature du moyen âge ne manque pas de chefs-d'œuvre romanesques. Chrétien de Troyes dérimé serait un ancêtre infiniment plus respectable que M^{me} de La Fayette. Et je pourrais citer, au XV^e siècle, ce charmant *Saintré* où l'on trouve, à la fois, la satire des mœurs, l'étude des caractères et l'esprit d'aventure.

Ce qui est vrai, c'est que la *Princesse de Clèves* inaugure (encore

serait-il outrecuidant de négliger le *Lai de l'Ombre*, de Jean Renart) le « voyage autour de mon cœur ». Pendant plus de deux siècles, les Français, nés casaniers, n'en feront guère d'autres. Aussi leur littérature est comme leurs appartements : elle manque d'air. Littérature de raisonneurs. A base de « pourquoi » et de « comment ». M. Romier y insiste, non sans quelque complaisance, dans *Plaisir de France*, un beau livre. Descartes a fait école. Sa méthode triomphe dans la tragédie psychologique (que l'on mette en parallèle *Bérénice* et *Hamlet*), dans la maxime, dans l'oraison démonstrative. Pour l'imagination, nous donnerions encore la palme à Boileau. La Fontaine lui-même, qui constitue à toutes les règles une savoureuse exception, n'a pas inventé le sujet de ses fables. Le XVIII^e siècle accentuera ce caractère étriqué. Voltaire pense sec. Et le conte philosophique met l'accent sur la philosophie. La *Nouvelle Héloïse* est d'abord un traité de morale. Chaque fois que l'imagination — et la poésie — reprendra, en France, droit de cité, cherchez l'influence étrangère. D'ailleurs, en pleine crie romantique et malgré Walter Scott, le roman français, d'*Adolphe* à *Dominique* en passant par *Joseph Delorme*, reste fidèle à une formule d'introspection.

Formule acceptable, sans doute. La critique, avant de prétendre au droit de choisir, a le devoir strict de comprendre. Mais formule qui est loin d'épuiser les possibilités du genre romanesque. L'évasion aussi est un besoin. Le plus impérieux de tous, à une époque où l'excès du réalisme nous détermine à fuir le réel.

Or le roman français d'aujourd'hui souffre plus que jamais d'une pénurie d'« inventeurs ». On avait fait à Pierre Benoit un si gros succès que le bruit en courut jusqu'au bout du Pont-des-Arts. Mais Pierre Benoit a réécrit chaque fois le même livre. Et son ami José Germain a pu donner la recette d'*Antinea* 38 : un jeune Français rencontre à l'étranger — désert, vieux château, lac salé, île ou steppe — la femme fatale. On s'est étonné du succès des biographies romancées. Étonnement étonnant, s'il est vrai que le public n'a pas été long à s'apercevoir qu'il y a plus de fantaisie dans la vie d'une grande amoureuse, d'un brillant corsaire, voire d'un savant de laboratoire, que dans l'imagination infiniment pauvre d'un Marcel Proust, d'un Gide, d'un Mauriac. Même explication, même exploitation d'ailleurs, de la vogue que connaît le roman d'aventures. On demande des circonstances.

* * *

Cet élément « circonstanciel », il nous a plu de le souligner d'abord dans le très beau roman de M^{me} Benson. D'autres ont dit de *Tobie et l'Ange* le caractère mythique et « démonique », pour parler comme Goethe. Nous y voyons avant tout une heureuse combinaison d'événements. Une combinaison qui n'est qu'un retour, nous l'accordons volontiers. Et le choix du sujet semblerait indiquer que l'imagination, pour parler comme Maurice Donnay, ils n'en ont pas en Angleterre. Gardons-nous de conclure prématurément. La France a bien assez de qualités sans prêter ses défauts aux autres. L'Espagne fut le berceau du roman picaresque, l'Allemagne n'a pas abandonné l'œuvre cyclique à la manière de *Wilhelm Meister*, les Italiens lisent encore les *Promessi Sposi*, le roman russe de Dostoïevsky témoigne d'une richesse d'invention dont les *Frères Karamazov* ne sont que le meilleur témoignage. Pour en revenir à l'Angleterre, et sans remonter à Dickens, on ne dira pas de Kipling, on ne dira pas de Wells qu'ils sont enfermés en eux-mêmes. La réussite des *Bons Compagnons* de Priestley est une indication récente et précieuse.

Qu'importerait d'ailleurs que la lumière s'éteignît sur l'Europe? La lumière nous viendra toujours de l'Orient. Patrie éternelle du rêve, c'est là que les Shéhérazades ne cessent pas de raconter les merveilleuses fictions qui tiendraient éveillé le plus cruel

VOYAGES — PÈLERINAGES

En Pullman-car, prix réduits

Lourdes: 31 juill. — Bretagne 21 août, 23 sept.

LOURDES: 26 juillet, 3, 11 et 25 août

Rome: 16 août et 12 sept. — Loyola: 26 juillet

Programmes gratuits à M. CAUCHIE, Directeur de

« Voyages-Viator » et « Les Grands Pèlerinages », 23, av. du Mont Karmel, BRUXELLES - Téléphone 37 58 22

VOYAGES EN GROUPE A FORFAIT PELERINAGES EXCURSIONS EN AUTO-CAR CROISIÈRES - BILLETS CHEMINS DE FER

Devis gratuits : Voyages UTO (Union Ticket Office Jos. Bogaerts)

Adr. télégr. : Tickets Anvers

46, avenue de Keyser, ANVERS

Téléphones : 214.41, 290.42

A. DE MIDDELAER

Reg. du Comm. de
Bruxelles, n° 177.44

Téléph. : 11.67.84
11.32.96

C. C. P. : 158.90

94, rue Haute, BRUXELLES

Spécialité d'articles de bâtiments

Crosses, Crémones, Poignées de portes, Plaques à lettres,
Ameublement, Serrurerie, Cuivrieres, Menottes.

86^A, rue Haute, BRUXELLES

Quincaillerie, Cuivrieres, Fournitures pour tapissiers
Outillage complet pour menuisiers, ébénistes, carrossiers,
serruriers, maçons, ardoisiers, plafonneurs, etc.

1015

Voyages ERNEST CLAES

Successeurs : CLAES & Co

21, Courte rue de l'Hôpital, ANVERS

♦ ♦

Organisation parfaite des pèlerinages à

Lourdes - Rome - Lisieux - Padoue et Assise

Voyages de Noces et de Famille.

Voyages en groupes. Billeto de chemins de fer.

Programmes et devis gratis:

975

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE

DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE

25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES

F. LIMPENS & C^{IE}
INGÉNIEURS CIVILS
71, rue Bara, BRUXELLES Téléphone: 21,36,15
24, Longue rue du Vanneau, ANVERS Tél. 317,89

Chauffage Belge
B.L. CHAUFFAGE CENTRAL

748

LA ROYALE BELGE
Société anonyme d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents
Fondée en 1853
Fonds de garantie : plus de 300.000.000 de francs

VIE — ACCIDENTS — VOL
Adresse télégraphique : Royabellass Téléphones : 12.30.30 (5 lignes)

SIÈGE SOCIAL :
68, RUE DES COLONIES, 68
BRUXELLES

ÉDITIONS CASTERMAN, TOURNAI

Bibliothèque de Prédication.

DICTIONNAIRE D'EXEMPLES
à l'usage
des Prêtres et Religieux

Recueil de faits tirés de la Sainte Écriture de la Vie des Saints
et autres sources authentiques de l'Histoire, classés métho-
diquement par le R. P. A. SCHERER, de l'ordre de Saint-Benoît

ÉDITION REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE
par le R. P. LAMPERT, O. S. B., docteur en théologie
et plusieurs pères de l'abbaye de Fiecht.

5 vol. gr. in-8° de 700 à 800 pages chacun.

Déjà parus : Tomes I et II.
Vient de paraître : Tome III.

PRIX DE SOUSCRIPTION A L'OUVRAGE COMPLET :
300 FRANCS

(Les tomes I, II et III sont envoyés immédiatement; le tome IV,
des sa parution, fin 1932 et le tome V, au début de 1933. Ces volumes
se vendent séparément au prix de 70 francs.)

**C'EST LE TRAVAIL LE PLUS COMPLET
QUI AIT ÉTÉ RÉALISÉ EN CETTE IMPORTANTE
MATIÈRE**

Pages-spécimens sur demande et tous renseignements aux
ÉTABLISSEMENTS CASTERMAN
TOURNAI 28, rue des Sœurs-Noires.

CHOCOLAT DUC-ANVERS.

RIODUC
CREME LUXE

1.25 Fr.
LE
BATON



RIODUC CREME LUXE

**CE QU'ON A FABRIQUÉ DE MEILLEUR
JUSQU'A CE JOUR**

sultan. La source ne tarira point. Qu'elle coule de l'Inde ou de Perse, ou bien de Chine, ou de la région des quatre fleuves. Le moyen âge n'avait pas puisé ailleurs ses fabliaux. La théorie n'a pas vieilli : si le roman breton nous vient des rivages, des mirages celtiques, les contes pieux ou profanes sont pour la plupart d'origine bouddhique. N'a-t-on pas affirmé que la miscogynie cléricale s'inspire des terreurs et tremblements que représentait, pour le fervent disciple de Çakya-Mouni, la tentation constante de Thaïs chez Paphnuce? Aujourd'hui, les mêmes causes produisent les mêmes effets. A l'Est tout est renouveau, création, fantaisie. L'imagination est à l'Est.

* * *

Nous rouvrirons donc la Bible, avec Stella Benson. Et de peur qu'ils ne perdent le goût des images fraîches, des rêves d'or, de Joseph vendu par ses frères et du poisson tiré par les ouïes, faisons lire aux enfants ces beaux contes comme l'Histoire de Tobie, des beaux contes à conter dans un jardin sur l'Oronte...

FERNAND DESONAY.

Professeur à l'Université de Liège.

Jacques Copeau homme et poète

A propos des Souvenirs du « Vieux-Colombier » (1)

« Je prétendais m'adresser à tout l'homme. »
(J. COPEAU, *op. cit.*, p. 90.)

On pourrait croire, en ouvrant ce petit livre qui ne compte que cent vingt-cinq pages, qu'on va simplement parcourir les souvenirs d'un comédien hors cadre, fondateur d'un petit théâtre célèbre. Pas du tout. C'est un homme que vous trouverez ici. Un homme spécifié, mais complet, avec son drame. Un *honnête* homme. Donc un poète.

Car il ne suffit pas d'être honnête du point de vue commercial. Honnêteté malgré tout assez banale, celle-là. « Je pense — comme a dit Dullin en parlant de Copeau, son maître — je pense à cette élévation de pensée qui fait apporter au théâtre la foi et l'enthousiasme sans lesquels nous ne serions que des agents d'affaires. »

C'est par là, par la foi et par l'enthousiasme, qu'en tout état de vie l'homme honnête, honnête dans un sens métaphysique, rejoint le poète, l'homme du chant non pas tant verbal que spirituel. « L'homme qui n'a point de musique dans l'âme et qui n'est pas ému par l'accord de doux sons est fait pour les trahisons, les perfidies, la rapine... Ne vous fiez pas à cet homme. » Paradoxe shakespearien (2), mais, au fond, vérité! Parce que seul un poète est capable d'aller jusqu'au bout de son entreprise et de sa bonne foi, ayant seul suffisamment le sens de l'être et de toutes ses exigences. « La poésie — disait Bloy — porte l'âme humaine hors d'elle-même ou au-dessus d'elle-même (3). » Pour tout dire, il n'y a pas de héros — et il n'y a donc pas d'honnêteté supérieure — sans poésie. La poésie n'est pas un luxe, c'est une nécessité.

Je trouve ce commencement de phrase-ci, dans un lumineux essai de Francis Thompson sur Shelley : « La poésie — en donnant au mot son sens le plus large » (puis, à cet endroit, une petite note prolongeante, au bas de la page) : « c'est-à-dire en la concevant comme l'esprit animateur de tous les arts... (4) » C'est bien là, en effet, ce qu'est la poésie : la Muse universelle. Mais elle ne l'est pas seulement des arts, elle l'est aussi de la vie même, des existences

dignes d'être appelées vivantes. Gœthe exprime cela quand il écrit à Mme de Stein : « Vous savez combien mon existence est symbolique. » Être symbolique, c'est le propre de l'œuvre d'art. Mais la vie est un art aussi, et sa règle est aussi la beauté, la Beauté première. Du moins doit-elle l'être. C'est pourquoi les plus grands poètes en action, ce sont les saints.

Il faut par conséquent le dire, parce que c'est vrai (au risque de passer pour faiblement sérieux devant certains esprits arides) : il n'y a d'hommes, d'hommes véritables que poètes, encore que souvent la poésie se dérobe, comme enfouie sous les apparences.

Ceci n'est pas le cas de Copeau! « C'est bien de poésie que nous étions altérés », s'écrie-t-il (1). Ce qu'il recherche? « La délivrance de l'âme par la poésie. » Et je vous jure que chez lui cela se voit!

Ces *Souvenirs* forment donc un récit relevant de l'Aventure. Ils représentent comme le dévoilement d'un destin. « On ne fait que ce qu'on est », déclare l'auteur lui-même.

Ils sont aussi une humble confession du crime d'idéalisme, tout autant qu'un acte de sain orgueil pour s'affermir dans le courage de vivre et de persévérer. Car être poète, c'est une force, mais c'est aussi une faiblesse. « Comment ne me serais-je pas enfoncé dans ma chimère, si c'en était une! », s'écrie celui-ci. Oui, ce serait là l'effet de sa faiblesse. Mais s'agissait-il d'une chimère?

C'est ce qu'il nous faut essayer de voir. Et c'est ce qui nous portera au cœur même du drame de Jacques Copeau, homme et poète.

* * *

Précisons d'abord que ce qui n'est certainement pas chimérique, chez lui, c'est le talent, c'est l'originalité la plus tranchée, c'est l'artiste, compte tenu de la nature même du théâtre, « monde qui se défait à mesure même qu'on le crée » (2), éphémère et chimérique par essence, symbolisant miroir de la vie, mais miroir incapable de durer, comme pour son châtimement d'être, de tous les arts, celui qui joue le plus la Réalité, car « il a l'homme pour matière et pour moyen (3). »

La valeur d'artiste de Copeau est hautement reconnue. Copeau, c'est la qualité. Comédien, directeur, metteur en scène, administrateur, théoricien, les meilleurs le louent et l'honorent à ces titres divers. S'il fallait l'établir, le mieux serait d'en appeler à ceux qui l'ont vu et éprouvé longuement, voire durement, dans l'action, à côté de lui, sous lui, tels Dullin, Jouvet, Jules Romains, artistes de valeur eux-mêmes. Ou à ses pairs, qui l'ont jugé à ses réalisations : à la Duse, aux Pitoëff, à Adolphe Appia, à Harley Granville Barker. Ou encore à ceux que lui-même respecte et considère : à Antoine, à Lucien Guitry, à Delacré; mais, surtout (« il est si bon de saluer un maître! »), à celui qu'il appelle « notre maître à tous par la noblesse du caractère, l'élévation de l'esprit, le savoir et l'autorité (4) », au Russe Stanislavsky, chef admirable de l'admirable *Théâtre artistique* de Moscou.

« Copeau a le lyrisme » — déclare Jouvet — « ce que Mounet définissait l'élargissement de l'âme par la foi — la foi dramatique... »

« Ce qui m'a toujours frappé en lui, c'est son rayonnement, cette sorte d'efficacité intellectuelle et morale... » — « Le foisonnement d'idées », confirme Dullin.

« Ces qualités représentatives, ce côté « plénipotentiaire » — nécessaire à l'administrateur — Copeau le possède », poursuit Dullin. « C'est un dialecticien, un esprit spéculatif. Il a le don de la parole... Il du a charme. »

« C'est un homme de légende », conclut Jouvet (5).

Témoignages authentiques — on le verrait si je les citais en entier — par de nettes réserves et même par une roserie plus ou moins affectueuse. Mais on n'ignore pas le rôle de l'amour-haine dans beaucoup d'amitiés, notamment dans l'amitié discipulaire, compliquée de rivalité artistique.

Jules Romains, homme de théâtre, à qui Copeau délégua quelque peu, de 1920 à 1923, la direction de l'École du Vieux-Colombier, destinée à la formation d'une troupe spécifique, témoigne de la sorte : « Tout ce qui se passe dans un théâtre est de la compétence de Copeau. Il est capable de juger et d'en décider par lui-même,

(1) p. 92.

(2) P. 58.

(3) P. 90.

(4) P. 51.

(5) *Les Nouvelles Littéraires*, Paris, 20 juillet 1929.

(1) Nouvelles Editions Latines, 1931, Paris.

(2) *Le Marchand de Venise*.(3) *Le Pal*.(4) Roseau d'Cr, 4^e série, n^o 3, *Chroniques*, p. 130, Plon, Paris.

pour des raisons tirées de son expérience propre et fondées sur la technique. S'il en remet la décision à autrui, il pourra apprécier la décision, retrouver rapidement derrière elle les opérations de l'esprit, bonnes ou mauvaises, qui l'ont dictée. Ce que je dis là vaut pour la lecture des manuscrits et la fabrication des costumes, pour la construction d'un décor et l'attaque d'une réplique...

» Un second point, plus essentiel encore, c'est que les raisons de Copeau, dans quelque ordre que ce fût, m'ont toujours semblé de toute première qualité... En art, ce qui n'est pas de toute première qualité n'est rien. Même les erreurs ont une qualité. Copeau pouvait se tromper... Mais pour juger une œuvre, des surfaces peintes, des lumières, des intonations, des gestes, il usait du même clavier de motifs, du même jeu d'inclinations, de préférences que les meilleurs d'entre nous, auteurs, peintres, comédiens (1).

« Cette chose vivante et noble... » disait Eléonora Duse en parlant du Vieux-Colombier.

« C'est sur cette maison que l'étoile se lèvera », profère un Antoine d'abord très critique, mais qui se rend par la suite.

Un jour, le jeudi 21 décembre 1922, à minuit, Stanislavsky fait solennellement visite à Copeau. Il s'est mis à la tête de sa troupe, comme Copeau l'attend à la tête de la sienne, tout le monde debout. Dans cet hommage réciproque intervient quelque chose comme de liturgique et de mystique. Le don, la pureté héroïque de l'art, une certaine compréhension de la vie, identiques de part et d'autre, se sont reconnus et salués.

Il y a aussi le témoignage que Copeau se rend à lui-même. Il ne faut jamais négliger ce qu'un homme intelligent pense de soi, quand il regarde haut. Voici ce que celui-ci peut dire :

« Quoi qu'il en soit, quelle qu'a été mon attitude depuis plusieurs années, quel que soit mon sort dans l'avenir, quand je regarde ce qu'il y avait avant nous, ce que nous avons apporté, ce qui subsiste après nous et, dans une certaine mesure, résulte de nous, non seulement en France, le nombre des entreprises attachées au relèvement artistique du théâtre, et le prestige de ces entreprises accru chaque année par la multiplication d'un public qui est parti d'ici; quand je constate que deux hommes au moins, Dullin et Jovet, parmi les plus féconds metteurs en scène du temps, ont leur point d'attache au Vieux-Colombier, qu'un Xavier de Courville ne craint pas d'invoquer loyalement l'exemple et l'enseignement du Vieux-Colombier, que dans toutes les compagnies d'avant-garde on trouve en bonne place les anciens acteurs et les élèves du Vieux-Colombier, que du Vieux-Colombier va sortir encore une nouvelle équipe, la Compagnie des Quinze; quand j'applaudis à l'ascension presque vertigineuse de quelques-uns des auteurs du Vieux-Colombier et de certains auteurs qui, pour ne lui avoir pas appartenu, n'y ont pas moins fait leurs écoles de jeunesse; quand je me rappelle enfin — ce souvenir n'est pas vieux — que, souhaitant de voir notre premier théâtre national retrouver son éclat et le sens de ses destinées, une centaine d'écrivains, d'artistes du théâtre, non les moindres, se tournèrent vers l'esprit et les méthodes du Vieux-Colombier; — quand je constate ces faits et me laisse aller aux réflexions qu'ils appellent, je veux bien reconnaître, suivant une expression de Jules Romains, que le Vieux-Colombier s'est « multiplié » (2), mais je puis difficilement laisser dire qu'il ait échoué.

» Et l'avenir reste ouvert. » (3).

* * *

Il y a, en effet, la question de savoir si le Vieux-Colombier, c'est-à-dire Copeau, a échoué.

Il s'est passé cette chose étrange et même stupéfiante — une « catastrophe » (4) — qu'en plein succès, qu'en pleine exploitation, Copeau a supprimé son œuvre. Cela se situait en 1924. Le Vieux-Colombier durait depuis 1913. Beaucoup n'en sont pas encore

(1) Idem.

(2) Cf. dans la *Nouvelle Revue des Jeunes* (Paris, n° du 15 avril 1932) le tout récent témoignage que rend à Copeau le créateur et l'animateur d'une nouvelle troupe, « Les Comédiens Routiers », M. Léon Chancerel. Le terrain d'action élu par cette jeune compagnie : « les faubourgs, les banlieues et les provinces de France, les hôpitaux, les sanatoria d'enfants, les centres usiniers et paysans ». M. Chancerel voit dans Copeau « son maître — lequel, qu'on le veuille ou non, a imposé son enseignement à toute une génération de créateurs dramatiques ».

(3) Pp. 62, 63, 64.

(4) P. 72.

revenus. Plusieurs en ont gardé à l'auteur responsable une rancune d'une espèce assez curieuse, fort honorable pour lui. De là, néanmoins, que des jugements défavorables, dont certains assez durs, ont été portés sur lui.

Pourquoi a-t-il ainsi « coupé les ponts » (1)? Serait-ce ici qu'il faudrait parler de « chimère »?

Fonctionnellement, les causes de cet arrêt volontaire, de cette espèce de fuite rimbaldienne hors de son œuvre vitale, Copeau les énumère ainsi lui-même :

La fatigue d'abord, une fatigue immense, touchant à l'épuisement. Elle venait de ces cinquante pièces environ qui furent montées et représentées, de 1913 à 1914 et de 1919 à 1924, à Paris, et de cinquante autres, montées « avec tous leurs costumes, tous leurs décors, tous leurs meubles et tous leurs accessoires (2) », au vieux Théâtre Garrick de la 35^e rue, à New-York, où le gouvernement de la République Française avait délégué Copeau et sa troupe, en 1917, en qualité d'ambassadeurs artistiques. Il y avait aussi, en partie, « des difficultés d'argent (3) ». Copeau s'élève, en effet, contre ce qu'il appelle « la fable de notre prospérité ».

Mais il y eut, surtout, à ce départ, des causes plus profondes.

« C'est moi qui me suis arrêté. C'est moi qui, à un certain moment, ai refusé d'avancer. Pour quelles raisons? (4) — « J'ai quitté mon théâtre comme j'avais quitté ma famille à vingt ans. Et comme l'homme amoureux quitte la femme qu'il aime, pour répondre à un appel plus pressant que celui de l'amour. Je ne savais encore quel appel... (5) »

Au fond, je pense que Copeau est sorti, à quarante-six ans, du Vieux-Colombier, en le tuant, pour la même identique raison, et de la même qualité, que celle qui l'avait lui-même fait surgir de terre, à trente-cinq, pour tenter de rénover le théâtre, avec simplement « une connaissance de son art toute littéraire et critique » et « un certain instinct », mais « nulle expérience directe de la scène (6) ». Mais, il ne faudrait pas l'oublier, avec son intelligence aussi, avec la flamme d'art qui le brûlait. Et, au delà, avec une aspiration plus profonde, à la fois confuse et claire, qui le gouvernait impérieusement.

La vraie raison de son départ c'est proprement et c'est exactement sa raison d'être même : une certaine compréhension du théâtre, une certaine compréhension du spectacle, à coup sûr; mais, principalement, une certaine manière de comprendre la vie vécue et non seulement jouée, un certain but, incompréhensible et invisible, mais sourdement recherché, dont la réalisation seule pourrait le satisfaire. « La raison de cette catastrophe? — Si je disais que je n'en sais rien, vous me prendriez pour un fou... Et je sais d'avance qu'à des questions souvent posées depuis dix ans cette réponse ne sera pas satisfaisante pour tous, ni même parfaitement claire pour moi (7) ». Le mystère a ici sa part.

Voici, quant au théâtre, comment Copeau définit lui-même sa conception : « Je prétendais m'adresser à tout l'homme, lui faire prendre conscience de toutes ses facultés d'expression par rapport au théâtre, mettre l'acteur à l'école de la poésie et le poète à l'école de la scène. »

« Le renouvellement du théâtre, dont tant d'époques ont rêvé et que la nôtre ne cesse d'appeler, n'apparaissait au premier chef comme un renouvellement de l'homme dans le théâtre (8). »

Copeau lie le renouvellement du théâtre au renouvellement de l'homme. Mais prévoyait-il où ceci le mènerait? — Nous allons y revenir.

À l'intérieur de son dessein artistique, il lie étroitement « la création et le jeu » (9), l'invention littéraire et l'interprétation scénique. « Ce que je cherchais à tâtons, c'était l'harmonie de la représentation, une vie scénique qui ne fût pas inférieure à la vie

(1) Idem.

(2) P. 80.

(3) P. 61.

(4) Idem.

(5) Souligné par moi. p. 104.

(6) En autodidacte, donc. Il y a beaucoup de gens, courts de vue, qui croient qu'on apprend tout à l'école. Comme si toute trouvaille, toute avance ne procédait pas d'un certain génie et d'un acte, intime et immanent, de réel autodidactisme. A y regarder de près, c'est même vrai de l'étude faite sous des maîtres, à raison de la nature de l'intellection humaine où tout se passe, finalement, à l'intérieur de l'esprit, d'un esprit.

(7) Je souligne. P. 72.

(8) P. 91.

(9) P. 94.

poétique du drame et qui lui fût fidèle (1). » « Enfin, je commençais à comprendre ce que c'est que la scène, ce que c'est que le jeu; l'inspiration qu'ils procurent à l'auteur pénétré de leurs lois et maître de leur ressources... Le problème de l'invention, celui de l'interprétation s'associaient dans mon esprit. Je ne devais plus les séparer l'un de l'autre (2) »

De sorte que, artistiquement parlant, le dessein de Copeau est double: non seulement il veut renouveler et purifier la scène, mais il veut renouveler et purifier le théâtre du point de vue littéraire. On pourrait définir ce dessein: la double résurrection de Molière, de l'auteur autant que du comédien — du comédien par l'auteur, de l'auteur par le comédien —, mais étendue à tout l'art dramatique, et non à la seule comédie: au drame, à la tragédie, à la tragi-comédie, à la farce, au mystère, aux divertissements contestés, aux dialogues, aux chœurs, aux proverbes, aux chansons et aux danses, enfin à toute espèce de jeu. « Formation du comédien au métier de l'esprit, formation du poète au métier de la scène, consentement de l'œuvre littéraire au style de l'architecture théâtrale, unité foncière de la représentation: c'est de là que devait partir, selon moi, l'appel à un renouvellement essentiel, à une épuration de la forme dramatique (3). »

On le voit, ce qui travaille Copeau, au point de vue de la métaphysique du théâtre, c'est le tourment de la beauté, laquelle lui apparaît comme la fleur suprême de l'unité et de la simplicité organiques.

C'est ici qu'il faut considérer que Copeau n'est pas un comédien comme un autre. Il est avant tout une intelligence, un critique, un authentique écrivain, peut-être un jour un créateur littéraire. Son tout premier outil, c'est la pensée et la plume. Collégien de quinze ans, il était déjà auteur, avec une pièce interprétée par ses condisciples du lycée Condorcet. Ce juvénile *Brouillard du matin*, Francisque Sarcey qui assistait à la représentation, pour des raisons de famille, en parla le lendemain dans son feuilleton du *Temps*.

Copeau est, avant tout, un homme à idées, capable, à côté d'un Gide, d'un Ghéon, d'un Duhamel, d'un Schlumberger, ses amis et ses compagnons littéraires, de s'exprimer par la plume, voire par la parole. Et c'est un vivant, un homme pour qui la vie compte indépendamment de l'art ou, plutôt, indivisiblement avec lui. Il possède une forte humanité et l'humanité le possède. Car il est bien humain celui qui, s'honorant d'avoir été « l'un des premiers, le premier peut-être, après Pitoëff lui-même, à découvrir le beau génie de Ludmilla (sa femme), avant, bien avant qu'elle ne fût la grande comédienne que nous aimons » — poursuit: « et la mère de ces radieux enfants qui s'ajoutent à sa gloire et lui font à nos yeux une double auréole... » Copeau est père lui aussi (4) et même grand-père.

Voyez sa vie: elle se déroule surchargée d'expériences, de déplacements physiques et moraux, d'essais de culture dans des sens divers, toute en recherches, en tentatives, en renouvellements, mais pratiqués dans une même ligne profonde. Il connaît le péché, mais il a appris le devoir; il a goûté de l'anarchie, mais il en est venu à aimer profondément l'ordre. Personne n'est plus Français que lui, mais il a épousé une danoise, voyagé dans une grande partie de l'Europe et habité l'Amérique.

Il y a, autrement dit, dans Copeau, le croisement (et le conflit) de plusieurs vocations caractérisées. C'est cela qui constitue son immense supériorité sur l'immense majorité des comédiens, des directeurs et des chercheurs du théâtre.

Mais c'est bien aussi son tourment, sa difficulté, son écueil. Car il n'est pas facile de réduire à l'unité et à la simplicité une pareille diversité. Il lui est d'autant plus difficile de se dénouer, de s'équilibrer, de se fixer qu'il est plus abondant et plus tendu. Rien, en tout cas, ne sera aisé pour un tel homme. C'est un être de contre-courant, aux « ambitions folles » (5). Le démon de la perfection s'agite en lui, donc, pour une part, la convoitise dangereuse de l'irréalisable et une espèce d'instabilité inquiète. « C'est un péché contre soi-même et contre l'art, je le sais, que de concevoir au-delà de ce qui est à notre portée de faire. J'ai commis ce péché — avoue-t-il. Et toujours je me suis heurté à l'ambition de forger de nouveaux instruments. Pour faire plus. Pour faire jusqu'au bout. Pour parfaire. Pour aboutir (6)... »

Depuis toujours, « l'insatisfaction l'habitait (1) », avec l'horreur de la facilité.

« Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,
Trop resserré par l'art sort des règles prescrites,
Et de l'art même apprend à franchir ses limites »,

a buriné, dans un éclair du génie critique, cet admirateur de Molière qui s'appelle Boileau (2).

« J'aurais voulu sortir du théâtre, afin de le mieux servir », déclare tout de même Copeau (3).

Bref, le théâtre, la pratique des tréteaux, auxquels la passion de l'art l'a jeté, le rejette à son tour à plus haut que l'art même, à une sorte de métaphysique du théâtre, et, par celle-ci, le fait finalement déboucher sur plus haut encore, que la métaphysique pure et simple. « Mon trouble était fait d'élan retombés, de pressentiments non vérifiés, d'appels puissants et incertains, de commencement de vérité. Je l'entends dans l'ordre intellectuel et celui du métier, aussi bien que dans l'ordre intime et spirituel (4). »

* * *

Il est venu un temps, à New-York d'abord, entre 1917 et 1919, puis à Paris, de 1919 à 1924, où le fondateur du *Vieux-Colombier* a senti qu'il allait devenir la proie de « la hideuse exploitation ». L'expression n'est pas de lui, mais elle s'applique merveilleusement à lui. Elle est de cet autre homme de dépassement, Bloy, écrivant à Termier, géologue *pur*.

Le renouvellement ne lui est plus possible. « Je n'inventais plus rien. J'allais m'enfoncer dans la virtuosité. J'avais nettement conscience d'avoir fait dans ma vie deux ou trois choses, pas davantage, et que le reste n'était que remplissage. C'est le cas de bien des créateurs, il est vrai. Mais comment ne pas reculer d'horreur à la pensée que toute une vie, vivante encore, ne sera plus désormais remplie que de remplissage? Je donnais vainement des morceaux de moi-même. Pendant cinq ans j'ai consumé mes forces dans le chagrin de sentir en moi des choses que je n'avais pas le loisir ni les moyens de faire, que je ne pouvais même pas exprimer clairement, parce que dans notre art rien ne s'exprime de valable que par la mise en œuvre et l'achèvement (5). »

Or, pour réaliser finalement son grand dessein, Copeau a découvert un moyen: l'école! Il se sent obligé de devenir, dans le sens tout étymologique du terme, un pédagogue: pédagogue du théâtre, formateur d'enfants-acteurs, à l'instar de Stanislavsky, qui « nous donnait l'exemple — dit-il — de ces « studios » d'où son influence devait immensément rayonner » (6), comme Gordon Craig aussi — le célèbre théoricien américain de la scène, qui dans son livre *De l'art du théâtre*, « avait — dit Copeau — posé justement et sévèrement la nécessité d'une école comme principe de rénovation (7). » « Une industrie — raisonne le chef du *Vieux-Colombier* — ne peut se passer de laboratoire. Ce n'est pas au milieu des machines que le cerveau fait ses calculs. L'art s'appauvrit ou s'affole, s'il ne s'appuie sur les principes de l'école (8). » Il veut reprendre son travail de rénovation à partir d'une matière vierge.

Vers 1920, il a institué l'école du *Vieux-Colombier*, « lieu de reprise », comme il dit, qu'il juge indispensable.

Son but concret, c'est de « former un chœur au sens antique du terme, de faire vivre d'accord et d'instruire une équipe », dans un sens « unanimiste », dirait Jules Romains. Copeau pense par là « avoir remonté d'emblée à la source de l'inspiration: le chœur est la cellule mère de toute poésie dramatique (9). »

La plus grave question de méthode se posait donc pour lui.

Comment entreprendre et former ces jeunes gens, ces jeunes filles qui devenaient ses élèves? Ici encore c'est l'homme et sa nature profonde que Copeau cherche et suit: « La méthode devait suivre le développement naturel de l'instinct du jeu chez l'enfant, se bornant à l'encourager, à lui fournir des points d'appui, à lui procurer les moyens de s'exprimer selon son goût, son imagination, son besoin de divertissement. D'abord nous lui faisons un corps

(1) P. 83.

(2) *Art poétique*, chant IV, vers 78-80.

(3) P. 82.

(4) Souligné par moi. Pp. 103-104.

(5) Pp. 83, 84.

(6) Pp. 81, 82.

(7) P. 81.

(8) Pp. 89, 90.

(9) P. 92.

(1) P. 73.

(2) Je souligne.

(3) Pp. 76, 77. Je souligne.

(4) « A mes enfants »: c'est la dédicace de son petit livre.

(5) P. 82.

(6) P. 84.

obéissant. Puis on s'élevait progressivement de la gymnastique à la notion du rythme intérieur, à la musique, à la danse, au mime masqué, à la parole, aux formes dramatiques élémentaires, au jeu conscient, à l'invention scénique, à la poésie. L'instruction, uniforme pour tous à l'origine, devait se différencier à mesure qu'au sein de l'unité chorale s'accusaient les dispositions personnelles. Selon ses dons, l'un se trouverait davantage poussé vers la musique, l'autre vers l'invention du dialogue, celui-ci vers l'improvisation, celui-là vers l'interprétation, cet autre vers la mise en scène, etc. *Si bien qu'au terme de l'évolution du groupe, nous nous flattions de recueillir, issus d'une même culture générale, imbus d'une même esprit, nourris d'un même suc, comme les fruits d'un même arbre : le poète, le musicien, le danseur et le mime, les protagonistes et le chœur, TOUS LES ARTISTES DE LA SCÈNE, TOUS LES SERVITEURS DU DRAME, non pas artificiellement regroupés et stylés, mais inspirés de dedans, associés organiquement — du moins à l'état d'une promesse ou d'un exemple* (1).

Sans vouloir entrer en discussion sur le point de savoir si, techniquement, un tel dessein peut atteindre ses buts, il y a plusieurs choses qui frappent en lui. C'est d'abord son caractère profondément réformateur : « J'ai cru qu'on pouvait tenter de refaire le théâtre », avoue Copeau (2). Il part de « l'enfant » pour aboutir au « groupe ». Il va de l'acteur au poète, il englobe « tous les artistes de la scène, tous les serviteurs du drame ». Frappe donc aussi son caractère totaliste.

Enfin, on ne peut pas ne pas voir, à travers ce désir « frénétique » de pureté, de simplicité, d'homogénéité, d'authenticité, le « trouble », « l'insatisfaction » profonde qui le dévore, lui Copeau, qu'il s'agisse du Copeau artiste ou du Copeau homme, et l'espèce d'« impuissance » qui pèse sur lui. De là, pour en finir, sa rupture avec Paris, la fermeture de son cher théâtre, sa fuite angoissée à Pernand-Vergelesse, en Bourgogne, où « l'école », victorieuse enfin de « l'exploitation », sera éphémèrement transportée. Il s'agit là, au fond, d'un drame métaphysique, et, tout au fond d'un drame religieux, d'un accent pascalien, ce n'est pas trop dire.

« Donc, je suis parti, sans savoir où j'irais. Dans une vieille Ford, j'ai couru les routes de Bourgogne. Il pleuvait. J'avais sur les genoux la règle de Saint-Benoît (3). Enfin je mis pied à terre au lieu que je vous ai décrit et vers lequel j'acheminai, quelques jours plus tard, ma caravane.

« Je viens de dire que je ne savais pas à quel degré j'étais atteint. Malheureusement, à l'automne de 1924, j'avais encore assez d'entraînement pour qu'il pût m'abuser. Au lieu de chercher dépaysement, solitude, repos absolu, réfection totale, je m'étais embarqué malade, avec cette jeunesse toute neuve qui croyait à des miracles, et les attendait de moi, dans la semaine. Au lieu d'une bonne maison de santé, ce qui m'échut, c'était la direction d'une abbaye sans bénéfice ni provende, sans abbé et sans Dieu. [Je souligne.] Quand j'ai vu tous ces visages tendus vers moi, pour la première fois je me suis mis à trembler...

« ...Je n'avais plus à faire appel qu'à moi-même. Et je ne répondais plus moi-même à cet appel. A peine débarrassé du poids qui, dix ans, l'avait écartelé, tout mon être se replia, se déroba. Il ne voulait plus servir. J'avais la paresse d'exercer une autorité quelconque et ne me sentais plus de force pour aimer. Le dégoût m'envahissait. Une nausée : cet énorme tas de cendres à digérer. Enfin, le cœur n'y était plus. Le cœur était blessé. Il ne s'agissait plus d'orgueil. Au contraire, ce qui dépérissait en moi, c'était la faculté d'aimer sa création, de croire en soi, d'accorder aux autres sa confiance... C'est à ce moment-là que ma jeunesse m'a quitté. Je me rappelle en quel lieu, à quelle heure, dans quelle circonstance. Travaillé par le mauvais âge de l'homme, relancé par les passions du monde dont je commençais à me détacher, altéré de silence et de vie intérieure, harcelé par la pauvreté qui me disputait mon loisir, irrité par le moindre écart et la moindre faiblesse, j'avoue que je n'ai pas fait pour cette petite troupe ce qu'elle était en droit d'espérer de moi. J'en demande pardon à ceux qui m'avaient rejoint avec tant d'allégresse, en chantant sur la route (4). »

Qu'on admire, en passant, la beauté d'écriture de cette page. Il est significatif que la forme soit parfaitement à la hauteur du fond pour exprimer une si large vibration pathétique.

(1) Souligné par moi. Pp. 93, 94.

(2) Pp. 94, 95.

(3) Phrase étrange; cette règle est la règle des fondateurs et des mystiques, remarquons-le.

(4) Pp. 106, 107, 108 et 109.

Quand l'homme qui croit n'avoir plus de recours qu'en lui-même sent que lui-même se déroba sans recours, est-il surprenant qu'il pense alors à l'existence possible, à l'existence probable, à l'existence nécessaire de Dieu, et qu'il l'appelle à son secours? Copeau ne nous dit pas que c'est exactement là qu'il le fit, ni que personne (un ami, un enfant?) ne soit intervenu, du dehors, dans son drame. Cependant, il est bien permis de penser qu'un brisement pareil ne se produit pas dans la vie d'un homme sans raison surnaturelle. « Il est peut-être bon pour moi-même que je n'aie pas vaincu. Celui qui n'a pas été brisé, au moins une fois dans sa vie, ne connaît pas sa véritable ressource... » « Je n'ai senti la brisure que plus tard (1). »

Il faut bien que Dieu brise un cœur qui lui est fermé, quand Il a décidé d'y faire sa demeure. Jacques Copeau devient catholique pratiquant. Il entre dans la religion avec un grand sérieux plein de pudeur et une sorte de timidité dépaycée qui ne réclame que la place que l'on fait à l'enfant dans la pénombre, non pour y jouer un rôle, mais comme celui qui croit n'avoir qu'à recevoir et rien à donner...

* * *

Qu'est-il devenu aujourd'hui de ce drame, esthétique dans son développement, mais si ouvertement religieux au point suprême?

Copeau est resté seul, en ce sens que les Copiaus, répondant à l'appel de leur jeunesse, l'ont quitté pour retourner à Paris. La confession qui nous occupe et qui fut d'abord faite sous forme de deux conférences, a servi précisément de préface à leur installation, sous le vocable de la *Compagnie des Quinze*, au cher *Vieux-Colombier* rallié.

On connaît, depuis 1925, la carrière de Copeau comme lecteur isolé et noble serviteur de la culture, le déploiement prodigieux dont il est seul capable, sur l'écran de sa grande voix pétrie d'intelligence et de passion gouvernée, des plus beaux chefs-d'œuvre de l'humanité occidentale, antique et moderne : Eschyle, Sophocle, Homère, Dante, Shakespeare, Racine, Bossuet, Molière, Musset, Bloy, Ibsen, Claudel, Péguy...

C'est sa manière, à lui, de collaborer à une grande œuvre. (Je vais dire tout de suite laquelle). Manière non cherchée, relevons-le, non arrangée, qui serait le fruit douteux d'une volonté comme étrangère à son objet propre d'artiste. Copeau n'est pas de ceux qu'une volonté extérieure, fût-elle apostolique, peut mouvoir. Il ne travaille que dans l'organique. — L'homme, même éclairé, n'entend pas non plus tous les appels.

Mais quelle est cette grande œuvre à laquelle néanmoins il collabore? Voici : *c'est la convergence nouvelle et sans cesse accrue de la Poésie et de la Foi*. Elle se poursuit depuis cinquante ans environ et elle n'est pas achevée.

Thompson, dont j'ai cité déjà l'essai, commençait ainsi son ouvrage : « Au cours des deux derniers siècles, l'Église, qui fut jadis la mère des poètes tout autant que la mère des saints, a laissé à ceux qui lui sont étrangers les plus hautes gloires de la poésie, si elle a gardé pour elle les plus hautes gloires de la sainteté. La palme et le laurier, Dominique et Dante, la sainteté et le chant croissaient ensemble sur son sol. Elle a retenu la palme, mais renoncé au laurier. La poésie — en donnant au mot son sens le plus large (2) et lorsqu'elle ne faisait pas profession d'irrégularité — a été trop et trop longtemps mésestimée ou tenue en suspicion. Le sentiment qu'elle était au mieux superflue, au pis pernicieuse, le plus souvent dangereuse a été trop fort et trop généralisé. Un moment, la poésie avait été ce qu'elle doit être, la petite sœur et la compagne de l'Église, consacrée au service de l'esprit comme l'Église au service de l'âme. Mais la poésie connut le péché, la chute; et le catholicisme, au lieu de la relever avec amour comme lui appartenant, la jeta dehors où elle marcha sur les traces de son séducteur païen. La séparation, mauvaise pour la poésie, ne fut pas bonne pour la religion. »

Ce texte date de 1880. En 1892, trois ans plus tard, Léon Bloy, qui fut un autre irrégulier de génie et un autre poète catholique, non en vers mais en prose, écrivait la page frappante qui commence ainsi, dans son *Mendiant ingrat* : « Un étrange courant nouveau se manifeste et se précise. Les intellectuels demandent un Dieu... » Et il montrait Verlaine comme étant « le seul grand

(1) P. 106.

(2) C'est-à-dire en la concevant comme l'esprit animateur de tous les arts.

poète qui ait franchement apporté son cœur à l'Eglise depuis une demi-douzaine de siècles ».

Ne chicanons point pour savoir si avec Thompson c'est par deux siècles, ou, avec Bloy, qui brûlait l'éthape du XVII^e (« non, il fut gallican, ce siècle, et janséniste! ») — par une demi-douzaine de siècles qu'il faut chiffrer ce morne et dommageable interrègne. Il est remarquable, en tout cas, que, de part et d'autre du *channel*, à trois ans de distance seulement, deux hommes comme ceux-là, qui n'ont même jamais connu les noms l'un de l'autre, mais dont les destins furent semblablement intenses et déchirants, aient pu faire la même et identique constatation et, disons-le, formuler la même joyeuse espérance, qui va depuis lors s'accomplissant.

En France, à partir du *Génie du christianisme*, en passant par les *Fleurs du mal*, par *Sagesse*, par le *Désespéré*, par les *Cinq grandes Odes*, par le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, il est certain que la convergence dont je parle s'opère à nouveau, au-dessus des ruines accumulées et au milieu des plus effrayantes menaces politiques et sociales.

Jacques Copeau y prend sa part — c'est ce que je voulais marquer — tout en restant très humain. Car Copeau ne quitte pas l'humain, même après sa conversion. Il suffit de regarder ce qu'il a joué et ce qu'il a lu, depuis, pour s'en assurer. Mais cette manière de maintenir l'humain — dans la beauté — est précisément une chose excellente, utile et très nécessaire aux catholiques! Ceux-ci n'ont pas à renier l'homme, mais à le surmonter, à le survoler. Or, à ce reniement, ils s'étaient trop livrés. Ils n'ont pas à méconnaître les formes belles, mais à discerner, « au travers de la lampe Beauté la lumière Dieu ». (Thompson.) Et ils avaient presque laissé s'éteindre cette lampe. Pourtant, « la beauté ne devient un mal qu'isolée de l'adoration due à la Beauté première ». (Thompson.)

A cette réincorporation du sens authentique du beau, dans l'élite des esprits catholiques, auquel Copeau travaille si bien pour sa part, et qui est une des tâches qu'il est absolument indispensable de fournir dans l'Eglise contemporaine, il adjoint les rayonnements admirables qu'il va puiser à des foyers brûlants de vie mystique : dans un chant du Dante, dans un sermon sur la mort de Bossuet, dans l'Annonce faite à Marie de Claudel, dans la grande méditation de Bloy sur la Douleur, dont cette définition, qui termine une phrase sublime, le comble d'admiration : « Cette ineffable liberté (de l'homme) n'est rien que ceci : le respect que Dieu a pour nous (1) »...

* * *

Il n'y a donc pas du tout lieu de prononcer, à son sujet, la dernière phrase d'Une Saison en enfer : « Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée. » La destinée de Copeau n'est pas celle d'un Racine ni celle d'une Lavallière. Il est « sorti » du théâtre, mais c'est pour mieux y rentrer. Aujourd'hui, son honnêteté créatrice n'est que plus profonde et plus vive. Sa poésie n'est que plus mûre et plus intense. Son art n'est que plus assuré et plus pur. Sa volonté, mais la voici à nouveau intacte! « Et — comme il le dit — l'avenir reste ouvert ».

Qui l'a vu de près et à sa table de lecteur, le croira. Désinvolte et joyeux, mais en homme qui connaît la tristesse et l'angoisse; chargé de réputation, et cependant simple et naturel; alerte, et cependant rassis; modeste, et cependant fier; averti de tout (sans en excepter sottise et bassesse), et cependant affable et frais; gouailleur, mais ému; positif, mais bon; chauve et grisonnant, mais jeune : tel est Copeau en 1932.

« Il a du charme », disait Dullin. C'est plus vrai que jamais. « C'est un homme de légende », ponctuait Jovet. Cela est non moins subsistant. Qui l'a vu, un dernier brocard amicalement jeté, quitter d'un pied léger et sûr la coulisse, pour affronter l'averse crépitante de la gloire — oui, c'est plus que le succès dont l'accueillent ardemment les meilleurs publics européens : c'est la gloire — et s'asseoir, tout à coup grave et comme braqué derrière ses lunettes d'écaïlle, à sa tâche magique, qui l'a vu et qui le connaît sait bien tout ce qu'on peut encore attendre de lui.

Il le sait lui-même, comme tous les vrais artistes et tous les vrais hommes, au-dessus de ses angoisses et de ses doutes :

« Je crois avoir rarement accompli de progrès plus notables qu'entre 1928-29 et 1930-31. J'espère en donner la preuve dans les

années qui vont suivre — déclare-t-il. J'ai montré de quelle manière, croyant y échapper, je me suis retrouvé pris dans le conflit entre la création et l'exploitation, à quels obstacles intimes s'est heurtée cette quatrième phase de mon activité dramatique. Une cinquième s'ouvre pour moi, dans laquelle je ne désespère pas de me montrer plus éclairé, plus fort, mieux armé contre les défis et les dénis de la vie moderne...

« N'est-ce pas beaucoup d'avoir encore cinquante ans, la fleur de l'âge, et de se retrouver entier, tout à fait libre, « libre et dégagé », comme veut l'être l'amour, libre de considérer tous les problèmes du théâtre sans passion personnelle, sans amour-propre de boutique, libre de servir non plus sa propre gloire, mais l'art même, et lui seul, et pour peu qu'ils le souhaitent tous ceux qui s'y dévouent (1). »

Le gouvernement de la République n'ayant pas su l'appeler — malgré la pétition spontanée de l'art, de l'intelligence et de la littérature (1929) — à faire une expérience décisive à la tête de la Comédie-Française, « n'en parlons plus », a dit Copeau. « Pensons à autre chose. Pensons surtout à unir nos forces. Pensons à étayer sur ces forces unies l'école dramatique à laquelle je suis moins que jamais enclin à renoncer (2). »

En conséquence de quoi, assisterons-nous prochainement à une génération de forces dramatiques neuves et vivantes sous Copeau, par Copeau? Verrons-nous, dans les vingt ou vingt-cinq années qui vont suivre, que lui promet encore une robustesse de chêne toujours svelte et vert, cette élaboration douloureuse d'un grand talent dramatique complet, raciné en bas en plein terreau humain, en haut, en plein ciel de l'intelligence, nulle part dépourvu, partout admirablement ardent et armé, la verrons-nous, dis-je, donner enfin, et malgré l'exceptionnelle dureté des temps, la plénitude de son fruit? « Il y a un temps pour jeter les pierres et un temps pour les ramasser. » Serons-nous bientôt les témoins d'un grand rassemblement et d'une grande fondation durable, dans l'art dramatique français et moderne, opérée dans un esprit à la fois traditionnel et nouveau? « Tant d'efforts isolés, et forcément précaires, si par une heureuse fortune, ils venaient à se réunir, du moins à s'organiser entre eux, je crois — dit-il — qu'ils reprendraient, d'une autre manière, avec une conscience mûrie, un accent plus décidé, toutes les vertus de l'ancien compagnonnage (3). »

Où bien le destin de Jacques Copeau serait-il celui des grands précurseurs, et cet homme se trouve-t-il marqué du sceau des solitaires, capables de se mêler aux autres et de féconder leurs efforts, mais autour de qui, finalement, la solitude est la plus forte et se referme?

*Nous avons détaché deux colombes
D'un pavé de San-Miniato.*

*Nous avons emporté deux colombes
En voyage au delà des eaux,*

*Or, quand nous jouons, nos deux colombes
Voltigent sur notre tréteau.*

Les colombes du *Vieux-Colombier* voltigent aujourd'hui au-dessus du marécage. Elles guettent un terrain sûr où l'arche qui leur a donné le vol puisse définitivement s'affermir. Ne sera-t-il pas fait signe à ces rares et purs oiseaux?

LÉOPOLD LEVAUX.

(1) Pp. 113, 125.

(2) P. 122.

(3) P. 66.

Comme de coutume, à l'occasion de la Fête nationale et des fêtes de Bruxelles LA REVUE CATHOLIQUE DES IDEES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine

(1) Cf. Dans les Ténébres.

La crise est dans l'homme

Sous ce titre qui en établit l'unité profonde, M. Thierry Maulnier vient de réunir ses premiers essais critiques. Je sais peu de lectures qui m'aient causé une satisfaction d'esprit aussi pleine et qui m'aient laissé sur une plus vive espérance. Tout ce que nous avons cherché à maintenir, à défendre contre l'ingratitude et l'oubli s'y renouvelle au feu d'une ardeur juvénile; et plus encore qu'à la pertinence des formules, à la solidité des principes, c'est au frémissement de telles pages, à la passion qui les sous-tend que je suis dès l'abord sensible : elles ont l'accent de la vie et de la vie la plus haute, la plus fière, celle de l'intelligence qui ne consent pas à se renoncer, à se soumettre à ce qui prétend l'asservir. C'est par sa liberté, sa force d'insurrection, que l'intelligence manifeste ici sa vertu propre; et l'on aime qu'une jeune pensée, attachée à la conservation de l'homme, à la défense de l'ordre, ait, dès l'abord, cet accent révolutionnaire, ce vigoureux ressaut qu'on trouve aux écrits d'un Proudhon, d'un Péguy — et cela dans la fidélité même. « Un ordre n'est pas autre chose qu'une révolution acquise », dit justement Thierry Maulnier. L'ordre, en effet, exige une permanente révolte contre le désordre, une perpétuelle insoumission de l'esprit contre tout ce qui tend par nature à la dissolution, à la mort. On est trop souvent porté à ne voir que tranquillité, conformisme, abandon pusillanime dans le fait de ne point consentir à saccager les domaines de l'autorité, de la transmission et de l'héritage. La liberté d'errer à sa guise s'arroge pour elle seule le privilège de la hardiesse et le pathétique de l'inquiétude. Avec un traditionaliste comme Thierry Maulnier, le tragique, l'héroïque même change de camp, ou plutôt il réside là où il n'a jamais cessé d'être, dans le destin de l'homme. La reconnaissance d'un ordre immuable, d'une constance humaine, loin de décourager l'action, la stimule dans la mesure même où elle l'oblige. Jamais la volonté n'est plus forte, mieux tendue, que chez les êtres qui acceptent les « réelles lois du monde ». Il est beau de voir un jeune homme exalter la « volonté militante qui se sait astreinte à ces lois et ne peut vaincre qu'en les observant ». « C'est, dit-il, en acceptant d'ignorer la volupté d'être libre qu'elle connaît celle de dominer ».

Ces formules, durement frappées, donnent le ton d'un ouvrage où l'on assiste à l'émouvant effort d'un jeune esprit que passionne le problème de l'action, c'est-à-dire de la vie, pour retrouver une stabilité, une liberté, une dignité humaine, tous ces biens discutés, « comptés pour rien dans la défense de la société présente et dans les revendications de la société future ». Voilà ce qui le meut et ce qui l'arme; car il ne fait l'aveu de la détresse qui étreint les hommes de son âge que pour tenter d'y parer. A travers tout, il cherche une solution valable pour l'homme même, à la mesure de ce qu'il est. Cet amour des idées, cette aptitude à distinguer pour mieux unir, ce goût de l'absolu, de l'essentiel, qui sait pourtant échapper à la pure abstraction et se maintenir au contact du réel, ce courage lucide, la génération qui a précédé celle de M. Thierry Maulnier ne nous en a guère offert d'exemples. Quand nous songeons aux reconstructions qui s'imposent, un témoignage comme celui-là nous rend tous les espoirs : il porte avec lui les promesses les plus certaines, dans la plus entière liberté d'esprit.

Ce que Thierry Maulnier demande, dès l'abord, à l'idée d'ordre, c'est son pouvoir de refus et de renouvellement; et rien aujourd'hui n'est plus nécessaire que d'en manifester ainsi la vitalité exigeante, et la coléreuse jeunesse. Cette idée d'ordre vit en M. Thierry Maulnier d'une vie allègre, indépendante, personnelle, et c'est comme

homme qu'il s'y met en jeu, lui et toutes les passions de sa jeunesse. Les principes, il ne les a pas inventés, bien sûr, mais le besoin qu'il en a, le secours qu'il en attend pour son salut et celui de l'espèce, voilà ce qui rend sa recherche si pathétique : c'est celle d'une âme qui souffre et se libère. Il n'y a rien de plus exultant que de voir des idées augustes et vénérables se ranimer sous l'afflux d'un sang nouveau, reprendre une palpitation charnelle, et recouvrer comme une violence, une pureté primitives. Cette joie si rare, M. Thierry Maulnier nous la donne.

Non pas que je ne sente ce qu'il y a encore de défiant, de sombre, d'un peu farouche dans son propos. Mais ce n'est pas sa faute, s'il porte les marques d'un temps qui ne permet pas la détente, niles jeux des époques heureuses. Il accueille trop humainement le souvenir et l'espérance en son cœur, et on lui découvre trop de générosité, un sens trop subtil des complexités humaines, pour ne voir en lui qu'un fier Sicambre, enrôlé au service de l'ordre. Ce qui le meut, c'est d'abord la volonté de vivre de son temps, alors même qu'il s'en fait l'accusateur, parce que c'est ce temps-là, et non un autre, qui le concerne, qui lui est donné pour agir et pour être. Il aborde de front son destin, quoi qu'il en soit de sa dureté. Sa première force est de *refuser*. Une telle attitude n'est négative qu'en apparence; car s'il commence par dire ce dont il ne veut pas, sa négation implique une exigence essentielle qui est bien ce qu'il y a aujourd'hui de plus notoirement obscurci. A travers le procès qu'elle fait à une société inhumaine, sous le *non*, volontaire et tendu, qu'elle oppose à tout ce qui blesse l'être humain, c'est à retrouver ce qu'est l'homme, ce qu'il veut, que sa critique s'efforce. « L'homme, dit-il, doit être la première notion à restaurer dans un monde où ses exigences, sa grandeur et son salut possible, semblent absents de tous les calculs. Ce sont des valeurs d'esprit qu'il faut rétablir. La première tâche est de restituer les références certaines auxquelles une action future pourra se mesurer. Penser, écrire, c'est le premier moyen qu'on ait de combattre, le premier, le seul. »

Cette volonté militante a trouvé son objet au plus fort du péril. Devant la faillite matérielle qui menace la civilisation, elle s'est portée d'instinct sur les points où doivent s'élever les positions de résistance, la ligne de retranchement inexpugnable : « Il est grand temps, écrit Thierry Maulnier, de définir en nous, pour des combats probables, ce qui est menacé, ce qui mérite notre effort, ce qui est digne éventuellement de révolte et de sacrifice. Plus que jamais, au moment où la seule question semble être de savoir à qui appartiendra le profit de notre esclavage, il importe de susciter les soldats d'un humanisme intérieur... On semble avoir perdu de vue, avec une facilité monstrueuse, que l'homme est justement la seule réalité terrestre qui ne puisse être une monnaie d'échange, car c'est précisément en raison de lui que tout doit être évalué. Une certaine prospérité mythique, une certaine foi en l'excellence absolue d'une machine sociale, huilée de moralisme protestant et de dialectique marxiste, ont réduit à néant le petit être de chair et d'esprit qui s'était soumis le monde; il ne compte plus que comme aliment, serviteur et victime de son idéal dévouement. C'est l'instant qu'il convient de choisir pour ériger l'homme en juge de ces civilisations qui se le disputent comme une proie : il faut qu'il les confronte à ses exigences, qu'il crie son droit de choisir et de condamner entre elles, qu'il affirme au-dessus d'elles comme une loi suprême, l'égoïsme sacré de sa volonté méconnue. « Quelle grandeur, quelle liberté, quelles raisons de vivre et de mourir m'apportez-vous? doit-il dire à leurs orateurs. *Quel humanisme?* Ce n'est plus en raison de la Production, de l'Égalité, de la Richesse, ce n'est plus en raison de vos mythes et de vos mensonges que tout doit être évalué : c'est en raison de cette chair pensante qui a sur vos machines l'inégalable avantage de *refuser* : c'est en raison de moi ».

Accuser M. Thierry Maulnier d'individualisme serait se laisser

M^{me} de Maintenon⁽¹⁾

La victime, l'héroïne.

L'année 1686 marqua pour M^{me} de Maintenon l'apogée du bonheur : « Je suis plus heureuse que je n'ai jamais été » (22 septembre).

« Sa popularité cependant subit bien des éclipses; elle racontait aux Demoiselles de Saint-Cyr (décembre 1700) :

Le mal que l'on dit de vous ne vient pas jusqu'à vos oreilles, mais je n'en tiens aucun compte, non plus que de celui que l'on dit de moi; je reçois tous les jours des lettres, non seulement du style de la personne, que connaît ma sœur de Butery, qui me demandait si je n'étais pas lasse de m'engraisser^{en suçant le sang des pauvres}, et ce que je voulais faire du bien que j'amassais étant si vieille; j'en reçois qui vont plus loin... quelques-unes me donnent avis qu'on me doit assassiner; mais tout cela ne me fait rien...; à une pauvre femme qui me vint trouver; on m'a dit des injures... — Des injures, lui dis-je, et nous en vivons ici, nous autres! (Saint-Cyr.)

En 1701 : « Je n'ai jamais été mieux persuadée de l'amitié de tout le monde que depuis que je suis malade; quand Mgr l'archevêque de Paris me dit que le peuple demandait de mes nouvelles : Comment se porte-t-elle? disent ces bonnes gens. Je lui dis que cela me faisait plus de plaisir que toutes les faveurs du Roi; j'ai vu qu'en effet on craignait de me perdre, je vous avoue que cela est bien agréable. » (Saint-Cyr.) — Elle fut, plusieurs fois, imprudente en spéculant sur les grains, notamment en 1678, 1681 et 1709; elle y fait allusion en 1698 (30 novembre) : « On prétend qu'on pensa tout gâter en 94 par l'ordre qu'on voulut mettre au blé, et qu'il ne faut jamais s'en mêler ». En 1706, on lui envoya des lettres anonymes, l'accusant de collusion avec les souverains d'Angleterre et d'Autriche; en 1697 et 1698 Guillaume d'Orange engageait son envoyé à l'entretenir. En 1709, la peur de la famine lui fit conseiller à la supérieure de Saint-Cyr (février) d'acheter beaucoup de blé en Touraine; on lui en fit un grief, elle dut différer un voyage de M^{lle} d'Aumale à Gomerfontaine, les chemins n'étant pas sûrs; un arrêt de blâme indirect intervint : « Je suis assez solide, pour me soucier peu de ma mémoire » (2 mars). — « On veut me lapider, parce qu'on suppose que je ne lui dis rien de fâcheux (au Roi), de peur de lui faire de la peine. » (9 juin.) — Une mère jeta un jour son enfant mourant dans le carrosse (M^{lle} d'Aumale). — Une émeute éclata à Paris (20 août), elle était dirigée contre elle; Chamillart ne le dit pas, la Palatine l'indiqua : « ... Les gens lancèrent leurs chapeaux en l'air, en criant : Vive le Roi, et du pain!... disant sans se gêner qu'ils voudraient la tenir, pour la mettre en pièces ou la brûler comme une sorcière » (21 août). — « Une grande quantité de son grain s'est pourrie dans les bateaux, et il a fallu le jeter dans la Seine; la populace disait que c'était une punition de Dieu. » — Le président Harlay, qu'elle traitait de « ravaudeur » (1695), avait osé faire cette remontrance (1709) : « Sire, les pauvres meurent, mais les riches prennent leur place, et deviennent pauvres ». — Les contemporains la jugèrent sévèrement; fondée ou non, cette opinion mérite qu'on en fasse état : « Il est inconcevable, écrit M^{lle} d'Aumale, combien on a tenu de mauvais propos sur elle; épigrammes, sonnets, vers de toutes façons étaient continuellement jetés dans le public. — Godet la consolait (12 août 1709) : « On vous maudit, mais ce sont les méchants...; vous êtes chérie de Dieu ».

Ses confidences, ou retours en arrière, sont rarement sur le monde optimiste; on rencontre pourtant cette note, en 1707 :

M^{me} de Glapion rapporte :

Elle me parla, comme si elle eût envie de me réjouir... — C'est un état bien dangereux que celui où l'on se voit continuellement applaudie, aimée, estimée, car, outre que ma pente naturelle est de ce côté-là... je ne souffre ni le mépris ni la douleur... Jusqu'à ce que je sois venue à la Cour, j'ai été longtemps... que, quand on me disait que nous étions ici dans une vallée de larmes, j'avais beaucoup de peine à en convenir... j'ai pourtant toujours été assez contente et heureuse... Tout le monde m'aimait... les hommes me

(1) Extraits d'une *Vie de M^{me} de Maintenon* qui paraîtra prochainement chez Plon.

HENRI MASSIS.

suivaient, parce que j'étais jolie...; quand je commençai à ne l'être plus, ces grands empressements diminuèrent un peu..., et aussitôt vint le commencement de ma faveur...; j'étais sensible aux louanges du Roi, et je passais ensuite à l'être aussi à celles d'un crocheteur...; je voulais de l'honneur...; cette faveur si singulière... a toujours augmenté... — Dieu ne laissait pas de risquer quelque chose avec vous, car vous auriez pu ne pas faire un si bon usage de vos prospérités... — Ah! il ne risque rien, il sait bien ce qu'il fait... — Je crois que vous étiez déjà pieuse, dès ce temps-là? — Hélas! guère, par malheur; j'avais un fond de religion, qui m'empêchait de vouloir faire aucun mal...; je ne pensais guère à lui...; tous les degrés de ma faveur ont été suivis de quelque avancement dans la dévotion...; j'étais élevée de cent piques au-dessus de l'intérêt, mais je voulais de l'honneur...; les bonnes œuvres se sont présentées... Voyez si... M^{me} la duchesse de Chaulnes n'avait pas raison de dire : Jour de Dieu, l'heureuse femme!

Elle se lamente souvent d'être incomprise; en 1695, à Godet :

Je ne vous ai pas dit la moitié des peines que j'endure; les hommes sont tyranniques, j'en suis convaincue, ils ne sont pas capables d'amitié comme les femmes; il n'y en a pas de meilleur que le Roi, mais il faut souffrir de tout, et Dieu permet pour mon salut que je souffre beaucoup de lui. Que serait-ce de me voir adorée, ou plutôt la place que j'occupe, si je n'en éprouvais quelque amertume? J'en ai souvent plus que j'en puis supporter...

Plus tard, à M^{me} de La Maisonfort : « Je meurs de tristesse ». — A M^{me} de Glapion : « Si l'on ouvrait mon corps, après ma mort, on trouverait mon cœur sec et tors, comme celui de M. de Louvois ». — En regardant les carpes à Fontainebleau : « Elles sont comme moi, elles regrettent leur bourbe ». — « Mon état ne me permet guère de bonnes œuvres, qui ne soient au son de la trompette. » (1690.) — « On ne comprend point assez combien il est habile de n'avoir rien à se reprocher, rien à cacher, et rien à craindre. » (1690.) — « Puisque le monde, enivré de la faveur, ne veut compter que ce qui en vient, je voudrais de tout mon cœur que toutes mes actions et mes paroles pussent être utiles à quelqu'un. » (18 janvier 1691.) — « Il y a quinze ans que je suis en faveur, je n'ai encore nui à personne. » (A M^{me} de Fontaines, 1695.) — « J'ai été vingt-six ans sans dire un mot qui marquât le moindre chagrin. » (M^{lle} d'Aumale.)

Je vois d'étranges choses, dans le pays où je suis forcée de demeurer...; je vois le monde dans toute sa laideur..., des passions de toutes sortes, des trahisons, des bassesses, des ambitions démesurées; d'un côté des envies épouvantables, de l'autre des gens qui ont la rage dans le cœur...; enfin mille mauvais procédés, et tout cela souvent pour des bagatelles. Cela ne suffirait-il pas pour m'engager à me reléguer moi-même au bout du monde, et à retourner à l'Amérique, si l'on ne me disait sans cesse que Dieu me veut où je suis?... Ce qui m'étonne... c'est de voir que quantité de choses que j'ai faites... ont mal tourné...; par exemple, j'ai voulu que M. le duc de Beauvillier et M. de Chevreuse fussent amis du Roi...; j'en suis bien fâchée, mais sans me repentir de ce que j'ai fait...; j'avais aussi de très bonnes intentions, quand je fis nommer MM. de Noailles et de Fénelon archevêques de Paris et de Cambrai...; ce qui me console c'est que... feu M. de Chartres pensait comme moi, sur ces deux hommes-là, et les regardait comme des saints, très propres à bien servir l'Eglise... (1711). (Saint-Cyr.)

Je crois qu'en nommant Fénelon, Louis XIV voulait une promotion et un apaisement, et elle un éloignement définitif.

En 1712, les plaintes continuent. De la princesse de Varadéont, née Lorraine-Elbœuf, autre demi-reine, placée avant toutes, pieuse et mécontente, cependant, une communauté d'idées la rapprochait; voici une lettre charmante, dans laquelle M^{me} de Maintenon se raconte, avec quelque abandon; il faut seulement observer que sa retraite dans la Cour et l'existence de sa « cabale » étaient, de fort longtemps, antérieures; je donne cette lettre (31 décembre) d'après l'autographe, qui est en ma possession :

Vous préférez Commercy à Paris; je le comprends, Madame, et je l'envie, car je sens la peine de vivre contre toutes ses inclinations. Je n'ai jamais aimé la Cour; je n'ai goûté que le plaisir d'une honnête société, il n'en faut pas chercher ici, et je n'en ai envisagé que dans les premiers moments de votre retour en France (juillet 1707); il me sembla alors que je m'attacherais à vous, si me vouliez recevoir. Mais mon projet fut bientôt renversé, Madame par l'honneur que vous me fîtes de me confier la résolution de ne pas vous établir à la Cour; mon intérêt ne put m'empêcher d'approuver ce projet qui augmenta encore l'estime que j'avais pour vous.

Je suis donc, Madame, seule au milieu du monde, j'ai rompu tout à fait avec lui; depuis que j'ai perdu tout ce qui m'y intéressait [la duchesse de Bourgogne]; je me livre à faire ce qui m'est possible pour amuser le Roi; quand il n'a pas d'affaire, il ne connaît de plaisir que celui d'être dehors ou d'entendre quelque musique; je suis trop vieille pour le suivre dans les jardins, mais il y a souvent de la musique le soir dans ma chambre. J'ai excepté de la règle générale, de ne plus voir personne, quatre ou cinq dames, de celles qui étaient le mieux avec cette chère princesse, ou qui sont naturellement avec moi : M^{mes} de Dangeau, de Lévis, de Caylus, d'O et la duchesse de Noailles; voilà, Madame, avec qui je passe les soirées, et quelques repas particuliers avec le Roi; du reste j'ai Saint-Cyr, et les petits livres ses [petits livres secrets]; mais, je n'ai point de tribune, il faut sortir continuellement, et c'est une grande incommodité, quand on est vieille, faible, et que l'on craint l'air. Ma seule consolation, Madame, est l'espérance de ne pas durer encore longtemps; je serais trop heureuse, si je désirais autant la mort par amour de Dieu, que je la désire par dégoût du monde. Je ne sais, Madame, pourquoi je vous parle comme à mon directeur. »

Et en d'autres circonstances : « Il y a quelques jours que je dis au Roi, avec une espèce de dépit : En vérité, Sire, j'ai peur de vivre cent ans. A quoi il eut la politesse de me répondre : Ce serait le plus grand bonheur qui me pût arriver. Je suis si lasse de la vie que j'ai impatience de la voir finir. (Saint-Cyr.) — Avant que d'être à la Cour je n'avais jamais connu l'ennui, mais j'en ai bien tâté depuis. (Octobre 1705.) — Je trouve, en repassant ma vie, que, depuis l'âge de trente-deux ans qui fut le commencement de ma faveur (1667), je n'ai pas été un moment sans peines; ce qui a toujours augmenté (19 avril 1717).

* * *

Isolée par situation, elle avait besoin d'une société.

Louis XIV avait coutume de répondre quand on lui présentait un placet : « Je verrai... j'y ferai considération », et il passait; il advint un jour qu'un Gascon, officier mutilé, ne trouva pas le mot de son goât, et reparti du tac au tac : « Si j'avais dit cela à mon chef, je ne serais pas là aujourd'hui ». (Palatine, 1698); le Roi en resta interloqué, et accorda. Tous ne pouvaient agir ainsi, et, pour hâter les faveurs, beaucoup imaginèrent de s'adresser à M^{me} de Maintenon; le succès des favoris ne fit qu'aviver les instances des *quémandeurs*; d'où pour elle la nécessité de les éviter.

M^{me} de Maintenon détestait les importuns, ses redditions de conscience en font foi; la famille royale même lui était à charge : « Ils croient, comme disait M. de Fénelon, que leur vision est béatifique, qu'elle suffit, et tient lieu de tout le reste ». Le milieu lui répugnait : « On joue, on bâille, on s'ennuie, on ramasse quelques misères les uns des autres, on s'envie et on se déchire » (17 juillet 1701). — « La vie qu'on mène ici me tue. » (15 mai 1705.) — « Les hommes sont bien méprisables, et, en vérité, ne valent guère mieux que les femmes. » (21 mai 1705.) — « Je ne suis qu'une triste vieille, à charge aux autres et à elle-même (22 octobre 1705). Pour fuir, à Versailles, elle a « le Repos », ce petit appartement, du côté de la chapelle, que le Roi lui avait fait ajuster, pour qu'elle y trouvât le calme sans distraction, et d'où elle pouvait entendre la messe « y ayant une vue sur l'autel » (Chamillart, 6 novembre 1711), et une maison de ville, rue des Bons-Enfants; — à Fontainebleau, elle possédait aussi une maison de ville : « Je m'enferme tous les dimanches » [19 août 1708]. — « Je ne serai pas fâchée de le quitter [le palais], quoique je convienne que c'est le plus beau lieu du monde...; je passe beaucoup de jours à ma maison de ville, pour éviter la compagnie que j'aurais, étant logée sur le grand chemin. » (4 août 1711.) — Elle s'évada à Moret, ou à Avon, là comme l'écrivit M^{lle} d'Aumale, « Madame fait l'apôtre »; — à Marly, elle a un autre refuge. — Saint-Cyr est surtout pour elle l'alibi indispensable (1689), dans *Esther* :

... C'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et, me cherchant moi-même,
Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.

I, I.

Longtemps, elle s'y rendit de deux jours l'un, et, pour s'y occuper, elle fit la classe des rouges, c'est-à-dire des petites, et ses *Conversations*; cet asile répondait à ses aspirations de calme, d'autorité incontestée et absolue, aussi à son âme d'éducatrice. « Je quitte la Cour le plus matin que je puis, et j'y reviendrai bien tard. » (1715.) Nulle part, pourtant, elle n'est bien « chez elle ».

Par goût, elle n'aimait ni la chasse, ni la danse, ni le jeu en public, ni les soirées, ni les beuveries. « On répète des danses dans mon cabinet, et j'ai plus envie de pleurer que de me divertir. » (15 février 1699.) — « La figure des cerfs m'a toujours fort touchée, et j'ai une tendresse pour eux, qui me met dans leurs intérêts contre ceux des chasseurs. » (3 août 1701.) — « J'ai toujours appréhendé la punition du luxe et de la gourmandise de ce temps-ci. » (20 septembre 1704.) — « Fontainebleau. Je m'ennuie ici à la mort, parce que je n'y ai ni repos ni occupation, et que le tric trac ni le jupon ne peuvent remplacer ce que je trouve à Saint-Cyr. » (22 octobre 1705.) — « Je n'ai nulle société, avec personne. » (20 mai 1708.)

* * *

Sur son genre d'existence à la Cour, on a d'autres détails. Mme de Maintenon esquisse ainsi le détail de la *journée du Roi* en 1701 :

Il n'y a personne qui ne souffre. J'ai l'honneur depuis longtemps de voir le Roi de fort près; s'il y avait quelqu'un qui dût secouer le joug et n'avoir point de peine, ce serait assurément lui; cependant il en a continuellement, est quelquefois toute une journée dans son cabinet à faire des comptes; le vois souvent s'y casser la tête à chercher, recommencer plusieurs fois, et il ne le quitte point qu'il ne l'ait achevé; il n'a garde de s'en décharger sur ses ministres, il ne se repose sur personne du règlement de ses armées, possède le nombre de ses troupes et de ses régiments en détail comme si elle possédait vos familles; il tient plusieurs Conseils par jour, où on traite d'affaires très sérieuses, souvent très fâcheuses et toujours ennuyantes comme des guerres, des famines et autres afflictions; il a présentement le gouvernement de deux grands royaumes, car rien ne se règle en Espagne que suivant son ordre; le Roi d'Espagne n'a point d'argent, par la paresse de ses sujets; leurs terres sont bien plus étendues que celles de la France mais elles ne rapportent rien faute d'être cultivées, cela donne de nouveaux embarras au Roi; il n'est plus question de plaisir pour lui, les affaires prennent tout son temps; cependant y a-t-il en apparence une condition plus exempte de fatigues que celle de la royauté. (*Conversations*).

Louis XIV est d'un tempérament opposé à celui de Mme de Maintenon, sa verte vieillesse stupéfiait les courtisans; sans doute il commence, en 1705, à préférer les maisons où l'on va de plain-pied comme Trianon, à se faire porter en chaise dans les jardins de Versailles et de Marly (30 avril), mais elle doit cependant consulter Godet sur « certaines occasions pénibles » (septembre); dix ans après, à soixante-douze ans, il éprouve encore le besoin des sports prolongés : « Le Roi chassa sept heures hier et revint dans ma chambre, plus frais et plus gai que s'il n'avait rien fait; il chasse le cerf deux fois par semaine, les autres jours il lit, ou fait quatre promenades, quelques musiques chez moi ou quelques comédies de Molière... Il a pourtant plus de Conseils que jamais, il donne plusieurs audiences, soit aux courtisans, soit aux étrangers. Il n'y a aucun retranchement aux repas que vous connaissez, ni aucune diminution à la bonne mine, à la façon de marcher, ni à toute la figure que vous savez être au-dessus de toutes celles que nous avons eues » (1715). — Tous deux ils explorèrent, pendant plus de trente ans, « un pays nouveau » : lui, l'amitié sans contrainte ni chicanerie; elle la Cour : ils durent reconnaître par instants qu'ils découvraient, ce qu'ils n'avaient pas rêvé, derrière le mirage des oasis, des steppes à perte de vue.

Grâce à Mme de Maintenon, le Roi sortit de l'ornière du vice; il fut entouré et préservé; sa vieillesse demeura respectable, sinon pacifiée et il put s'étendre en beauté dans l'ennui et l'isolement de sa gloire. N'eût-elle rendu que ce service, le pays et la monarchie doivent lui en savoir gré!

Quant à lui, fut-il heureux? nous l'ignorons; son opinion sur elle n'est venue jusqu'à nous qu'au travers d'elle-même et de ses admirateurs. Pilastre prétend que Louis XIV se laissa conquérir :

Le charme opéra de plus en plus sur le Roi, et, quelles qu'aient été les apparences, la solide raison de Mme de Maintenon n'a pas tardé à dominer Louis XIV, qui s'est abandonné peu à peu à son génie, plus fort que le sien. La politique intérieure de la France, son action à l'étranger, les questions religieuses, la direction de la famille du Roi, les usages et les mœurs de la Cour, tout a subi la redoutable action de Mme de Maintenon. La religion

a été son arme principale, et, sur l'esprit incomplètement éclairé du Roi elle a exercé une influence décisive, mais funeste, dans les questions religieuses. Elle a rendu au Roi, dans la vie privée, la régularité des mœurs, la dignité de la conduite, la pratique plus régulière de la religion, l'observation plus exacte des lois de la morale, trop négligée avant elle. Elle a soutenu avec courage le Souverain, dans les malheurs, publics et privés, qui l'ont accablé, et elle a su en adoucir l'amertume... (Elle) nous semble avoir eu toujours pour devise : Vouloir, c'est pouvoir. Elle eut, dès l'origine, l'ambition de parvenir, la volonté de tout faire pour arriver à son but, et elle y parvint (1907).

La fin (1715-1719)

La retraite. — Les visites officielles. — L'isolement volontaire. — L'ennui. — Les pensées de Mme de Maintenon sur les affaires des princes et sur celles du jansénisme. — Sa mort. — Devant la légende et devant l'histoire.

Louis XIV reçut les derniers sacrements le dimanche 25 août 1715, le lendemain il manda son arrière-petit-fils et lui adressa ces paroles : « Vous allez être bientôt Roi d'un grand royaume... tâchez de conserver à paix avec vos voisins; j'ai trop aimé la guerre, ne m'imitiez pas en cela, non plus que dans les grandes dépenses que j'ai faites... soulagez vos peuples le plus tôt que vous le pourrez... », puis il lui donna sa bénédiction. Il fit ensuite approcher les princes et les princesses, et les exhorta à l'union; il parla avec lucidité : « Du temps que j'étais Roi!... Est-ce que vous m'avez cru immortel? » Il eut une syncope, quand il revint à lui, il tria sa cassette particulière, avec Mme de Maintenon, entretint le duc d'Orléans et lui fit ses recommandations. Enfin, il prit congé de Mme de Maintenon; elle l'a raconté ainsi : « Il me dit trois fois adieu; la première fois, il m'assura qu'il n'avait de regret que de me quitter, mais, ajouta-t-il en soupirant, nous nous reverrons bientôt (Saint-Simon prétend qu'elle goûta médiocrement ce rendez-vous); la seconde fois, il me demanda pardon de n'avoir pas assez bien vécu avec moi, et de ne m'avoir pas rendue heureuse, mais qu'il m'avait toujours aimée et estimée...; à la troisième fois, il me dit : Qu'allez-vous devenir? vous n'avez rien; — je l'exhortai à ne s'occuper que de Dieu; et, faisant ensuite réflexion que j'ignorais de quelle manière les princes me traiteraient, je le pria de me recommander à M. le duc d'Orléans; il l'appela, et lui dit : « Mon neveu, je vous recommande Mme de Maintenon; vous savez l'estime et la considération que j'ai toujours eues pour elle; elle ne m'a jamais donné que de bons conseils, et je me repens de ne les avoir toujours suivis; elle m'a été utile en tout, et principalement pour revenir à Dieu et pour mon salut; faites tout ce qu'elle vous demandera, elle n'en abusera pas; qu'elle s'adresse directement à vous. »

Et le mercredi 28, au soir, Mme de Maintenon se retira à Saint-Cyr; elle quitta Louis XIV, qui était au plus mal; le jeudi le mieux reparut, le Roi la réclama, elle revint; mais elle repartit de nouveau, le vendredi 30, à 3 heures, cette fois définitivement; Villeroi fit garder la route de sa retraite, et elle ne revit plus le moribond. Louis XIV s'éteignit le dimanche 1^{er} septembre; il avait soixante-dix-sept ans d'âge, et soixante-douze ans de règne.

L'initiative du départ ne vint vraisemblablement ni du Roi, qui avait fait dresser pour elle un lit de repos, ni du P. Le Tellier, à qui Mme de Maintenon n'obéissait pas; il est possible que Briderey, consulté, ait répondu, complaisamment, qu'il n'y avait pas d'inconvénient. Cet abandon, après trente-deux ans de mariage, a été jugé sévèrement. Elle crut peut-être, sur le moment, que les circonstances le lui imposaient. « Il est vrai, confia-t-elle plus tard à Mme de Glapion, qu'il m'aimait plus que personne; mais, avec cela, il ne m'aimait qu'autant qu'il était capable d'aimer, — car les hommes, quand la passion ne les mène pas, ne sont pas tendres dans leur amitié. » L'absence de tendresse réciproque venait sans doute de ce qu'ils ne se pardonnèrent jamais leur force de résistance personnelle; Brunetière l'a écrit de Mme de Montespan, et ce fut vrai de Mme de Maintenon (sans qu'il s'en soit aperçu) : « Les Rois sont comme les autres hommes; ils n'aiment pas les femmes qui font des scènes! » Quoi qu'il en soit, il est plus raisonnable de voir, dans cet acte, une suprême leçon de la Providence, à l'adresse de Louis XIV, qui avait abandonné tant de femmes. — La gracieuse devise, qui entoure l'emblème de la marquise : une lanterne sourde, avec ces mots « Per Lei sola ardo », disait galamment pourtant, une certaine tendresse (3 août 1713).

M^{me} de Maintenon avait presque quatre-vingts ans; en 1715, quatorze mois auparavant, elle écrivait : « Si vous me voyiez, vous conviendriez que je fais bien de me cacher, je ne vois presque plus, j'entends encore plus mal; on ne m'entend plus, parce que la prononciation s'en est allée, avec les dents; la mémoire commence à s'égarer, je ne me souviens plus des noms propres, je confonds tous les temps, et nos malheurs, joints à mon âge, me font pleurer, comme toutes les vieilles que vous avez connues » (9 juillet 1714). — En arrivant à Saint-Cyr, le 26 août 1715, elle proféra, dit-on, ces mots : « Il ne me faut plus que Dieu, et mes enfants! »

Au vrai, elle aspirait de toutes ses forces au calme, qu'elle avait toujours souhaité et que sa santé réclamait impérieusement. Il fallait pourtant subir les condoléances de la Cour; malgré tous ses efforts, sa retraite en fut troublée. Le Régent vint le 6 septembre, elle nota le dialogue en ces termes :

Le Prince m'a dit qu'il venait m'assurer de toute la considération que je pouvais désirer; j'ai voulu le remercier, il m'a interrompue en disant qu'il ne faisait que son devoir et que je savais ce qui lui avait été prescrit par le Roi. — Je lui dis que je voyais avec plaisir la marque de respect qu'il donnait au feu Roi, en me faisant cette visite. — Il répartit qu'il n'avait garde d'y manquer, par cette raison là, et qu'il le faisait aussi par son estime pour moi; il me dit qu'il avait pris des mesures pour qu'on me donnât exactement ce que le Roi me donnait de sa cassette. — J'ai répondu que l'on me l'avait appris hier soir, et que je l'en remerciais très humblement, que c'était trop, dans l'état où sont les finances, et que je n'en désirais pas tant. — Il a répliqué que c'était une bagatelle, mais qu'il était vrai que les finances étaient en mauvais état. — J'ai vît que ce qu'il me donnait serait employé à des prières pour lui, pour obtenir de Dieu le secours dont il avait besoin. — Il m'a répondu qu'il sentait déjà le poids du fardeau qu'il portait. — Je lui ai dit qu'il le sentirait encore davantage. — Il m'a dit qu'il serait à Vincennes le plus souvent qu'il pourrait, mais que les affaires l'appelleraient souvent à Paris, qu'il allait faire son possible pour les rétablir, que c'était là toute son ambition et qu'il s'estimerait trop heureux s'il pouvait, dans quelques années, rendre au jeune Roi le royaume, en meilleur état qu'il n'était. — Je lui ai dit que ce projet était très glorieux. — Il m'a dit qu'il n'y avait personne qui eût tant d'intérêt que lui à la conservation du jeune Prince, qu'il avait présentement toute l'autorité, qu'il serait ravi de la lui remettre, pour jouir du repos et de l'honneur qu'il se serait acquis. — Je lui ai répondu s'il n'avait point le désir insatiable de régner, dont il avait toujours été accusé, ce qu'il projetait était cent fois plus glorieux. — Il m'a répliqué que si on perdait le jeune Roi, il ne régnerait pas en repos, et qu'on aurait la guerre avec l'Espagne. — Je l'ai prié de ne rien écouter de tout ce qu'on voudrait m'imputer sur son sujet, que je connaissais la malice des hommes, que je n'avais plus rien à dire, que je ne pensais qu'à me renfermer, et que la seule obligation que je lui avais, du bienfait dont il m'assurait, suffirait pour m'engager d'honneur à ne jamais rien dire ni rien faire contre lui, qu'on pourrait encore m'accuser de commerce avec l'Espagne, que tout cela serait faux, et que je ne pensais plus aux affaires que pour prier pour le bonheur de la France. — Il m'a renouvelé toutes sortes de protestations pour moi et pour Saint-Cyr, et m'a priée de m'adresser à lui directement. — Je lui ai répondu que mes plus grandes instances seraient pour achever la fondation de Saint-Cyr.

Dans ses lignes générales, le dialogue vaut d'être retenu; on peut passer sur certaines invraisemblances de détail, contenues dans cette relation, que le contexte date de 1716 ou 1717.

Et le Régent tint sa parole. L'allusion au désintéressement de M^{me} de Maintenon le mettait à couvert, du côté de l'opinion publique, ainsi il neutralisait politiquement son ennemie; la pension était modique, certes, mais il n'était pas obligé à plus de largesses que Louis XIV, et, avec quarante-huit mille livres, logée et nourrie, à quatre-vingts ans, on ne pouvait crier misère. En 1716, M^{me} de Maintenon vendit son carrosse, devenu inutile; elle le faisait valoir ainsi : « Il est très bien fait, bien étoffé, les plus belles glaces du monde, très doux; le damas durera quatre ou cinq ans, et on y mettra du velours » (16 février); elle conserva des gens de service, de l'Isle, qui logeait dans une maison de ville à elle, rue des Bons-Enfants, à Versailles, un courrier Étienne (1716-1717), d'autres domestiques; un jour (19 janvier 1716), elle envoyait à M^{me} de Caylus trois chapons « aimant mieux que vos valets les mangent que de les donner aux miens » (7 février 1718).

Le 6 septembre, elle eut aussi la visite de la Palatine; et le défilé continua. En vain, M^{me} de Maintenon consigna-t-elle sa porte à la duchesse de Noailles, pour créer un exemple insurmontable (11 septembre); inutilement ajourna-t-elle la comtesse de

Caylus et la marquise de Dangeau jusqu'en décembre; — essaya-t-elle de limiter les visites aux cinq Dames habituelles, une ou deux fois l'an, — elle dut se rendre, malgré qu'elle en eût, aux contingences. Villars, gasconnant, annonçait tout haut qu'un siège de plus ne lui ferait pas peur : « Je ne veux pas, répondit-elle, augmenter le nombre des privilèges »; elle céda pourtant, mais non sans décocher ce trait : « J'espère que lorsque le jeune B. aura des hommes, ceux qui me voient présentement seront moi empressés! » Ses lettres affirmant toujours son désir de ne voir personne, elles ne parlent pourtant que de visites reçues ou imminentes. Souvent elle accueillit le maréchal de Villeroy, le duc de Maine « mon duc de Maine » (9 janvier 1716), jusqu'à quatre fois la semaine, la reine d'Angleterre, M^{mes} de Caylus et de Dangeau un peu les Noailles (la première fois la duchesse resta huit heures et demie), en les priant d'espacer, et d'autres plus rarement, le cardinal de Rohan et de Bissy, « M. de Préjus », des évêques et des prêtres, M^{mes} de Ventadour, d'O, de Lévis, de Villette, de Chevreuse, l'ancien ministre Chamillart qu'elle réclamait; vers la fin elle limita l'entrée à ses nièces et à M^{me} de Dangeau, Villeroy l'archevêque de Rouen, le curé de Saint-Sulpice, et l'évêque de Chartres. La petite vérole, qui sévissait à Saint-Cyr, lui fournit un excellent prétexte pour écarter les importuns, enclins à force la consigne.

* * *

On peut la suivre dans sa retraite, grâce à un paquet de lettres très vivantes, qui nous la révèlent au jour le jour; ses intimes estimaient qu'il convenait de ne pas les montrer, ou tout au moins de se borner prudemment à des extraits. Écoutons ses confidences elle se dit « presque insensible » à la perte et à la chute qu'elle a faites (septembre 1715). « Je suis perdue pour mes amis, et d'une manière plus triste que la mort, qui finit tout » (13 février 1716). — « Je porterais bien plus aisément l'ingratitude des uns, et l'oubli des autres, que je ne fais l'amitié qu'on me témoigne... de sorte que je me retrouve dans le monde, par l'intérêt que je prends à un certain nombre de gens, toujours prête à pleurer leurs peines, sans partager leurs joies » (1^{er} janvier 1715). — « Vous êtes trop raisonnable pour ne pas voir qu'il ne convient point à une personne retirée (et par de si bonnes raisons) de passer sa vie à concerter des rendez-vous...; je souffre des visites que je reçois, elles sont mauvaises à mon salut, à ma santé, à mon repos, à ma conduite les conversations ne sont pas agréables, on entend toujours recommencer ce qu'on voudrait ignorer, et les nuits sont cruelles » (17 juillet). « Je passai une semaine à recevoir de continuelles visites » (5 août). — « Pouvais-je prendre un autre parti que celui que j'ai pris? J'admire les louanges qu'on veut me donner là-dessus; me voudriez-vous à Paris, recevant des visites? » (29 août). — « C'est sincèrement que je ne veux voir personne; ce serait une grande fausseté de dire l'opposé de ce que je pense, et de vouloir jouir du mérite de la retraite, avec celui de l'empressement des courtisans. » — « Je ne puis plaindre ceux qui meurent » (24 février 1716). « Que la vie est longue! » (27 février); suit une recommandation déconcertante : « Vivez de bonne heure en vieille, comme j'ai fait, et vous vivrez aussi longtemps que moi » (8 mars). — « Que M. de Souches est digne d'envie, présentement! » (12 mars 1718.)

Au fond, elle ronge son frein, loin du pays de la Cour. « Le maréchal de Villeroy... se moqua de moi, quand je lui dis que je ne m'ennuyais pas; il est incapable de comprendre que je doive, et encore moins que je puisse, m'occuper de Saint-Cyr. » (20 décembre 1717.) Manifestement elle voudrait être ailleurs, elle regrette les appartements de Versailles; elle le nie, et l'avoue tour à tour; les contradictions se heurtent dans son tempérament instable, les plaintes alternent avec la satisfaction, et des accès de coquetterie : « Ma retraite est délicieuse » (16 septembre 1715); puis, au sujet de M^{me} de Dangeau, résolue à se retirer dans un couvent, si son mari venait à lui manquer : « Elle se souviendra de moi, par les mécomptes qu'elle y trouvera! » (25 septembre 1715); à M^{me} de Caylus, au contraire, elle conseille ce genre de vie (16 février 1716). « Je suis dans la plus aimable retraite que je puisse désirer. » (11 septembre 1715). — « Ma retraite est paisible et complète; quant à la société, on ne peut en avoir, avec des personnes qui n'ont nulle connaissance de ce que j'ai vu, et qui ont été élevées dans cette maison, dont elles savent uniquement les règles. » (27 décembre 1715). — « On a peu de chose à dire, quand on passe les jours enfermée dans une petite chambre. » (22 avril 1716). — « Nos filles... sont très difficiles. » (14 octobre 1716.) « Heu-

reuse!... je le serais plus que je ne le suis, entre nous, si j'avais quelque société; mais *cela ne se peut* ici, et, quelque esprit qu'une religieuse puisse avoir, elle n'a aucune connaissance de ce qui nous a occupés toute notre vie » (20 février 1717); il lui faudrait du changement, dans la prison volontaire de ses dernières années. « Je trouve M^{me} de Rutan assez heureuse de s'en aller à l'Amérique et, si M. de Dangeau et vous preniez ce parti-là, j'aurais de la peine à ne pas vous suivre. » (16 février 1716.) — « La proposition d'aller à Maintenon est impraticable...; je partirais pour Constantinople comme votre fils, si j'avais quelques années de moins. » (4 juin 1716.) — « Je voudrais retourner à l'Amérique, mais mon âge s'y oppose. » (1^{er} janvier 1717.) Sur la fin elle souhaitait encore au moins un changement de chambre: « M^{me} de Dangeau me propose de coucher dans le lit de M. l'évêque de Chartres: il ne s'en servirait de sa vie, après une telle profanation! » (31 mars 1718.)

Sa santé continue à être médiocre, elle éprouve des insomnies, une fièvre tenace, des quintes de toux, un extrême besoin de repos, des transpirations; elle ne cesse de maigrir. « Vous avez M^{me} Du Mesnil à Paris, faites-moi faire un sac de gros de Tours noir, je ne puis souffrir ni trousseur ni ceinture, par la maigreur dont je suis; je suis vieillie de dix ans depuis quinze jours. » (27 avril 1716.) — « Je maigris encore. » (28 juin.) Le grand âge impose aussi des ménagements extrêmes. « Ma lassitude m'avertit que je suis mortelle, mais j'aperçois un miroir qui me dit que je suis morte. » (1715.) — « Je ne suis point malade dans les formes, mais d'une faiblesse si grande que je ne puis m'amuser à rien. » (30 septembre 1715.) — Dans ces conditions on conçoit qu'aux sollicitations du dehors son cœur répondit « oui », et sa raison « non »; elle était flattée, et excédée à la fois. Un moment son tempérament réagit merveilleusement, grâce aux soins; elle prenait du lait de chèvre, du riz, des lentilles, du pavot, du quinquina qui lui tournait la tête, du vin d'Alicante; elle suçait des citrons, du raisin de Languedoc, des diabolins en chocolat que lui envoyait M^{me} de Caylus; d'Antin lui adressait de l'eau de fleur d'orange de Fontainebleau « souvenir des présents du Roi, et M^{me} de Brancas « de l'eau de thym ». Elle demanda à cette nièce « une cloche d'argent » pour sa table (septembre 1715), et lui offrit « des reliques de la Vraie Croix que le Roi portait sur lui » (décembre 1715). Les trois cent trente pas qui séparaient sa chambre de la grille de communion lui parurent moins pénibles: « Je n'ai pas encore manqué d'aller à la messe au haut de la grille, à 6 heures du matin, et à la prière à 8 heures du soir, sans en avoir la moindre incommodité » (31 janvier 1716); plus tard, elle sera debout à 5 heures du matin; après sa prière et sa toilette, elle consacra la matinée à faire jouer ou à instruire la petite de LaTour, comblée de jouets par ses amies; l'après-midi sera remplie parfois par des instructions aux jeunes professes, des récréations avec la Communauté, une heure de piquet ou de tric-trac avec M^{lle} d'Aumale, et le coucher de très bonne heure; il lui arrivera d'écrire dès l'aube: « Il est impossible que ma boutille soit fermée », de montrer qu'elle n'abdique pas toute élégance: « Il y a longtemps que je n'avais oui parler de la beauté de mes yeux » (21 juin 1716), de commander du linge: « Votre bel esprit devait faire mettre de la dentelle aux chemises, puisqu'il y en a à celle que j'ai envoyée pour original » (2 octobre 1717), de faire dire qu'elle est « droite comme un jonc » (29 octobre 1717), ou qu'elle « marche comme une jeune fille » (14 juin 1718); elle n'a pas tort de le proclamer: « J'ai été malsaine dans tous les âges de ma vie, et ma caducité est vigoureuse! » (13 décembre 1717).

Précisément parce qu'elle a de l'activité de reste, elle cherche à s'occuper. Elle ne peut pas écrire douze ou quinze lettres par jour, comme elle le fait pendant plus de trente ans, mais elle tient encore la plume une partie de la journée, et, à quelques intimes, elle adresse des missives interminables; ces lettres partent, emportées par Étienne son courrier à cheval, ou par Joseph: « les espions en seront déconcertés », ou plus prosaïquement par le boulanger Pétin. Elle recommande à M^{me} de Ventadour de veiller sur l'entourage de Louis XV: « Craignez les jeunes gens et les valets », elle voudrait introduire à la Cour M^{me} d'Auxy: « Nous n'aimons point à voir les ouvrages de notre Roi renversés, et si promptement », elle décoche une flèche au maréchal de Tessé qui lui a envoyé une lettre, merveilleuse de sentiment et de calcul (28 juin 1716); son pessimisme fuse parfois en boutades: « Les plus discrètes religieuses sont très indiscrettes » (11 novembre 1715). — « Il faut être sage, et ne se piquer de rien. » (14 décembre.) — « Je n'ai pas grande foi aux raccommodements, quand on est brouillé » (15 octobre 1717.) — « La liste des gens que j'estime! elle est déjà bien

courte. » (24 septembre 1717.) — « Il est dommage que je me forme l'esprit si tard, car j'aurais bien épargné des peines, si inouïes, sur tout ce que les Papes et les Rois sont capables de faire. » (21 octobre 1717.) — « ...Incertitude sur les jugements des hommes: heureux ceux qui ne dépendent pas de leur caprice, et plus heureux encore ceux qui peuvent se passer d'eux!... Il y a peu de fermeté dans les hommes pour le bien; il me semble qu'ils sont plus constants dans le mal. » (9 février 1718.)

Elle s'ingénie à trouver un travail manuel: « Je vais prendre mon carreau pour faire des lassés pour nos Dames (de la cabale); je crains bien que la mode ne s'en passe, car ils sont très jolis » (19 décembre 1715). — « J'ai quitté mes lunettes, que j'avais prises il y a trente-cinq ans (en 1680), et je travaille en tapisserie jour et nuit, car je dors peu. » (27 décembre.) « Un grand dégoût me passe par l'esprit, c'est qu'il n'y a peut-être pas une de nos chères Dames qui se lassent, ni qui veulent même contrefaire une lassure sur leur corps, ainsi j'aurai dépensé un argent que M^{lle} d'Aumale me reproche, et bien travaillé pour faire des grâces inutiles... (1^{er} janvier 1716.) — J'en fais d'argent et de noir, supposant qu'on épargnera le deuil le plus tôt qu'on pourra... — La beauté ne répond pas aux bobines d'argent qui y entrent... (17 février.) — Je serais ravie si je pouvais travailler, et je n'ai jamais été si fâchée que je suis d'être maladroite... (24 février.) »

La lecture lui fournira une autre diversion; elle mande à M^{me} de Caylus que M^{me} de Dangeau lui propose pour son amusement « quelques histoires divertissantes, et m'assure que tout me serait permis, dans l'état où je suis, je le voudrais bien, et n'en ferais point scrupule; voyez ce que vous pourriez me prêter ou acheter, consultez vos lecteurs, car il me semble que vous avez des amis de toute espèce » (6 septembre 1716), et sa nièce lui procure les *Curiosités de Paris*, l'*Histoire d'Angleterre*, l'*Histoire de la Ligue*, la *Comédie*, Louis XIII, la *Cyropédie*, le *Livre de tous les religieux*. Rien, de toutes ces pauvretés, ne l'intéresse; seul le *Journal de Dangeau la captive*: « Je lis avec plaisir... j'y apprend beaucoup de choses, dont j'ai été témoin, mais que j'avais oubliées » (5 juin 1716). « Les Mémoires de M. de Dangeau m'amusent très agréablement; c'est dommage qu'il n'écrit pas aussi bien que nous. » (19 juin.) « J'en désire le quatrième tome, et le cinquième si on le voulait. » (9 juillet.) « Je voudrais savoir jusqu'ou M. de Dangeau a fait ses Mémoires, afin de les ménager plus ou moins; c'est le seul amusement que j'aie. » (28 juillet.) Elle propose une rectification (21 juin 1716), elle craint que le tome de 1707 n'ait été perdu, depuis qu'elle l'a rendu (27 janvier 1718); elle demande la suite (16 mai).

L'ouvrage de Fénelon vient d'être imprimé, et elle offre: « Je ne me soucie point de voir *Télémaque!* » (18 avril 1717). Elle préfère les *libelles contre le Régent*, que Villeroi fait copier par son secrétaire et lui passe secrètement; elle écrit « en mystère » à Desmarests (9 mars 1716). Rien de ce qui l'entoure ne suffit à retenir sa pensée, ni les livres, ni la tapisserie, ni le tric-trac, ni les religieuses ni les enfants, pas même son perroquet, non plus que son petit chien qui jappe après le potage; elle se tourne vers le passé qu'elle compare au présent; la *politique* l'obsède. « Je voudrais bien qu'il me fût permis de haïr M. le Duc, de tout mon cœur... » « Il est vrai que je ne puis être indifférente sur l'état des affaires générales: j'étais accoutumée à en être occupée » (1^{er} janvier 1716); on nargue l'archevêque de Rouen, et elle-même, en disant qu'« il ne faut plus rien compter de ce que le Roi a fait » (9 janvier). « Je ne suis pas si détachée des nouvelles générales que je le suis des particulières. » (22 janvier.) L'éviction de son protégé la consterne: « L'état de M. le duc de Maine m'afflige, et le Régent pourra se repentir de la figure qu'il a fait faire à M. le Duc; il n'y a qu'à se taire pour M^{me} la Duchesse; le personnage de M. d'Antin est terrible » (4 février). « J'ai reçu aujourd'hui une lettre de M. le maréchal de Villeroi, d'un style plus tragique que celui de Racine, et passant même Longuepierre. » (9 février.) « M^{me} de Dangeau m'a envoyé ce matin un mémoire de M. du Maine, très bien fait ce me semble; mais, que servent les raisons, contre un homme qui dit qu'il a une aversion, comme on en a pour certaines bêtes? » (17 juillet 1716.) « M. le Régent est incompréhensible de ne pas les remettre (les princes) à la majorité (du Roi), ainsi il ne déciderait rien. M. du Maine croit qu'il vaut encore mieux être dégradé par la violence que de l'être de son consentement. » (5 octobre 1716.) « J'ai toujours bien cru que nos Princes ne tiendraient pas contre M. le Duc, ni les édits du feu Roi contre le Parlement, qui se fait un plaisir de les anéantir; du reste, il n'y a qu'à prendre patience et à attendre un temps plus

favorable; — je voudrais bien savoir par où les amis de M. le Duc soutiennent ce qu'il fait, contre ses plus proches parents, et contre les intentions de son bienfaiteur, sans qu'il puisse lui en revenir ni gloire ni utilité... Je n'ai pu lire sans étonnement la docilité de M. le Duc d'Orléans pour le Parlement; *il pourra s'en repentir.* » (29 août 1716.) Elle suit, avec un intérêt passionné, la partie engagée, sur l'échiquier de la Cour, entre le Régent et le duc du Maine; le maréchal de Villeroy, la duchesse de Ventadour et la comtesse de Caylus la tiennent soigneusement au courant. Elle n'est pas éloignée de l'intention de seconder son partenaire, voici ce qu'elle écrit, sans doute au sujet de M^{me} de Parabère: « Je ne serais pas trop fâchée que M. le Duc d'Orléans eût un attachement nouveau; je verrai si vous en devinez la raison » (12 janvier 1716). — « Je croyais la grosse, très assidue, auprès de M^{me} la Duchesse d'Orléans. » (31 janvier.) — « Voilà M^{me} de Parabère dans une entière liberté. » (16 février.) — « De la manière dont on m'a parlé ces jours ici: M^{me} de... est dans les plaisirs de son maître, et si conforme en tout! » (12 septembre.) — « J'aime fort le nom de Parabéristes; j'ai conseillé à M^{lle} d'Aumale de s'en parer. » (25 novembre.) — « Le Régent va être vivement attaqué, des deux côtés. » (13 octobre 1717.) — « M^{me} de Montespan attelait six souris à un petit carrosse de filigrane, et s'en laissait mordre ses belles mains; elle avait des cochons et des chèvres, dans les lambris peints et dorés; le Roi la montrait aux ministres, se récriant sur le badinage des Mortemart, — mais, elle savait tous les secrets de l'Etat, et donnait de très bons conseils, et de très mauvais, selon ses passions; — voilà ce qui me ferait craindre M^{me} de... Il y a des gens qui prétendent que le maréchal de Montesquiou n'a fait que suivre ses ordres (en Bretagne), et qu'il prit même vingt-quatre heures, sur lui, avant de séparer les États (25 janvier 1718.) — « Dieu veuille bien inspirer M. d'Argenson, il a une méchante besogne à faire et trouvera plus d'une pierre en son chemin; comment le Régent soutiendra-t-il ensemble deux têtes aussi fortes, et aussi opposées, que le Chancelier et le Garde des sceaux? » (10 février.) « Je ne démêle point ce que vous me dites de M. d'Argenson, ni pourquoi vous ne pouvez parler de lui gravement; ce n'est point une linotte » (13 février). M^{me} de Maintenon se réjouit de la disgrâce du chancelier d'Aguesseau déjà consommée, et elle ajoute le 18: « Si les repas continuent, on pourra découvrir bien des choses, par le vin. Vous me dites une grande parole: que les portes secrètes s'ouvriraient, ou se fermeront, selon ce qui plaira à M. d'Argenson; est-il favori avec tout le reste? » Encore à propos du Régent en 1718: « Je suis bien loin d'être son ennemie mais son changement, sur les troupes, me fait une grande peine; et *il s'en repentira* » (25 mars). — Cette menace revient trois fois sous sa plume, comme un leitmotiv, elle escompte toujours le trône pour son favori, elle s'inquiète: « Je crois déjà voir des barricades. Dieu nous préserve d'un cardinal de Retz! » (20 juin).

Un coup de tonnerre brisa ses illusions; le duc du Maine, inculpé dans la conspiration de Cellamare, fut interné à Doullens: « Ma douleur... serait bien moindre si M. le duc du Maine était mort! » (5 septembre 1718). — « On dit que la citadelle est horrible! » (9 février 1719.) Le choc fut décisif pour elle.

Sur la princesse Des Ursins elle écrit: « Avouons qu'elle est trop frivole, pour son personnage, et pour son âge » (5 janvier 1716). — « Vous êtes trop prudente pour écrire en Espagne, ni pour en rien recevoir, que vous ne puissiez afficher, — il me semble que c'est l'endroit délicat, — et on ne cesse de dire qu'on voit les lettres. » (9 juillet.) « M. Ory a de l'esprit comme un ange » (décembre). « J'ai reçu une lettre de M^{me} Des Ursins, sur le renouvellement de l'année; notre commerce est tout à fait fini » (12 janvier 1717); — ce qui n'empêche pas qu'elle adresse plus tard à la princesse une lettre (14 juin), et un gros paquet (10 janvier 1718).

Au sujet d'une élection à l'Académie Française: « M. l'abbé de Saint-Pierre me choque moins que l'ingratitude de la plus grande partie des courtisans; l'Académie a mieux fait, en cette occasion, que je ne l'aurais prévu, car on m'a toujours reproché que je ne la regardais point comme un corps sérieux... » (20 mai 1716).

Relativement à la visite du Czar: « Nous parlerons du Czar, qui me paraît un très grand homme, depuis qu'il a demandé de mes nouvelles... (13 mai 1717). — M^{lle} Gandry vient de me dire que le Czar mène avec lui une fille, au grand scandale de Versailles, de Trianon et de Marly; je ne puis ajouter foi à ces discours-là... — M. de Bellegarde me mande qu'il veut venir ici après dîner, si je le trouve bon — c'est-à-dire le Czar. Je n'ai osé dire que non... Le Czar est arrivé à 7 heures, et s'est assis au chevet de mon lit;

il m'a fait demander si j'étais malade; j'ai répondu que: Oui; il m'a fait demander ce que c'était que mon mal; j'ai répondu: Une grande vieillesse, avec un tempérament assez faible; il ne savait que me dire, et son truchement ne paraissait pas m'entendre; sa visite a été fort courte...; j'oubliais de vous dire que le Czar a fait un peu ouvrir le pied de mon lit, pour me voir; vous croyez bien qu'il en aura été satisfait » (11 juin 1717).

Somme toute, cette retraite à Saint-Cyr présentait bien des avantages. La situation financière de la France était alors des plus critiques; un auteur anonyme prétend que Louis XIV mourant aurait dit au duc d'Orléans: « Je vous recommande mon royaume, que je laisse dans un pitoyable état; mais je prends Dieu à témoin qu'il n'y a que vingt-quatre heures que je le sais »; quoi qu'il en soit, on dut vérifier les effets royaux, mis en circulation, et envisager la banqueroute; le maréchal de Noailles parvint à la conjurer, après de longues années d'efforts.

M^{me} de Maintenon et Saint-Cyr furent traités par le Régent avec une faveur spéciale, ils ne souffrirent de rien. « La rareté de l'argent m'afflige, comme si j'en manquais. » (22 janvier 1716.) — « Je demeurai, le mois passé, assez longtemps avec six louis et demi pour toutes choses. » (9 février.) — « Notre Saint-Cyr pourra bien devenir un lieu de tourment pour moi: on ne paie d'aucun côté, et la dépense journalière est forte; on ne subsiste que par le crédit, qu'on s'est acquis en payant comptant jusqu'ici; il ne faut pas en parler. Il m'est revenu que, dans le Conseil des Finances où l'on demanda les vingt mille écus que le feu Roy donnait aux Demoiselles qui sortent, M. Fagon s'était resserré, en disant qu'un régiment en subsisterait; j'étais de son avis s'il était question d'établir Saint-Cyr, mais, cela étant fait et à la satisfaction de toute la noblesse de France, je ne sais s'il est à propos de le détruire; vous voyez, ma chère nièce, que je ne manque pas de peines, je serais bien fâchée que cela revint au père de M. Fagon. » (8 mars 1716.) — « Est-il possible qu'on soit plus mal qu'on n'est? je parle des autres, car Saint-Cyr et moi sommes traités en favoris. » (20 août 1717.) — « Ni la maison ni moi n'avons pas un sou; on vit présentement d'une petite somme, que je leur ai donnée en garde, pour quelques dispositions que je veux faire après ma mort. » (31 mars 1718.) — Plus tard, elle se félicite encore des libéralités du Régent (16 mai); il lui accorde une pension, réversible sur M^{me} de Caylus; le garde-meuble ne lui refuse rien, elle réclame une niche.

Les affaires du jansénisme l'obsèdent aussi.

Le cardinal de Rohan lui agréa fort: « Il m'inspire, et ne respire que la douceur, la paix, et presque la joie, et je sentais sa vertu, son courage, son honneur » (27 octobre 1715). Elle apprécia ainsi l'évêque de Meaux: « Je suis bien aise de l'élevation de M. le cardinal de Bissy, mais c'est une joie modérée » (juin 1715). — et Fleury: « Vous savez tout ce que j'ai vu: il y eut des temps où je me trouvais fort bien avec M. de Fréjus; il y en eut d'autres, terribles par rapport à la religion; mais, je n'aurais pas été si malade, si j'en étais demeurée à lui... (25 avril 1716). — M. de Fréjus est venu ce matin ici; les matières qu'on traite présentement sont si différentes, de celles du temps passé, que je ne puis pas dire que notre conversation ait été rejoyissante; mais, en vérité, il y a plaisir à l'entendre, et à répondre... (29 octobre 1716). » — « La plupart des curés de village parlent de la Constitution, comme le docteur de Sorbonne. » (27 juin 1716.)

Une phobie d'hétérodoxie lui a fait soupçonner de jansénisme: Racine (1698), Amelot (1709), M^{me} de Caylus, Briderey et Rogon (14 octobre 1716), M^{me} de La Vieville, finalement Fagon fils et M^{me} de Dangeau. Elle a flairé un relent d'erreur chez son amie la marquise, elle s'en ouvre à M^{me} de Caylus (25 octobre 1715), elle proclame M^{me} de Dangeau, revenue du jansénisme, « la plus aimable de toutes les femmes, et plus estimable que la plus grande partie des hommes » (20 mai 1716), puis se querelle un jour avec elle sur ce sujet: « La journée d'hier ne se passa pas si agréablement, entré M^{me} de Dangeau et moi, que la soirée du jeudi; elle me fit le matin un long éclaircissement sur le jansénisme, dans lequel elle me montra tout ce que j'avais cru voir en elle: il n'y a point de jansénistes, c'est un prétexte pour persécuter les plus honnêtes gens... tout ce que nous appelons « le bon parti » voulait plaire au Roi, par intérêt, etc... Nous dinâmes, et nous entrâmes dans une autre conversation sur l'affaire des Princes: elle a une grande estime pour la fermeté de M. le Duc, et croit qu'il sera capable de bien gouverner... » (2 septembre 1716). « N'allez pas croire que les disputes dont je vous ai rendu compte aient mis la moindre froideur entre M^{me} de Dangeau et moi; je lui répondis, ce me

emble, avec beaucoup de douceur...; j'espère que nous aurons plus de joie de nous voir, à l'avenir, ayant banni ces disputes... » (septembre 1716.) « Il faut bien souffrir que chacun pense à sa mode. » Elles restèrent en effet très liées, jusqu'à la fin; dans un de ses très rares instants d'expansion, M^{me} de Maintenon écrivit à M^{me} de Dangeau : « C'est à moi à dire : adieu ma joie, adieu ma douceur, adieu tout le plaisir de ma vie, adieu toute ma consolation dans mes peines, adieu objet de mon estime, et souvent de mon admiration, adieu badinage délicieux! Je la connais la sagesse paresseuse, mais je n'ai plus ce qui m'en tirait, à coup sûr; après tout, je ne m'en plains pas, il est temps de souffrir, et d'expier nos amusements, quoique assez innocents » (13 février 1718). A propos de Noailles, « le cardinal qui n'est plus nôtre » (7 novembre 1715), elle souhaite sa rétractation, ou mieux une condamnation à Rome. « Les réponses moelleuses du cardinal de Noailles sont de ma connaissance. » (22 septembre 1716.) — « Il me paraît qu'on se récrie moins sur la sainteté de M. le cardinal de Noailles; peut-être que, dans la suite, on sera moins favorable à l'épiscopat que le feu Roi ne l'était, car tout le crédit des Jésuites échoué, à cet endroit-là. » (24 novembre 1716.) — « Je n'ai jamais en espéré de M. le cardinal de Noailles. » (20 février 1717.) — « Je crois que les Jésuites ont les papiers des jansénistes, envoyés par l'archevêque de Malines; c'étaient eux qui les donnaient, par cahiers, au Roi, et j'ai passé dix ans à les lire, tous les soirs; on y voit les intrigues, et les commencements de tout ce que nous voyons présentement. » (6 avril 1717.) — « Le parti du cardinal de Noailles n'est pas de bonne foi. » (19 janvier 1718.) Hébert parle dans ses *Mémoires* d'un dénonciateur, « le furet des jansénistes », qui passa des papiers pendant dix ans. Elle soupçonne le plus Fagon le fils : « Je le crois un peu du parti, et je n'y suis pas aimée (ce qui n'a rien de déraisonnable!) » (17 février 1718); elle s'en prend à tous, même au Pape, dont l'attitude expectante l'irrite : « C'est mon avis! et peut-être l'avis d'une femme » (février). D'ailleurs elle se sent moins pieuse : « Il s'en faut de beaucoup que je sois aussi contente de ma dévotion que je l'étais à Versailles, j'étais plus occupée de Dieu à nos comédies que je ne suis dans le chœur de Saint-Cyr » (1718). Le 13 avril 1715 M^{me} de Maintenon relut ses dispositions testamentaires, elle dit à M^{lle} d'Aumale : « Il vaudrait peut-être mieux n'avoir point fait de testament, que d'en avoir fait un comme le mien; il vaut mieux ne pas donner, que de donner si peu; on s'en apercevra... Elle laissait quelques petites sommes à diverses personnes, et à Saint-Cyr « mille francs pour faire dire des messes »; la fondation devait rester exclusivement royale, avec une donation de 400,000 livres environ. Et elle quitta la vie le 15 avril. Près d'un mois plus tard, la duchesse Du Lude écrivait à la princesse Des Ursins : « Dans le moment que l'on la croyait hors d'affaire, il survint un tonnerre, qui, en deux heures, la tourna à la mort...; à l'égard de Saint-Cyr, elle demeura comme il était ». Sa nièce, la duchesse de Noailles, notre Roi l'ayant faite si riche » (31 janvier 1716), et son mari, le duc de Verdot, firent donner des obsèques solennelles, ils chargèrent l'abbé de Verdot de rédiger l'épithaphe qui fut placée sur sa tombe, dans la maison de Saint-Cyr :

... Tranquille, au milieu des agitations de la Cour,
Simple dans la grandeur,
Pauvre dans le centre des richesses,
Humble au comble des honneurs,
Révérée de Louis le Grand,
Environnée de sa gloire,
Autorisée par la plus intime confiance,
Dépositaire de ses grâces;
Qui n'a jamais fait usage de son pouvoir,
Que par sa bonté;
Une autre Esther dans la faveur,
Une seconde Judith dans la retraite et l'oraison,
La mère des pauvres...

Il faut remarquer que cette inscription ne mentionne ni le mariage Scarron, ni le mariage secret avec Louis XIV, ni la qualité « institutrice » de Saint-Cyr; ce dernier titre lui fut seulement donné dans l'acte d'inhumation, et dans une épithaphe qui resta sans exercice littéraire. Les journaux de l'époque demeurèrent plus que discrets : *La Gazette de France* garda le silence; *Le Mercure* se contenta d'indiquer : « On apprend que M^{me} de Maintenon était

morte, le 15 avril, à l'abbaye de Saint-Cyr, où elle s'était retirée depuis la mort du Roi ».

* * *

Il est temps de jeter un regard d'ensemble sur notre héroïne. L'esprit et la moralité de M^{me} de Maintenon sont incontestables; sur la conduite privée de Louis XIV, sur les trente-deux dernières années de son règne, elle exerça une influence très heureuse; mais, au point de vue religieux et politique, son action latente, inavouée, oblique, fut souvent néfaste : elle nuisit secrètement aux ministres et aux commandants d'armée, par son manque d'idées générales et d'esprit de suite. Elle manquait de préparation à un rôle aussi important, de race aussi et de traditions; elle voyait les choses par le détail; sans doute elle s'adapta brillamment, mais il subsista toujours une lacune. Elle avait la manie de morigéner tout le monde : sa famille, ses amies et ses adversaires, la Cour et la ville, le clergé et les religieuses; il faut bien reconnaître qu'elle n'avait pas tort; — si elle ne changea pas les mœurs, elle remédia à bien des désordres; on peut douter pourtant qu'elle ait pris la bonne manière. A quarante-huit ans (1683), elle se trouvait être très personnelle, et loin de l'humilité; elle aurait pu se consacrer, dans l'intimité et avec abnégation, au bonheur de son foyer, et au dehors, aux fonctions intermittentes de ministre des grâces et des bienfaits; le Roi lui donna toute sa confiance, la mit au courant de tout, mais il n'accepta jamais son intervention dans les affaires; les courtisans ne la subissaient qu'extérieurement; elle se sentit toujours prodigieusement isolée, à côté du trône, et ne cessa de se créer des refuges, pour s'écarter de la foule des oisifs et des solliciteurs; impulsive, spontanée et dominatrice, elle fut contrainte à agir par la voie souterraine. Pour elle, tout se réduisait à des questions de personnes; on la trouve quêtiste avec M^{me} Guyon et Fénelon contre Harlay, anti-quêtiste quand l'archevêque ne compte plus et que M^{me} Guyon et Fénelon ont froissé profondément son amour-propre, janséniste, avec Noailles tant qu'elle espéra le dominer, anti-janséniste quand elle constate qu'il lui échappe; elle est pour les Jésuites, contre les jansénistes qu'elle regarde comme des révoltés politiques, mais elle est contre les Pères de La Chaise et Le Tellier en raison de leur influence sur le Roi; elle combat le gallicanisme de Harlay et du P. de La Chaise, et elle soutient celui de Bossuet, son allié contre Fénelon.

Ses errements résultent de l'atavisme, de son éducation première, et de son tempérament personnel; on doit les lui pardonner avec indulgence, elle a donné tout ce qu'elle pouvait; elle aurait été tout autre, si les circonstances lui avaient été plus favorables. car il y avait réellement en elle l'étoffe d'une femme supérieure,

MARCEL LANGLOIS.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25, 22 ou 17 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnements accompagnés du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	22 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique, Equateur.	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	28 belgas

Les idées et les faits

Chronique des idées

« Le Songe de Descartes »

Je ne crois pas que Jacques Maritain dont la pensée est sagesse et la parole lumière ait rien écrit qui surpasse en sagesse et en lumière *Le Songe de Descartes*. Il avait déjà tracé dans *Trois Réformateurs* le portrait intellectuel de Descartes. Il y revient dans ce livre et nul ne lui reprochera de manquer d'opportunité. Le rationalisme a fait banqueroute. Il s'agit de rebâtir sur nouveaux frais l'édifice écroulé. C'est bien l'heure d'instituer un examen de conscience, de se rendre compte de la fragilité des bases sur lesquelles on avait érigé je ne dis pas la pyramide, mais la colonne branlante du rationalisme cartésien.

Le Songe de Descartes n'est pas une métaphore, mais le rappel d'un fait. Chose bizarre, en effet, à l'origine de la philosophie moderne, il y a un songe, une extase, un transport cérébral, bref, ce que les biographes du philosophe ont appelé « le songe » survenu en la nuit du 10 novembre 1619.

L'épisode a beaucoup embarrassé les admirateurs du grand homme. Huygens, approuvé par Leibniz, écrivait : « Cet endroit où il raconte comment il avait le cerveau trop échauffé et capable de visions, et son vœu à Notre-Dame de Lorette, marque une grande faiblesse, et je crois qu'elle paraîtra telle, même aux catholiques qui se sont défaits de la bigoterie ». Même et surtout aux catholiques, aimable et savant Huygens! riposte Maritain. Baillet tente de tout expliquer par les suites déprimantes d'un surmenage intellectuel. Charles Adam opine qu'une crise mystique est, peut-être, requise pour mettre le philosophe hors de soi et lui donner une vision nouvelle de la vérité. Sur quoi M. Gaston Milhaud observe qu'une dépression due au surmenage est peu propre à surelever l'intellect jusqu'à une vision nouvelle. Jacques Maritain se demande si cet état de frémissement, de surexcitation enthousiaste ne trouve pas son explication dans les rapports entretenus à cette époque par le philosophe avec la fameuse confrérie des Rose-Croix, si pas à son initiative : à ce foyer d'occultisme qui fit alors tourner tant de têtes. Est-ce que le dessein poursuivi par ces illuminés de demander à l'hermétisme, aux mystères de l'alchimie le secret des choses, la clé de l'univers, Descartes ne l'a pas transposé sur le plan de la raison pure, de la Physique géométrique? C'est le contact fugitif d'ailleurs de Descartes avec les Rose-Croix qui aurait échauffé le cerveau du philosophe. Quoi qu'il en soit, il est certain, sur la parole même du maître, que c'est le 10 novembre 1619, qu'il a découvert « cette science admirable » dont il a trouvé les fondements, avec l'aide du « Génie » qui, dit-il, depuis quelques jours excitait en lui l'enthousiasme. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire le *Discours de la Méthode* où il dit clairement que pendant sa réclusion de l'hiver 1619 « Je demeurais tout le jour enfermé seul dans un poêle », il prit la grave résolution de chercher désormais la science en lui-même et conçut sa grande réforme. En rapprochant de cette indication les notes fournies par Baillet, d'après les *Olympies*, sur le songe du 10 novembre et l'interprétation inspirée à Descartes des deux livres qui lui furent présentés, l'un signifiant « toutes les sciences ramassées ensemble », l'autre « la Philosophie et la Sagesse jointes ensemble ». Maritain en vient à discerner, derrière ces renseignements et ces « visions », comme la révélation d'un drame intellectuel, « l'intuition vivante et efficace, l'idée simple et féconde, tout étincelante d'un éclat angélique, qui dut s'imposer au philosophe en cette nuit du 10 novembre 1619, en cette *beata nox* où dans un poêle d'Allemagne la réforme de la raison fut conçue ».

Quelle est la grande idée qui illumine la pensée de Descartes et lui donne conscience de sa mission de réformateur?

Jusqu'à présent l'humanité est restée à l'état d'enfance, elle a vécu sur beaucoup d'opinions. Sous l'empire de l'Esprit de vérité qui est descendu sur lui comme la foudre, le jeune Descartes — il avait vingt-trois ans — proclame que l'humanité désormais parvenue à l'âge adulte, maîtresse d'elle-même, possédera désormais la Science, une de l'unité même de l'entendement, la Science innée,

certaine, sans aucun alliage de probabilité, certaine de la certitude d'une intuition immédiate qui épuise son objet d'un seul regard. Science pratique, elle procurera le bonheur universel par la maîtrise de la nature sous l'action de la mécanique, de la médecine et de la morale. Au jeune Descartes est confiée d'En Haut la mission de jeter les fondements définitifs de cette Science. A lui la mission d'être l'architecte de la cité moderne des intelligences, « laquelle sera toute géométrie et tirée au cordeau », à la différence de ces bourgades mal bâties devenant par agglutination les villes modernes. C'est ce qu'il appelle la *Science admirable* qui élève notre nature à son plus haut degré de perfection. Il faut avouer qu'il serait difficile d'afficher pour tout le passé un plus olympique dédain et pour soi-même une plus transcendante estime.

La modestie reprend d'ailleurs ses droits par ce trait que Descartes fait honneur de la découverte à une sorte de révélation qui lui fut offerte dans un songe où l'esprit humain n'eut aucun part, ni le vin non plus, comme le prétend méchamment Huysmans. Ce fut l'ivresse sacrée de l'enthousiasme. Maritain montre bien que cette philosophie est taillée sur le patron de la théologie. Il y a une préparation à cette science comme il y en a une à la foi, l'ascèse, par laquelle on se débarrasse de tous les préjugés de l'enfance et de tous les produits de l'imagination. Elle est essentiellement une, comme est la science de Dieu qui voit tout dans son essence. Elle se fonde sur les idées-tableaux qui sont la copie exacte des choses et se résout en la véracité divine elle-même, comme la connaissance angélique, Dieu, auteur des idées claires, créateur de nos facultés, nous donnant la garantie qu'un objet correspond à ces idées et qu'elles sont conformes à cet objet. Ainsi l'idéalisme cartésien se soude au spiritualisme. Cette science humaine dont Descartes est le prophète serait, en définitive, science même de Dieu et des anges. De là ce mot topique de Maritain, caractérisant le système, c'est de l'angélisme.

J'observe ici que, en philosophie aussi, qui veut faire l'ange fera faire la bête par les philosophes. Apprécié avec sévérité l'identification qui s'est produite entre le cartésianisme et le spiritualisme, Mgr d'Hulst estimait, avec quelque exagération sans doute qu'elle avait plus fait pour le succès du matérialisme que tous les travaux de Cabanis ou de Broussais, de Buchner ou de Moleschott.

Avec une merveilleuse lucidité, Jacques Maritain déroule toutes les conséquences de la réforme cartésienne. Il est certain que son auteur ne les a pas prévues, ni le positivisme athée de Taine, ni le matérialisme de ceux que je viens de citer, ni l'idéalisme de Vacherot, ni le scepticisme de Kant faisant si bon marché de son argument ontologique de l'existence de Dieu. Voulant tout ajuster à la raison, pour tout ramasser dans l'unité de l'universel savant, la philosophie de Descartes s'est montrée étonnamment divisée. Il a opposé la philosophie à la théologie, la raison à la foi, même l'âme au corps. Je ne relève que ce dernier aspect de la question pour montrer à quelle rude épreuve l'anthropologie cartésienne met la foi du savant en sa spiritualité. Supposez un savant en quête de l'âme parce que son scalpel ne la lui a pas découverte. Comment ne retournerait-il pas en hâte à l'amphithéâtre, en attendant faire de l'esprit un étranger habitant un hôtel garni et se en apparence par des domestiques (les sens), qui, en réalité, font rien pour lui et ne reçoivent rien de lui, car c'est Dieu, propriétaire de la maison, qui fait tout sous leur nom, prenant ses loyers du locataire l'expression de ses désirs et remuant lui-même, pour exécuter ses ordres, les bras et les jambes des vales. C'est le spirituel apologue sous lequel Mgr d'Hulst exposait la séparation cartésienne de l'âme et du corps et l'impression dégoûtée que pareil conte des *Mille et une Nuits* laisserait à un savant disposé plus que jamais, après cela, à croire au cerveau qui pense.

Jacques Maritain constate le déficit de la théorie des idées claires et faciles si vantées par Descartes. Pour avide qu'il en soit, il est prompt à se contenter ensuite à trop bon compte de l'obscur et du mystère. « Toute réaliste qui se dérobera aux prises de science admirable, comme l'écrit Etienne Borne, condensant pensée de Jacques Maritain, sera déclarée inconnaissable. De vient cette oscillation de la métaphysique cartésienne entre le rationalisme absolu et un agnosticisme radical. » Pour un cartésien

ieu existe, est une donnée immédiate, innée, de la raison, l'infini-
de Dieu reste inaccessible même par la voie du raisonnement
alogique. L'âme existe, elle pense, elle abstrait, elle induit et
duit : tout cela se lit par intuition dans le fameux *Cogito*. L'âme
unie au corps : c'est absolument irrationnel, elle n'est pas
ncipe de la vie végétative et sensible. « Si bien que Dieu et
omme sont à la fois une évidence et une énigme. »
C'est à ces décevantes conséquences qu'aboutit l'angélisme
Descartes, parce qu'il ne saisit pas notre position intermédiaire
re le pur intellect et la connaissance sensible, l'entre-deux
i est la condition de l'homme. Par un étrange mirage, conclut
ement Etienne Borne, chez Descartes le ciel est tantôt tout
oche de la terre, tantôt infiniment lointain.
La partie du livre la plus puissante est assurément celle qui
sse au creuset de l'analyse les preuves cartésiennes de Dieu.
es sont palpitantes d'intérêt et magnifiques de clarté. C'est là
e l'auteur fait éclater la contradiction qui est au cœur du système.
Ainsi apparaît, à la limite, une théodicée cartésienne à double
ntre de gravité, qui, dans la ligne de l'idée de l'infini, tendrait,
if pour l'affirmation de l'existence même de Dieu, à l'équivocité

et à l'agnosticisme et qui, dans la ligne de l'idée du parfait, tendrait
à l'univocité et à l'ontologisme... C'est là le tragique de sa philo-
sophie. Elle se forme de Dieu une image qui est celle de la créature
agrandie à l'infini. *Absit!* Alors elle s'empresse de couvrir cette
image d'une épaisse nuée d'agnosticisme. Tels ces nuages solides
aux enroulements vertigineux que la sculpture baroque étend sur
les figures de l'au-delà dont ce qu'on aperçut encore offre un aspect
irrédiablement profane, et qu'elle ne peut adorer qu'en les
cachant. »

N'allez pas croire d'ailleurs à une exécution sommaire de Descartes,
mais à une justice équitablement rendue. L'auteur revise l'héritage
cartésien, passant en revue le rapport de la pensée avec l'être,
les hiérarchies intellectuelles et le sens de la connaissance, enfin
la conception de l'homme. Descartes, en présence d'une scolastique
desséchée, affirma les droits de la science physico-mathématique,
exalta la valeur de la connaissance réflexive. « La conception ratio-
naliste du monde a eu en Descartes son grand Docteur, comme la
conception catholique du monde a eu le sien en saint Thomas.

J. SCHYRGENS.

Banque de Placements Hypothécaire s. a.
LIÈGE, boul. de la Sauvenière, 93 Siège social : ANVERS, rue d'Arenberg, 19 BRUXELLES, Avenue du Midi

OBLIGATIONS FONCIÈRES 5 % NET
BONS DE CAISSE 4 % NET
garantis exclusivement par des
PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

en 1^{er} rang sur immeubles ou pour construire aux meilleures conditions
Agents et correspondants dans les principales localités de Belgique
1035

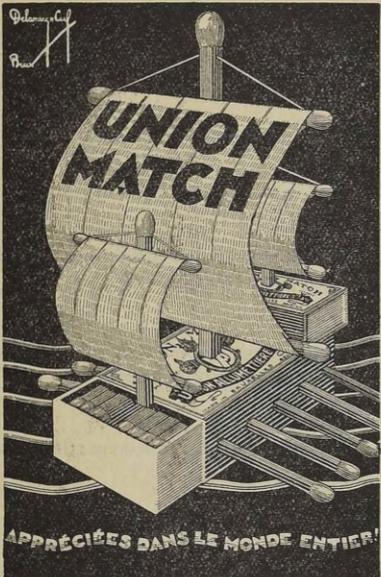
LÉON LIBERT Agent de change agréé

RUE GUIMARD, 9
à BRUXELLES

Maison fondée en 1912 Téléphones 11.95.02 11.95.04

ORDRES DE BOURSE
Placements capitaux. Reports.
Prêts hypothécaires

908



UNION ALLUMETTIÈRE
66, rue des Colonies
BRUXELLES

999

Caisse Hypothécaire Anversoise
Société Anonyme — Fondée en 1881 — Registre du Commerce d'Anvers n° 1188

CAPITAL : frs 40,000,000
RÉSERVES : frs. 60,811,975.51
FONDS SOCIAL : frs 100 811 975,51

Siège Social : ANNERS Siège de Bruxelles
35, rue des Tanneurs - 24 place du Moir 44, Boulevard du Rogent, 44
Tél. N° 302.30-302.31 Tél. N° 12 44 97 - 12 84 64

BUCOURSALE DE LIÈGE : Boulev. d'Avroy, 40 - Tél. 29.101

PRÊTS SUR IMMEUBLES ET POUR BATIR
Obligations Foncières : Intérêt 5.50 %
Caisse d'Épargne Intérêts 3.60 % 1 5 % et 5.50 %

Agences dans les villes et les principales communes du Pays
LOCATION DE COFFRES-FORTS 672

Caisse Urbaine et Rurale
SOCIÉTÉ ANONYME
Capital Frs. 10.000.000

ANVERS, 26, LONGUE RUE DE L'HOPITAL, 26
Téléphones 313,71 349,70 306,28

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES de 1^{er} et de 2^d rang
OPÉRATIONS DE BOURSE
COMPTES COURANTS et de **DÉPÔTS**
Intérêts : 2 1/2 à 6 % suivant terme.

1006

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 320,000,000 francs

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) **Coffres-Forts**

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht ;
Parvis St-Gilles, St-Gilles ;
Square Sainctelette, 17, Bruxelles ;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek ;
Place Liedts, 18, Schaerbeek ;
Rue du Bally, 79, Ixelles.

L'Assurance Liégeoise

*Compagnie anonyme d'assurances et de réassurances
contre tous risques.
Fondée en 1895.*

Capital : 15,000,000. — Réserves : 30,000,000.
Registre du commerce, Liège n° 50.

Agréée par le Gouvernement pour la réparation des dommages
résultant de la loi du 24 décembre 1903.

La Compagnie traite :

Assurances Accidents de travail ;
Assurances Accidents de toute nature ;
Assurances Automobiles ;
Assurances de responsabilité civile des particuliers.
— Patronages. — Comités sportifs, etc.
Assurances contre le vol ; bris de glaces ;
Assurances Vie. — Rentes Viagères.

La Foncière Liégeoise

Société anonyme.

Fondée en 1913.

Capital : 10,000,000 de francs.

Registre du Commerce, Liège n° 51.

Traite toutes opérations hypothécaires, par annuités,
avec ou sans assurance-vie.

Emissions d'obligations rapportant un intérêt
de 5,50 % net de tous impôts.

Placement de capitaux pour compte de particuliers.

Tous renseignements sur simple demande.

S'adresser aux sièges sociaux des Sociétés :

Boulevard d'Avroy, 39 — Rue Bertholet, 5 — Place St-Jacques, 6, LIÈGE
Téléphone 12880 (quatre lignes)